



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

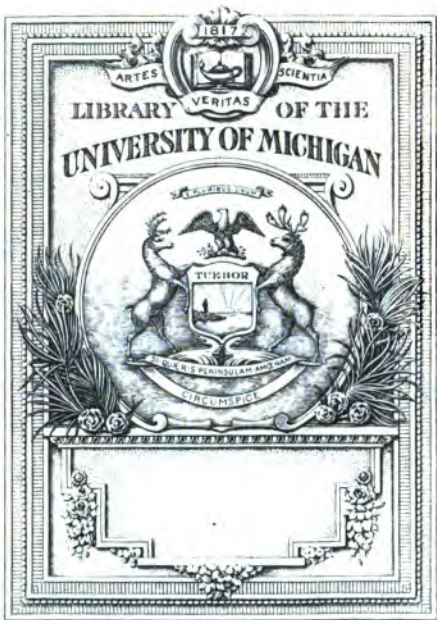
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





MP

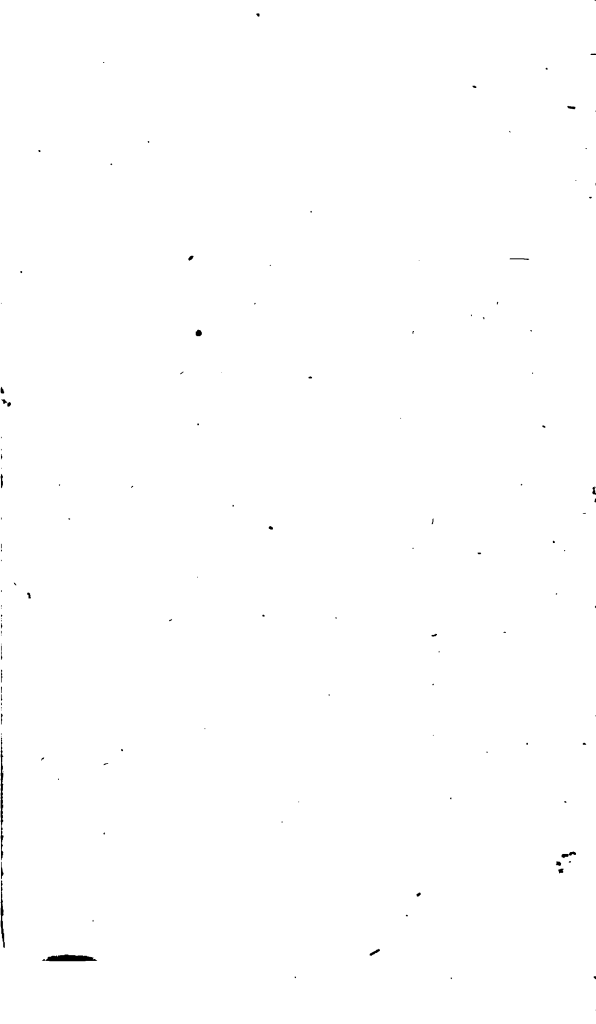
AC

23

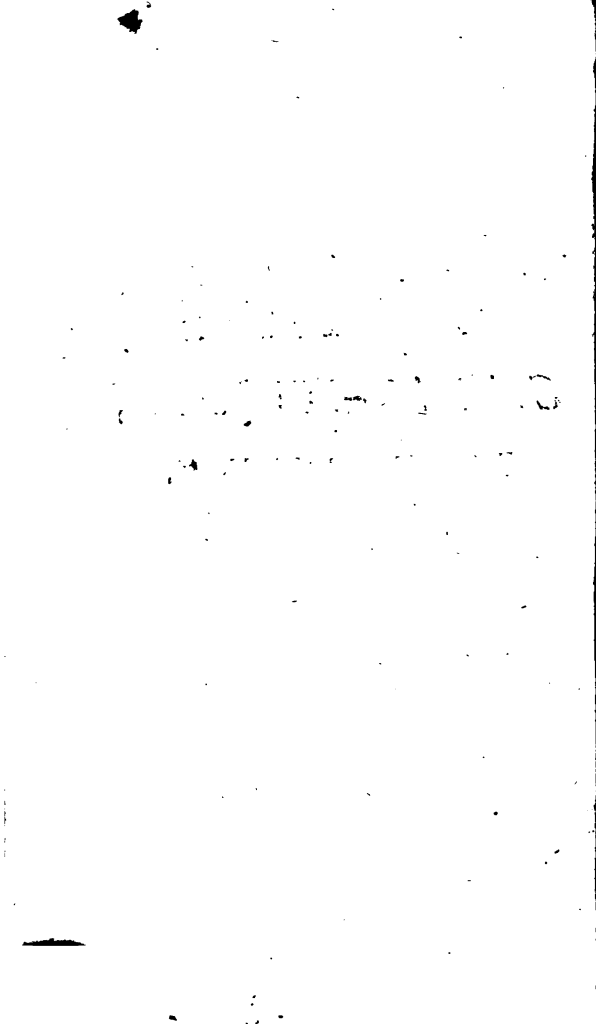
. A68

1754

v. 6



LETTRES
CABALISTIQUES,
TOME SIXIEME.



LETTRES CABALISTIQUES,

O U

CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes , divers Esprits
élémentaires, & le Seigneur Astaroth.*

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de
quantité de Remarques.

TOME SIXIEME.

Argens, Jean Baptiste de Boyer, marquis d'



A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LIV.

Librarian
Library of Congress
8-10-31

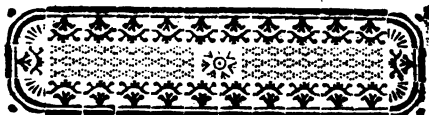
24499



LIBRARY OF CONGRESS

PHOTODUPLICATION SERVICE

UNIVERSITY MICROFILMS



LETTRES CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes, divers Esprits
élémentaires, & le Seigneur
Astaroth.*

LET. CENT TRENTE-HUITIEME.

*Le Silphe Oromasis, au sage Cabaliste
Abukibak.*



J'APERÇUS hier, savant Abukibak, un Auteur qui lisoit, en se promenant, un papier avec beaucoup de feu. Je m'approchai de lui, & j'entendis qu'il disoit en mettant ce papier dans sa po-

Tome VI.

A

2 LETTRES CABALISTIQUES,

che, Non, rien ne me fera changer de dessein; & quelque priere qu'on me fasse, je n'irai pas perdre mon tems à réfuter les visions, les grossièretés & les bêtises d'un Vendeur d'orvietan. Je regretterois éternellement les momens que j'emploierois aussi mal. Je suis assuré que mon ami entrera dans mes raisons lorsqu'il aura vu ma Lettre. Ces paroles me donnerent envie de lire le papier que l'Auteur venoit de renfermer; je le lui enlevai sans qu'il s'en apperçût, & revolant dans les airs, je l'examinai avec assez d'attention. Comme je crois qu'il pourra t'amuser, je te l'envoie.

L E T T R E

*Du Traducteur des Lettres Juives
à M***,*

» **Q**UELQUE disposé que je sois à
» vous obéir, souffrez, Monsieur,
» que je vous refuse encore la grace que
» vous me demandez depuis quelque
» tems. Je ne saurois me résoudre à faire
» ce que j'ai condamné si souvent dans
» les autres. J'ai désapprouvé mille fois
» les Auteurs, qui, s'étant acquis une
» certaine réputation dans la républi-

LETTRE CXXXVIII. 3

» que des Lettres , s'abaissent & s'a-
 » vilissent jusqu'à vouloir répondre
 » aux injures & aux invectives des
 » grimauds & des barbouilleurs de
 » papier qui les attaquent , unique-
 » ment dans le dessein d'être connus
 » par la réponse de leurs adversaires.
 » Vous savez que je vous ai fait con-
 » venir souvent que *la satire ne sert qu'à*
 » *rendre un fat illustre* ; c'est là une
 » des plus vraies & de plus sages ma-
 » ximes de Despreaux. Mais j'ai enco-
 » re, Monsieur, une raison bien plus es-
 » sentielle pour me dispenser de répondre
 » aux invectives & aux calomnies
 » qu'un homme perdu d'honneur &
 » de réputation , né dans le rang le
 » plus abject & le plus vil , a vomies
 » contre moi ; c'est que la personne
 » qui m'a attaqué , ne mérite pas qu'on
 » fasse plus d'attention à ses injures ,
 » qu'à celles d'un homme qu'on condui-
 » roit sur un tombereau à la place de
 » Greve. Oui , Monsieur , pour vous
 » montrer combien je suis dispensé de
 » réfuter les impostures de mon pré-
 » tendu Critique , je vais vous mon-
 » trer , & vous montrer démonstrati-
 » vement & d'une manière aussi évi-
 » dente qu'un Géometre pourroit dé-
 » montrer que *les trois angles d'un trian-*
 » *gle sont égaux à deux droits* , qu'il

4 LETTRES CABALISTIQUES,

» n'y a entre lui & Cartouche qu'une
» bien légère différence. Or , Mon-
» sieur , je pense qu'après vous avoir
» prouvé cette parité & cette vraisem-
» blance , vous avouerez bien qu'il se-
» roit honteux que je voulusse regar-
» der un pareil Écrivain , comme un
» homme de qui je dois détruire les
» impostures.

» Vous conviendrez sans doute de la
» vérité de ces trois axiomes.

» I. Entre un homme qui a été
» condamné à la roue, & un homme
» qui a mérité d'être pendu ou d'être
» fouetté , il n'y a aucune différence
» pour l'honneur ; ils l'ont également
» perdu tous les deux. Ce n'est pas
» le genre du supplice qui desho-
» nore , c'est l'échafaut & la main de
» l'exécuteur.

» II. Quand une personne a fait un
» crime qui mérite une punition infamante , qu'il en soit exempt par le
» mépris , ou par l'indolence de ceux
» qui devroient le poursuivre , il n'est
» pas moins deshonoré.

» III. Une faute que les Loix punis-
» sent du dernier supplice & que tous
» les honnêtes gens regardent avec hor-
» reur , deshonore celui qui la com-
» met & le rend indigne de la Société
» civile.

LETTRE CXXXVIII. ;

» Après avoir posé ces trois premiers principes, je soutiens que mon
» calomniateur doit être regardé avec
» autant de mépris que Cartouche, &
» voici comment je le prouve.

» Par les Loix de l'Empereur Justinien, un imposteur qui flétrissoit
» la réputation d'un galant homme,
» étoit condamné à la mort ; par les
» Ordonnances du Pape Adrien il devoit être fouetté ; par les Arrêts de
» reglemens rendus dans plusieurs Parlemens du Royaume, il est condamné aux galeres. Tous ces supplices
» deshonoreroient autant que celui qu'a
» efflué Cartouche. (Cela est prouvé
» par le premier axiome.) Or, mon
» calomniateur qui a mérité ces trois
» supplices, est donc aussi deshonoré
» que Cartouche. La preuve qu'il les a
» mérités est si forte, que vous serez
» indigné de l'effronterie & de l'audace
» de cet imposteur. Je la tire de la
» calomnie qu'il a avancé contre un
» des premiers hommes de l'Europe,
» plus respectable encore par son génie,
» que par le rang auguste où son mérite l'a placé. Ce malheureux a osé
» accuser le Cardinal Alberoni, qu'il
» nomme, d'avoir empoisonné le Duc
» de Vendôme par les conseils & les
» sollicitations de la Princesse des Ursins.

6 LETTRES CABALISTIQUES,

» fins. Le monde entier est convaincu
» de la fausseté de ce fait ; cependant
» voici les assertions magistrales du
» scélerat qui flétrit deux personnes
» des plus respectables, dont une vit
» encore , & force même ses ennemis
» à l'admirer & à lui rendre justice.
» L'Abbé Alberoni (1) n'avoit que ce que
» la libéralité de son maître lui fournis-
» soit, Madame des Ursins , pour par-
» venir à en faire sa creature , lui pro-
» cura d'abord un bénéfice sans affecta-
» tion , & comme pour faire plaisir
» à M. de Vendôme. Ce premier trait
» de générosité fit ouvrir les yeux au rusé
» Parmesan , qui , comprenant à mer-
» veille ce que cela vouloit dire , n'hésita
» pas un moment à donner du côté ou la
» fortune lui paroissoit rire le plus , de
» sa nouvelle bienfaitrice. Je ne sais si
» c'est hazard , ou complot ; mais dans
» le tems qu'on s'y attendoit le moins ,
» on vit expirer presque subitement ce
» digne heros (M. le Duc de Vendôme),
» venant de manger quelques escargots.
» On prétend que l'Abbé excelloit dans
» cette espece du ragoût.

» Je n'insisterai point sur l'énor-
» mité , la honte & l'infamie de

(1) Voyez les Anecdotes Hist. Litter. & Ga-
lant. Tom. IV.

LETTRE CXXXVIII. 7

» cette calomnie ; l'Europe entiere en
 » connoît la fausseté, il me suffira de
 » vous faire remarquer ; Monsieur ,
 » qu'elle rend digne son auteur de la
 » mort par les loix de Justinien ; du
 » fouet par celles d'Adrien , & de la
 » galere par celles du Royaume. Quoi-
 » que le prétendu Critique n'ait essuié
 » aucun de ces supplices , dès qu'il les
 » a mérités , il n'en est pas moins des-
 » honoré ; la preuve de cette vérité ré-
 » sulte nécessairement du deuxieme
 » axiome.

» Vous vous tromperiez si vous pen-
 » siez , Monsieur , que l'infame calom-
 » niateur , aux invectives duquel je re-
 » fuse de répondre , est dans le cas de
 » certains Ecrivains , qui quoique cou-
 » pables d'avoir noirci & déchiré la ré-
 » putation de quelqu'un , ont cependant
 » trouvé grace auprès du Public par les
 » ménagemens qu'ils ont gardés. Busly
 » Rabutin , dans l'*Histoire Amoureuse*
 » *des Gaules* , n'eut point la hardiesse
 » de désigner par leurs noms les per-
 » sonnes dont-il parloit ; la Bruyere
 » même , quoiqu'infiniment plus mo-
 » deste que ce Seigneur , évita de nom-
 » mer les gens dont-il fit des portraits
 » satyriques. L'auteur de *Pomponius* ,
 » quelque liberté qu'il se soit donnée ,
 » a eu la même attention : il n'y a peut-

8 LETTRES CABALISTIQUES,

» être jamais eu que le scélerat dont il
» est question , qui , en écrivant con-
» tre un homme , également respectable
» par son rang & par son mérite , ait
» osé le désigner par son nom en l'ac-
» cusant d'avoir commis le plus énor-
» me des crimes. Mais l'audace & la
» scélératesse du calomniateur ne s'est
» pas arrêtée à cette seule imposture ,
» le Livre d'où je l'ai extraite , est rem-
» pli de calomnies contre un grand nom-
» bre de personnes très-respectables.
» Des Dames d'une naissance distinguée
» y sont nommées & traitées d'une ma-
» nière infâme ; & ce qu'il y a de plus
» affreux & de plus indigne , c'est que
» j'ai des preuves en main , & qu'on
» m'offre de m'en envoyer de Toulou-
» se , par lesquelles il résulte que ce
» maussade Ecrivain , ayant été garçon
» barbier quelque tems dans cette ville ,
» fut ensuite valet-de-chambre chez le
» mari d'une de ces Dames qu'il a osé mal-
» traiter , & qu'il fut chassé de la mai-
» son , parce qu'il fréquentoit un ven-
» deur d'orviétan avec lequel il s'asso-
» cia dans la suite. Il le suivit long-tems
» en qualité de *Jean Farine* , jusqu'à ce
» qu'ayant trouvé le moyen de lui voler
» quelques secrets , il se fit chef lui-mê-
» me d'une troupe de baladins. Enfin ,
» après avoir roulé les provinces , il

LETTRE CXXXVIII. 9

» s'éleva au grade de Médecin , ayant
» acheté pour une modique somme des
» Lettres de Docteur dans une Univer-
» sité , où pour de l'argent on eût ac-
» cordé la même grace au moucheur
» de chandelle de son théâtre. Ne trou-
» vant personne qui eût assez de com-
» plaisance pour vouloir se laisser tuer ,
» il s'est fait Auteur , ou plutôt il est
» devenu un insigne imposteur , qui ,
» pour se faire connoître , débite les
» faussetés & les calomnies les plus évi-
» dentes , avec autant d'effronterie qu'il
» distribuoit autrefois ses paquets de
» poudre & ses boîtes d'orviétan.

» Jugez à présent , Monsieur , si le
» prétendu Critique est dans le cas de
» pouvoir trouver aucune excuse pour
» pallier son crime. Il faut que vous
» conveniez qu'il est coupable d'une
» faute que les loix punissent du der-
» nier supplice , & que tous les gens
» d'honneur regardent avec un mépris
» infini. Il s'ensuit donc nécessairement
» par le deuxième axiome , que le pré-
» tendu Critique doit être regardé com-
» me un homme mort civilement dans
» la Société , & qu'on n'est pas obligé
» davantage à répondre à ses injures ,
» qu'à celles d'un pendu qu'on condui-
» roit sur l'échafaut , ou qu'à celles d'un
» homme , qui , attaché à un poteau ,

10 LETTRES CABALISTIQUES,

» exalteroit par des invectives la dou-
» leur que lui causeroient les coups de
» fouet qu'il recevroit.

» Je reprens mes preuves, Monsieur ;
» & je les réduis actuellement dans un
» seul point de vûe. Un homme, qu'on
» convient être un calomniateur, est
» digne d'être flétri par les arrêts de la
» Justice : le personnage, aux injures
» duquel vous voulez que je réponde,
» est un calomniateur de profession ; il
» est donc digne d'être flétri par les
» arrêts de la justice. Je passe à une au-
» tre démonstration.

» Le crime fait la honte autant que
» la punition. Le prétendu Critique
» est coupable d'un crime qui mérite
» la mort, le fouet ou la galere ; il est
» donc aussi deshonoré que s'il avoit
» été pendu, fouetté, ou attaché sur
» le ban d'une galere. Voici la dernière
» démonstration.

» Un homme, qui est reconnu pour
» être deshonoré & pour mériter d'être
» traité comme le dernier des miséra-
» bles, ne doit point être regardé
» comme membre de la Société civile,
» encore moins comme une personne
» aux injures de laquelle on doive faire
» attention. Le prétendu Critique est
» un homme deshonoré & digne d'être
» flétri par un supplice infamant ; je ne

LETTRE CXXXVIII. 11

» dois donc faire aucune attention à
» ses injures , je dois même les mé-
» priser.

» Vous êtes trop juste , Monsieur ,
» pour exiger à présent que je me dé-
» tourne de mes occupations , & que
» je réponde aux calomnies qu'un hom-
» me , aussi deshonoré que Cartouche ,
» peut avoir vomies contre moi. Je
» crois ne pouvoir mieux faire que d'i-
» miter la conduite de tant de Seigneurs
» & de Dames respectables qu'il a osé
» attaquer & traiter de la manière la
» plus injurieuse dans une platte rapso-
» die que le Public a méprisée & vûe
» avec indignation. L'Ouvrage dans le-
» quel il m'a injurié , est aussi mal reçu
» & aussi maussade que ce premier.
» J'imiterai donc ces personnes respec-
» tables ; dois-je trouver étrange qu'un
» faquin parle de moi , comme il parle
» des Cardinaux , des Princes & des
» Princesses ? Le tems me vengera assez ,
» & la misere fera sans doute ce que
» les tribunaux de Justice n'ont pas fait.
» Je suis , Monsieur , avec un respec-
» tueux attachement , votre très-hum-
» ble & très-obéissant serviteur ,

LE TRADUCTEUR
des Lettres Juives.

12 LETTRES CABALISTIQUES,

Je ne fais , sage & savant Abukibak , ce que tu penseras de la modération de cet Écrivain , qui s'obstine à ne pas vouloir s'avilir jusqu'à répondre à un de ces fades & imbécilles grimands , dont par malheur pour les Sciences , la République des Lettres ne fourmille que trop. Quant à moi , je t'avouerai que je le loue de penser d'une façon aussi sage & aussi philosophique ; il seroit à souhaiter que tous les Auteurs qui se sont acquis quelque réputation par leurs Ouvrages , agissent de même , & que contens de mériter l'estime des honnêtes gens , ils ne fissent aucun cas des invectives & des calomnies que la misère , la jalousie & la malice forcent quelques barbouilleurs de papier à répandre dans le Public. Le silence dans ces occasions est la défense la plus noble la plus victorieuse & la plus utile que puisse employer un galant homme. S'il se livre au dépit , & qu'il réponde aux indignes adversaires qui l'attaquent , il comble leurs desirs , & remplit leur attente ; il les fait connoître , il les produit sur le grand théâtre du monde. C'est-là ce qu'ils demandent , c'est-là la principale raison qui les a déterminés à écrire. S'ils avoient cru qu'on les laisseroit éternellement dans la fange où ils barbotent , ils n'eussent point poussé

LETTRE CXXXVIII. 13
des cris , dont ils auroient connu l'impuissance & l'inutilité.

Ceux qui attaquèrent Racine , qui traitèrent ce grand homme avec des airs hautains & insolens , sentoient bien toute la supériorité qu'il avoit sur eux ; mais ils esperoient que cette supériorité leur seroit utile , ils se flattoient que les réponses de ce grand Poëte donneroient du relief à leurs fades critiques. Ils furent trompés dans leur attente , Racine comprit quel étoit leur but , & leur annonça qu'ils ne les tireroit jamais de l'oubli , où leur ignorance les enseveliroit éternellement.

Le fade Auteur de l'Histoire de Danemark crut que Voltaire lui serviroit utilement pour faire connoître son livre , il l'attaqua d'une maniere aussi imbécille qu'absurde dans sa Préface. Le sage rival de Virgile méprisa un indigne adversaire , il garda le silence , & l'Ouvrage où il étoit maltraité , n'a jamais été lu jusqu'à la quatrième page par un homme de goût.

Combien de petits libelles diffamatoires n'a-t-on pas écrits contre Pascal , Arnaud , Nicole ? Ces grands génies auroient cru s'avilir & se deshonorer , en faisant la moindre attention à ces indignes satyres. Arnaud , le grand Arnaud a refusé constamment de répondre

24 LETTRES CABALISTIQUES,
à l'injurieux Ouvrage que le Ministre
Jurien avoit composé contre lui.

Tel est le sort des Ecrivains qui ont
acquis quelque estime dans le Public,
il faut qu'ils soient attaqués & injuriés
grossièrement par les goujats & les por-
te-faix de la République des Lettres ;
il semble que le Ciel ait voulu que
cela fût ainsi , pour exercer la patience
des véritables Savans , & pour leur
donner un moyen de mettre en prati-
que leurs sentimens philosophiques.
Quel est le mortel qui fût plus éclairé
que l'illustre Bayle ? Et quel est celui
qui fut critiqué & injurié par de plus
indignes adversaires , si l'on excepte
le Clerc & Jaquelot du nombre de ses
ennemis ? Qu'étoient , grand Dieu !
tous les autres ?

Je te salue, sage & savant Abukibak,
en *Jabamiah* , & par *Jabamjah*.



L E T T R E C X X X I X.

Astaroth , *au Cabaliste Abukibak.*

TU fais , sage & savant Abukibak , que le sort ordinaire des Jésuites après leur mort , c'est d'être condamnés à descendre dans nos infernales demeures. Ils y viennent essuyer le châ-timent que méritent les persécutions qu'ils ont faites sur la terre à de fort honnêtes gens. Ils y sont punis des mensonges , des impostures , des calomnies qu'ils ont mises en usage pour se venger de leurs ennemis ; ils y reçoivent la récompense que méritent leur détestable & affreuse politique , à laquelle ils sacrifient l'honneur , la probité & la Religion. La quantité qu'il y a de ces Réverends Peres dans l'Enfer , ne permettant pas qu'on puisse les placer chacun dans un cachot particulier , on est obligé de les mettre aujourd'hui deux ensemble ; car il est peu de damnés assez criminels , pour mériter d'en avoir un pour compa-

16 LETTRES CABALISTIQUES,
gnon. Le nom de *Jésuite* n'est gueres
moins odieux dans ce monde-ci que
dans l'autre ; & lorsque les Diables
veulent se dire une injure sanglante ,
ils s'appellent *Ignaciens*. Il y a quel-
que tems qu'Arfaza se battit vivement
avec Eliel qui lui avoit donné ce titre
méprisable ; & peu s'en fallut que ce
dernier n'eût un jambe estropiée ainsi
qu'Asmodée , si connu sous le nom de
Diable boiteux.

Tu ne saurois croire , sage & savant
Abukibak , combien cette maudite race
Jésuitique nous est à charge dans l'en-
fer ; elle nous l'est presque autant
qu'aux Vénitiens , & j'oserois dire qu'à
tous les Princes qui ne se laissent point
séduire par leurs ruses , & par leurs dan-
gereuses manœuvres. Non contents
de disputer encore ici avec les autres
damnés , ils se reprochent actuellement
leurs fautes passées ; ils se disent même
des injures , & ils passeroient plus loin ,
& en viendroient aux coups , si nous
n'allions faire finir leurs disputes. Quel-
quefois elles nous amusent , & nous
les laissons durer jusqu'à un certain
point. Je t'envoie le récit d'une dont
j'ai été témoin , arrivée entre le *Jésuite*
Hardouin & le *Jésuite Jérôme Xavier* ,
cousin de *François Xavier* , le seul des
■ *Ignaciens*

LETTRE CXXXIX. 17

Ignaciens qui soit dans l'heureux séjour des Silphes, s'il est vrai qu'on puisse le regarder comme ayant été véritablement Jésuite.

*Dialogue entre le JÉSUITE HAR-
DOUIN, & le JÉSUITE JÉROME
XAVIER.*

JÉROME XAVIER.

Dites tout ce que vous voudrez, vous ne viendrez jamais à bout de donner quelque excuse raisonnable pour justifier votre système. En voulant faire tomber tous les Auteurs anciens, soit sacrés, soit profanes, il n'a pas tenu à vous que vous n'ayez jetté les hommes dans le Pyrrhonisme le plus affreux. Est-il de plus grand crime que celui d'effacer entièrement de la mémoire des hommes le souvenir de toute l'Histoire ancienne? C'est plonger dans le chaos les Nations les plus civilisées, & les rendre égales à ces peuples barbares, qui n'ont aucune connoissance de leur patrie & de leurs ancêtres, & qui, semblables aux bêtes, n'ont d'autre notion de leurs prédé-

Tome VI.

B

18 LETTRES CABALISTIQUES,

cesseurs, que de ceux qu'ils ont vû vivre & mourir. Il falloit que vous fussiez conduit par un esprit bien diabolique, pour avoir voulu exécuter un pareil dessein. Non, je ne pense pas qu'on puisse rien entreprendre de plus affreux, que de vouloir décréditer les Ouvrages les plus authentiques, & les faire passer pour des Ecrits fabriqués par quelques misérables Moines.

HARDOUN.

Vous vous trompez. Je connois un crime beaucoup plus grand, & dont vous vous êtes rendu coupable. C'est de supposer de faux événemens dans les Livres qu'on écrit, & de les remplir de mensonges, sur-tout quand ces Livres traitent de certaines matieres qui ont quelque rapport à la Religion. Songez à l'impudence que vous avez eu de corrompre tous les Evangiles dans *l'Histoire de Jesus-Christ*, que vous avez écrite en Persan, & que vous avez répandue, qui pis est, dans toute la Perse, comme si c'étoit le véritable Evangile. Pouvez-vous après cela, égaler mon crime au vôtre? C'étoit pour empêcher que des imposteurs, tels que vous, ne trompas-

font le public, que j'ai voulu inspirer de la méfiance pour les Ecrits qu'on regardoit comme les plus authentiques.

JÉRÔME-XAVIER.

Il est vrai que vous vous y êtes pris d'une manière bien sage & bien prudente. Vous avez dit des absurdités si grandes, qu'il faudroit avoir perdu entièrement la raison pour faire la moindre attention à vos raisonnemens. D'ailleurs, où avez-vous appris que pour prévenir un mal, il soit permis d'en faire un cent fois plus considérable? Heureusement votre système n'a causé aucun préjudice à la société civile, parce qu'il étoit trop fou; mais ce n'a pas été votre faute si vous avez si mal réussi. Il faut attribuer cela à votre ignorance, & non point à votre probité.

HARDOUN.

Il vous convient bien de me traiter d'ignorant, tandis que toute la Société a publié, & publie encore que j'ai été un des plus grands génies de l'Europe. Il y a même des Savans qui me haïssoient, qui ont écrit con-

20 LETTRES CABALISTIQUES,
tre moi , & qui cependant ont dit
que j'avois de la science & de l'érudi-
tion.

JÉROME XAVIER.

En verité il falloit que ces Savans-
là fussent bien complaisans ; je ne le se-
rois point autant qu'eux , & je vous
prouverai que vous étiez Critique ri-
dicule , Humaniste ignorant , Théolo-
gien visionnaire , Imposteur dans vos ci-
tations , & pueril dans vos réflexions.
Voulez-vous une preuve de la ridicu-
lité de vos critiques ? Parmi un nom-
bre immense que m'offrent vos remar-
ques sur les Odes d'Horace , je me
contenterai de celle que me fournit
l'Ode Allégorique que ce Poëte a faite
sur les troubles de la République , qu'il
compare à un bâtiment agité par les
flots de la mer. *O Vaisseau !* dit-il (1) ,

(1) O Navis ! Referent in Mare te novi
Fluctus ! O quid agis ? Fortiter occupa
Portum. Nonne vides ut
Nudum remigio latus ;
Et malus celeri saucius Africo ,
Antennæque gemant , ac sine funibus
Vix durare Carinæ

L E T T R E C X X X I X. 21

on va donc encore t'exposer aux flots d'une mer irritée ! Ne quittes point le port. Ne vois-tu pas que tes côtes sont dépourvues de rames , que tes antennes ébranlées gémissent sous les coups de l'impétueux vent d'Afrique dont tu as été maltraité ? Il est impossible que tu résistes à la fureur de la tempête , il te manque la moitié de tes agrès , & dans ton malheur tu n'as plus de Dieux à qui tu puisses recourir une seconde fois. Quoiquetu te vantes d'être construit d'un bois , cru dans les forêts du Pont-Euxin , ton illustre naissance & ton nom célèbre ne te garantiront point d'être le jouet des vents. Les sages navigateurs ne se reposent point sur les peintures qui ornent la poupe de leurs bâtimens.

Je ne pense pas qu'on puisse rien

Possint imperiosius

Æquor ? Non tibi sunt integra lintea.

Non Dii , quos iterum pressa

Voces malo.

Quamvis Pontica pinus

Silvæ Filia nobilis ;

Jactes & genus & nomen inutile ,

Nil pictis timidus navita puppibus.

Fidit , tu nisi ventis

Debes , ludibrium cave.

Horat. Ode. Lib. I. Ode XIV.

22 LETTRES CABALISTIQUES,

voir de plus clair que cette allégorie. Tous les grands hommes qui ont fait mention de cette Ode, ont été du sentiment de Quintilien, qui reconnoît qu'Orace a eu en vûe les guerres qui menaçoient la République Romaine. Vous seul avez prétendu que Quintilien soutenoit ce sentiment par une explication forcée des deux premiers vers de cette Ode (1) ; mais il faut être bien impudent, ou bien ignorant, pour avancer un fait pareil. Chaque strophe de cette Ode exprime naturellement quelque événement, qui ne peut convenir qu'à la République Romaine. *Ce vaisseau, qu'on veut ramener dans une mer agitée, c'est Rome, échappée des fureurs de la guerre civile de César & de Pompée, & prête à être replongée dans le même malheur. Ces côtes dépourvus de rames, ces antennes ébranlées, ce défaut d'agrets, sont les playes & les blessures que la République avoit reçues par les divisions intestines qui avoient détruit une partie de ses forces. Mais un endroit frappant, & qui*

(1) Quamvis Quintilianus, Lib. VIII. Cap. VI. versus duos priores exponit allegorice, sed duos illos dumtaxat, & quidem satis coacte. Joannis Harduini Opera Varia &c. Pseudo-Horatius, sive Animadversiones Criticae, &c. in Lib. I. Odar. pag. 334. col. 2.

LETTRE CXXXIX. 23

marque bien la vérité de l'allégorie , c'est celui où le Poëte dit , *Dans ton malheur tu n'as plus de Dieux à qui tu puisses recourir une seconde fois.* Il entend par ces Dieux César & Pompée, qui furent les Chefs des deux partis opposés ; & s'il ne parloit pas allégoriquement , qu'il ne fit mention que d'un simple vaisseau , y auroit-il rien de plus fade & de plus impertinent que ce vers ? Est-ce que les Dieux ne pouvoient pas secourir une seconde fois les matelots , & empêcher leur naufrage ? Le reste de l'Ode n'est pas moins clair que le commencement. Le Poëte continue l'allégorie , il fait allusion aux campagnes & aux forêts Troyennes , situées sur les bords du Pont-Euxin. Les Romains se van-toient de descendre des Troyens , ils se glorifioient beaucoup de cette origine ; Horace leur fait sentir sagement que quelque noble & quelque ancienne que soit celle d'un peuple , il n'y doit pas fonder davantage ses espérances , que les sages nautonniers leur sûreté sur les peintures & les richesses de la poupe de leur bâtiment. Je défie un homme , qui n'est pas privé de l'usage de la raison , de ne pas sentir la juste conformité de cette allégorie.

24 LETTRES CABALISTIQUES,

Voyons à présent les belles critiques que vous avez faites sur cette Ode. Vous prétendez qu'elle a été composée sur la fin de l'année 1233. ou au commencement de la suivante, lorsque le Comte Jean de Brimon s'embarqua pour se rendre à Constantinople dans un tems où le reste de l'Empire étoit prêt à crouler (1). Examinons sur quoi vous fondez ces savantes découvertes. *O vaisseau ! dites-vous. C'est celui qui apporta la nouvelle de la mort de Robert de Courtenai, Empereur de Constantinople, l'année 1229 (2).* Sur quoi fondez-vous cette opinion ? Sur une supposition gratuite, dont il ne vous a pas plu de nous apprendre la moindre raison.

Le reste de votre critique est dans ce goût. *Ne quittes point le port.* Cela veut dire, *Ne quittes point le Port d'Ostie, duquel Jean de Brimon partoit.*

(1) Anno, ut nunc quidem videtur, exeunte 1233. vel incipiente 1234. cum Joannes Brennenfis Comes, prope cadentis Imperii Romanie; ut tunc appellabatur, administrationem suscepturus, Mari Byzantium peteret, Odem hanc exaravit Pseudo-Horatius. *Idem. Id. col. 2.*

(2) O Navis ! Quæ nuncium attulit de obitu Roberti de Curtenaio Imper. Constantinopolitani, Anno 1229. *Idem, ibid. col. 2.*

LETTRE CXXXIX. 25.

Le vent d'Afrique. C'est le vent qui poussa le vaisseau de la Mer Egée sur les côtes de France.

Construite d'un bois, cru dans les forêts du Pont-Euxin. C'est une preuve que c'étoit un véritable vaisseau, parce que le Pont-Euxin n'étant pas éloigné de Constantinople, on s'y sert du bois qui croît sur ses côtes pour en fabriquer des vaisseaux.

Ton illustre naissance, & ton nom célèbre. C'est-à-dire, le nom de vaisseau Grec, de vaisseau Imperial, de vaisseau Royal (1).

Certainement si le Poëte avoit voulu dire ce que vous lui prêtez, il auroit écrit une plaisante Ode, & d'un goût bien sublime; tous ses discours se réduiroient à ceci: *Vaisseau! Tu ne vaux plus rien, tu n'as plus de rames, ni de*

(1) *Fortiter occupa portum. Noli exire e portu fortiter, Epitheton puerile! Portum Ostiensem intelligit, unde solvit Joannes Brennenfis, Idem, ibid.*

Malus Celeri Africo sancius. Africo vento, qui navim ex Aegeo Mari in Galliam detulit. Idem, ibid.

Pontica pinus. Structa Byfantii navis, ex arboribus silvarum Ponto-Euxino vicinarum. Idem, ibid.

Jactes & genus & nomen ineptile. Cum diceretur navis Græca, navis Regia, Navis Imperatoris Romanæ, Idem, ibid.

Tome VI.

C

26 LETTRES CÂBALISTIQUES,

cordages, restes dans le Port ; car quoin que l'on s'appelle le vaisseau de l'Empereur , le vent ne s'épargneroit pas davantage qu'un autre. Voilà un goût de Poésie assez singulier : il est aussi bas & aussi ridicule , que ce que vous dites sur la peinture des poupes est faux. Vous prétendez qu'on ne les peignoit point avant le troisième siècle (1), Pensez-vous , en disant cela , au bâtiment sur lequel étoit Cléopâtre lors de la Bataille d'Actium ? Je pourrois vous citer plusieurs autres exemples ; mais celui-là est assez décisif pour montrer votre mauvaise foi , car je sais bien que vous ne l'ignoriez pas.

C'en est assez sur vos remarques historiques , je vais vous faire voir que vous êtes aussi mauvais Humaniste , que ridicule Critique.

(1) *Nis pîllis puppibus. Pictas sane naves prima hæc , opinor , vidit ætas. Idem , ibid.*



LETTRE CXL.

Suite du Dialogue , entre HARD-
DOUIN & JÉRÔME XAVIER.

JÉRÔME XAVIER.

APRES vous avoir prouvé le ridi-
cule de votre critique , voici de
quoi vous convaincre de votre ignoran-
ce dans les Humanités.

Considères , dit Horace , la blan-
cheur du Mont Soracte , causée par la
quantité de neige , sous le poids de laquelle
les arbres sont prêts à se rompre. C'est
ainsi que je traduis.

*Vides ut atra flet nive candidum
Soracte : ne jam fustineant omnes
Sylvæ laborantes.*

Vous vous récriez sur l'épithète de
laborantes , & vous dites : Quelle quan-
tité de neige ne faut-il pas qu'il y ait , pour
que des arbres en soient surchargés (1) ?

(1) Quantum voto necesse est esse nivium co-
piam , ut sub his silvæ laborent ? Et tamen Dac-

28. LETTRES CABALISTIQUES ,

Le beau raisonnement ! Quel est le petit écolier d'Humanité qui ne sache pas que les Poètes peuvent , & doivent même présenter aux Lecteurs des idées plus hardies , & exprimées par des métaphores plus fortes , que celles dont se servent les Historiens , & même les Orateurs ? C'est pourquoy Virgile , dans un Ouvrage que vous reconnoissez être véritablement de lui , fait regretter à (1) un taureau la mort de son compagnon ; il ne se contente pas de rendre le laboureur affligé de la perte de cet animal. Les illustres Modernes ont imité les Anciens. Racine anime les ondes de la mer : *Le flot qui l'apporta , recule épouvanté* (2).

rius : ce laborantes est fort beau , centies sic exclaimat , nec tamen fere alibi , quam ubi culpandus est Vates , inexacte scribit. Idem , ibid. pag. 333. col. 1.

(1) Ecce autem duro fumans sub vomere
taurus

Concidit , & mixtum spumis vomit ore
cruorem ,

Extremosque ciet gemitus ; it tristis arator
Mærentem abjungens fraterna morte juven-
vencum ,

Atque opere in medio defixa relinquit aratra.

Virg. Georg. Lib. III. sub. fin.

(2) Racine , Phèdre , Tragédie , Act. V.

BOILEAU représente un pupitre comme un monstre capable de sentiment (1).

A ce terrible objet , aucun d'eux ne consulte.

Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte.

Ils sapent le pivot qui se défend en vain ;

Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.

Dacier a donc eu raison de soutenir que l'épithète *laborantes* étoit très-Poétique. Si l'on vouloit la rendre en François dans toute sa force , il faudroit se servir d'un verbe au lieu d'un adjectif , & dire , *les arbres gémissent sous le poids de la neige*. On conserveroit alors l'idée du Poëte Latin , qui présente à l'esprit une image aussi belle que poétique. Vous n'en avez pas senti tout le prix : ce n'est pas la faute d'Horace , & encore moins celle de son Traducteur.

Vous trouverez sans doute que je suis peu complaisant dans l'examen de vos défauts ; mais je vous tiens parole : ainsi , vous ne pouvez vous plaindre

(1) Le Lutin , Chant. IV.

90 LETTRES CABALISTIQUES,
de ma sincérité. Je vous ai déjà donné des preuves évidentes que vous étiez Critique ridicule & Humaniste ignorant ; passons plus avant. Votre *Traité des Ashées découverts* servira éternellement à montrer jusqu'où peut aller l'extravagance d'un Théologien , qui se laisse emporter à la fougue de ses passions , & qui sacrifie l'honneur, la probité & la raison au plaisir d'injurier les gens qu'il n'aime pas. Ce qu'il y a de plus surprenant dans votre folie , c'est que vous étiez aussi charmé de découvrir toute la Religion Chrétienne dans les Ecrits des Payens , que de voir l'Athéisme dans ceux des plus respectables Modernes. Vous prétendiez , par exemple , que le Pere Thomassin étoit un Athée , parce qu'il disoit que *le Livre de la Sagesse éternelle n'est autre que le Verbe divin ; & cette Lumière céleste qui éclaire continuellement sous les hommes , & leur fait voir dans le fonds de leur cœur ce qu'ils ne voient pas toujours dans les Livres ; qu'il faut mépriser ce monde qui n'est que vanité , & ne s'occuper que de l'éternité* (1). Peu de gens verront l'Athéisme dans ce passage ; ils ne découvriront

(1) *Joannis Harduini Opera Varia &c. Athei detecti*, Lud. Thomassinus, pag. 41. col. 2.

pas davantage la Religion Chrétienne, où Horace, parlant de Prométhée qui déroba le feu sacré, s'explique dans ces termes. *Il n'est rien que ne sentent les audacieux mortels ; ils veulent monter jusques dans les Cieux, & leurs crimes sont cause que Jupiter ne laisse jamais reposer son tonnerre (1).* Selon vous, C'est-là une allusion à la Religion Chrétienne. Nos fautes nous empêchent d'aller au Ciel ; cependant nous prétendons y arriver, quoique nous ne permettions pas que Jupiter laisse reposer son tonnerre. Quoi de plus clair, ajoutez-vous, que le sens de ces vers ? Ils désignent clairement le Christianisme, qui promet une récompense dans le Ciel à ceux qui auront vécu saintement (2).

(1) Nil mortalibus arduum est :

Cælum ipsum petimus stultitia : neque

Per nostrum patimur scelus

Iracunda Jovem ponere fulmina.

Horat. Odar. Lib. I. Ode III.

(2) Adeo, inquit, nihil mortalibus ardui est, ut Cælum ipsum stulti incolere cupiamus, quamvis per nostra scelera Jovem cogamus nunquam de manibus ponere fulmina. Ex Christiana Religione hic sensus est, quæ copiosam pollicetur mercedem in Cælis, his qui vitam sancte composuerint. Joannis Harduini Opera varia, &c. Animadversiones in Lib. I. Odar. Horatii, pag. 332. col. 1.

32 LETTRES CABALISTIQUES,

En vérité je ne comprends pas comment votre folie a pû aller aussi loin. Rien n'est si opposé à la Religion Chrétienne que ce passage, puisque le Poëte traite de crime le dessein que les hommes ont de monter au Ciel, & que c'est-là une des principales fautes pour lesquelles Jupiter met les foudres en usage. Il faut avoir perdu totalement le bon sens, pour chercher autre chose dans ce passage que la fable de Prométhée.

Il me reste encore à prouver que vous avancez les faits les plus faux; voici un exemple de vos impostures. Quelques Copistes ont mis dans l'Ode II. du Livre I. le mot *Mauri* au lieu de *Marfi*. Dacier a corrigé cette faute sur plusieurs anciens Manuscrits; vous avez eu l'effronterie de le taxer d'avoir supposé ce qui n'étoit point (1) : & cependant votre mensonge est prouvé,

(1) Quem juvat clamor, galeaque læves,

Acer & Mauri peditis cruentum

Vultus in hostem.

Horat. Lib. I. Ode II.

Ita Libri omnes : mentiente Dacerio in vetustis Editionibus legi *Marfi* non *Mauri*. Sed *Mauri* Vares solius metri causa scripsit. *Harduinus*, ibid. pag. 331. col. 1. sub fin.

non - seulement par trois Manuscrits qui sont dans la Bibliothèque du Roi ; mais par un des plus anciens & des plus corrects qu'il y ait au Vatican.

Je dois enfin , pour achever votre portrait , prouver que la plupart de vos remarques sont pueriles. Si je vou-
lois faire mention de toutes celles qui sont contre le bon sens , il faudroit que je critiquasse presque toutes vos Oeuvres posthumes. Je me contenterai donc de vous en rappeler deux. La première est celle que vous faites sur les prodiges qui arriverent après la mort de César , parmi lesquels Horace met la quantité surprenante de neige qu'il tomba. Vous prenez le ton badin qui ne vous convient nullement , & vous vous récriez beaucoup. *Quoi ! dites-vous , est-il surprenant qu'il tombe de la neige pendant l'hiver ; & cela doit-il épouvanter le genre humain (1) ?* Non : Il est certain qu'il n'y a rien d'extraor-

(1) Jam satis terris nivis atque diræ
Grandinis misit Pater , & rubente
Dextera sacras jaculatus arces
Terruit urbem.

Ridicule nivis quantalibet copia inter prodigia
& ostenta reponitur : Et grando hieme , quando
& nix decidit , quid habet diri , quod terrere ur-
bem possit ? *Harduinus* , *ibid.*

34 LETTRES CABALISTIQUES,
dinaire à voir neiger dans le mois de
Janvier ; mais s'il tombe trente ou
quarante pieds de neige , alors il y a
de quoi épouvanter les peuples. On
est fort accoutumé à la pluie ; cepen-
dant si elle devenoit si forte , que l'eau
montât jusqu'au second étage des mai-
sons , auroit-on tort d'avoir peur , &
de regarder cette pluie comme un
prodige ? Avouez naturellement que
votre remarque est du dernier ridicule.
Celle que vous faites sur l'Ode de la
navigation qu'Horace adresse à Virgile,
ne vaut pas davantage. Vous prétendez
que cette Ode est supposée , parce
que le Poëte après avoir parlé de Vir-
gile dans les huit ou dix premiers vers,
ne parle plus ensuite que de la naviga-
tion & de l'intrépidité des matelots (1).
Je vous jure par Belfébutb , & par
notre Fondateur Ignace , que je n'ai
jamais rien entendu , ni lu d'aussi co-
mique que cette remarque. Je ne vous
dirai pas qu'on voit bien que quoique
vous vous mettiez de critiquer les Poë-

(1) Virgilium mittit Athenas , ne Virgilio cre-
datur minus cognitus fidicem Lyricus , quam Scrip-
tor Sermorum & Epistolarum. At præter breve
totum , quod initio præfigitur , pro felici naviga-
tione , reliqua Ode de navigantium audacia est ,
quæ nihil ad Virgilium pertinet : aut ad rationem
suscepti itineris. *Idem* , ibid. col. 2.

tes, vous ignorez absolument la manière dans laquelle il faut que leurs Ouvrages soient écrits. L'Ode demande une espèce d'enthousiasme :

En elle un beau désordre est un effet de l'art (1).

Vous en voudriez faire une tirade de complimens ; on voit dans cela une marque de votre bon goût. Mais enfin, laissons ce nouveau genre de Poësie, bon à l'usage des courtisans & des sollicitateurs de procès, & voyons si parce qu'il n'est fait mention d'une personne que dans les huit premiers vers d'une Ode, elle doit passer pour supposée. Si cela est, l'Ode sur la Raison, que Rousseau adresse au Marquis de la Fare, n'est pas de ce Poëte, & dans toutes celles de la Mothe je ne pense pas qu'on en trouve huit ou dix qui ne soient pas supposées.

(1) Despreaux, Art Poëtiq.



LETTRE CXLI.

*Suite du Dialogue , entre HAR-
DOUIN & JÉRÔME XAVIER.*

JÉRÔME XAVIER.

QUELQUE incommode que vous
me trouviez , j'examinerai encore
quelques-unes de vos critiques ; elles sont
toutes si absurdes , que sans me donner
la peine de les choisir , je prendrai les
premières qui s'offriront à mon esprit.
Vous vous mêliez de critiquer les Poë-
tes , & vous n'aviez pas les premières
notions de la Poësie , ou du moins écri-
viez-vous comme si vous ne les aviez
point. Par exemple , dans une *Ode* (1)

(1) *O nata mecum Consule Manlio !*

Seu tu querelas , sive geris jocos ,

Seu rixam , & infanos amores ,

Seu facilem , pia testa , somnum.

O nata mecum testa !

*Dictum ridicule , cum sensus obvi-
us talis dicti
sit ætatem amphoræ eandem ac Vatis esse ; nec
tamen laudari soleat amphoræ vetustas , sed vini*

Horace dit , *O ma chere bouteille , née
ainsi que moi sous le Consulat de Manlius ?
Il est ridicule , dites-vous , de vanter
l'ancienneté d'une bouteille. C'est de la
vieillesse du vin , dont on doit faire cas.*
La belle remarque ! Voyons encore ce
que vous ajoutez peu après. *Ce n'est pas
la bouteille qui cause les querelles , c'est
le vin.* Il falloit que vous en eussiez
beaucoup bu , ou que vous fussiez dans
le délire lorsque vous faisiez de pareil-
les remarques. Hé quoi ! dans tous les
Poëtes nos contemporains n'aviez-vous
pas vu cent fois employer des expres-
sions que vous condamnez & qui vous
font croire les Odes d'Horace suppo-
sées ? Ne connoissiez-vous pas les char-
mantes Cantates de Fusilier ? N'aviez-
vous pas vû dans celle de Bacchus &
de l'amour ?

*Quand Bacchus nous livre la guerre ,
Gardons-nous bien de fuir ses coups ,
C'est dans la bouteille & le verre ,
Qu'on trouve des plaisirs si doux.*

Que penseroit-on d'un homme qui
diroit aujourd'hui que cette Cantate
n'est point de Fusilier , parce que ce

*Nec vero gerit amphora querelas vel jocos , seu
rixam vel somnum , sine vino Harduin. Oper. Var.
pag. 349.*

40 LETTRES CABALISTIQUES,

Je vois qu'il vous tarde que je finisse l'examen de vos remarques ; mais je ne puis en vérité oublier celle qui se présente à mon esprit , tous les mots repetés dans les vers vous bleffoient horriblement. Dans la II. Ode du IV. Livre Horace dit (1) que lorsque César entrera vainqueur dans Rome , lui , ainsi que tous les Romains , célébreront un si beau jour , & s'écrieront plusieurs fois : *Triumphe , triumphe*. Le mot Latin de *Io triumphe !* répond à nos *Vive Louis*. Vous trouvez cette répétition pitoyable , & vous croyez que c'est une médaille de Trajan qui a donné cette idée aux faux Horace. On lit sur cette médaille , *Trajan Empereur , Empereur*

(1) Tuque , dum procedis , Io triumphe !

Non semel dicemus , Io triumphe !

Civitas omnis , dabimusque Divis

Thura benignis.

Ridicula tum illa apostrophe est ad ipsum per se triumphum , tum geminatio illius dicti , *Io triumphe* , penuria melioris , quo versum clauderet. Eicta ea porro exclamatio est ex nummo Trajani Imp. in quo scriptum est , *hinc Tri , inde ump*. in medio autem latus , ad cujus latus utrumque *Io* est , hac sententia. *Trajanus Imperator , Imperator optimus : Urbis Massiliae Protector , Imperator optimus*. En unde ficta acclamatio : *Io triumphe* , a cohorte nimium festinante , cum eruditionem vellet ex nummis colligere. Id. *ibid.* pag. 352.

très-bon

très-bon protecteur de la ville de Marseille, Empereur très-bon. Ces mots répétés, dites-vous, ont été la cause de la répétition de *Io triumphe* ! Actuellement qu'il ne nous est plus permis de déguiser nos sentimens, avouez, mon ancien Confrere, qu'il falloit que vous extravagassiez tout-à-fait lorsque vous couchiez sur le papier de pareilles ridiculités. Eh ! que ne disiez-vous que tous les Poëtes Grecs, qui avoient employé dans leurs Odes de semblables exclamations répétées, avoient aussi copié des médailles ? Que ne prétendiez-vous que les Poëtes modernes avoient fait la même chose, & que lorsque Rousseau, avoit commencé un Epithalame par ces deux vers,

*Io Hymen, Io Hymenée !
Favorisez cette journée,*

Il avoit copié quelque médaille de Trajan, ou plutôt quelque vieille piece de trente sols du tems de Philippe le Bel ? Il falloit que vous vous figurassiez que ceux pour qui vous écriviez, n'eussent pas le sens commun. Il ne faut qu'avoir la plus petite notion de la Poësie, & la connoissance la plus simple de la Langue Latine, pour sentir combien la répétition des mots *Io triumphe* ! est

Tome VI. D

42 LETTRES CABALISTIQUES,
naturelle. Souffrez que je vous récite
ici une strophe entière où ils se trou-
vent , & que j'appelle du Pere Har-
douin vivant & insensé , au Pere Har-
douin , forcé chez les Diables de dire la
vérité.

*Tuque dum procedis , Io triumpho !
Non semel dicemus Io triumpho !
Civitas omnis , Dabimusque Divis
Thura benignis.*

Vous aviez de l'érudition , mon cher
Confrere; mais vous n'aviez aucun goût ,
point de délicatesse , point de legereté ,
point de finesse ; vous vouliez juger des
Ouvrages des plus grands Poètes , &
vous n'aviez aucune connoissance des
beautés de la Poësie. On pouvoit vous
appliquer ce qu'a dit depuis vous , un
excellent Auteur (1) : *Pour juger des
Poëtes , il faut sentir , il faut être né avec
quelques étincelles du feu qui anime ceux
qu'on veut connoître ; comme pour dé-
cider sur la Musique , ce n'est pas assez ,
ce n'est rien même de calculer en Mathé-
maticien la proportion des sons , il faut
avoir de l'oreille & de l'ame. Si vous
aviez pensé aussi sensément que cet Au-
teur , vous ne vous seriez point mêlé*

(1) Voltaire , Essai sur le Poëme Epique.

de décider sur des matieres où vous étiez un véritable ignorant ; vous n'auriez point dit qu'il falloit (1) que le faux Horace qui a fait les *Odes* , n'eût jamais eu aucune connoissance de l'*Eneide* , parce que l'Auteur de l'*Eneide* fait aborder la flotte d'Enée en Sicile & en Lybie , & que l'autre la fait aller tout droit dans la mer de Toscane. Un écolier qui connoît tant soit peu les regles épiques , ne fait-il pas qu'un Poëte est le maître dans un Poëme de feindre des événemens purement imaginaires pour orner son Ouvrage , & de faire parcourir des pays à son héros , où il n'alla jamais ? Que diroit-on d'un homme qui prétendrait que l'Auteur de *Telemaque* n'avoit jamais lu l'*Odissee* ,

(1) Gens quæ cremato fortis ab Ilio.

Jactata Tuscis æquoribus , sacra ,

Natosque , maturosque patres ,

Pertulit Ausonias ad urbes.

Immo vero , non ab Ilio cremato , sed ante obsessum , Ausonii Troja gens missa coloni fuere , ut Virgilius cecinit in Georgicis. *Maturi patres* , pro *senes* , inopæ & puerilis ad versum explendum circumlocutio est. Denique classem Trojanam jactatam in Tusco mari fuisse , non equidem negaverim : sed si ita est , non vidit Æneidem Pseudo-Horarius , quæ jactatam Æneæ classem , non Tusco mari refert , sed in Siculo Libycoque ultra Siciliam. Id. *ibid.* pag. 353.

44 LETTRES CABALISTIQUES ,

puisqu'il prête à Ulysse certaines choses qui ne sont point dans le Poëme Grec ? Il faudroit donc que les Poëtes se copiaissent toujours les uns les autres , s'ils devoient suivre la vérité de l'Histoire, ou passer pour n'avoir pas lu ceux qui ont écrit des Ouvrages qui y étoient conformes. L'Auteur de la *Henriade* , qui fait passer Henri IV. en Angleterre où il ne fut jamais réellement , n'auroit donc pas ouvert un seul Volume , & ignorerait tout ce qu'ont écrit les Auteurs contemporains de ce Prince.

En voilà assez , je n'ajouterai plus qu'un mot. Je ne fais pas pourquoi vous ne vous êtes pas contenté de supposer deux Horaces , & qu'il vous a plu d'en mettre quatre (1) au lieu d'un seul. Vous prétendiez que le véritable étoit l'auteur des *Satyres* & des *Epîtres* , que le second avoit fait les *Odes* , le troisième les *Epodes* , & le quatrième l'*Art Poétique*. Ce qu'il y avoit de plus fin-

(1) Alterius Vatis istud esse opus de *Arte Poëtica* arbitramur , quam sunt Libri *Carminum* , vel *Epodon* ; ita ut nisi me mea fallit conjectatio , non unum jam Horatium habeamus , sed omnino quatuor. Primum antiquissimum & genuinum , qui *Sermones* scripsit & *Epistolas* , tres reliquos , recentes ac suppositos , quamvis ejusdem ævi : unum , qui *Carmina* scripserit , alterum qui Librum *Epodon* , tertium qui de *Arte Poëtica* ad Pisones. *Id.* *ibid.* pag. 361.

gulier , c'est que vous souteniez que *l'Art Poétique* avoit été fait par un Poëte du quatorzieme ou du quinzieme siecle ; qu'il étoit plein (1) de *Gallicismes*. Il y a grande apparence qu'on con- nut , & qu'on pratiqua alors les regles, qu'Horace a données ; il y paroît par les pitoyables Ouvrages des Poëtes de ce tems. Je le repete , il falloit que vous prissiez les hommes pour des im- bécilles. Notez , s'il vous plaît , que vous reconnoissiez que *l'Art Poétique* est un excellent Ouvrage (2). Je crois m'être dégagé de ce que je vous avois promis : si vous n'êtes pas content de votre portrait , ce n'est pas ma faute ; il est peint d'après nature.

(1) Cui lecta potenter erit res ,

Et potenter pro secundum vires , & res pro ar- gumento dicitur inepte. *Potenter* , *puissamment* , *Gallicismus* est.

(2) Tametsi autem distat plurimum hoc Opus a vena ingenioque Horatii , tamen longe superat diligentia & dicendi facultate Scriptores *Carminum* & *Epodon* : aut si scripsisse idem *Carmina* existiman- dus est , hic vicit seipsum. *Id. ibid.* pag. 362.



L E T T R E C X L I I .

*Suite du Dialogue , entre HAR-
DOUIN & JÉRÔME XAVIER.*

H A R D O U I N .

JE vous ai écouté avec beaucoup de patience , & sans vous interrompre ; je me flatte que vous voudrez bien agir de la même manière. Je vais à mon tour faire l'analyse des ouvrages que vous avez supposés.

Dans *le faux Evangile* que vous avez publié en Perse , & dans *l'Histoire de S. Pierre* que vous avez écrite , votre but a été d'établir tous les faux Miracles qu'on lit dans les *Légendes*, d'autoriser toutes les Traditions les plus fausses , & d'établir la primauté du Pape sur les ruines de l'Ecriture. Je crois que si je prouve clairement ces trois griefs , vous ne me disputerez plus d'être moins criminel que vous. Je commence par examiner le premier , & je vois que vous avez inséré dans votre *Evangile* apocryphe toute la fable que les Dominicains , avides d'or

& d'argent, ont inventée sur la Madeleine. Non-seulement vous assurez qu'elle alla réellement en Provence où elle mourut; mais vous racontez toutes les histoires qu'ont débitées les Moines, & vous assurez que les Anges la portoient sept fois par jour dans le Ciel (1). Voilà des voyages, qui sont pour le moins aussi mal autorisés que mes critiques, & je ne comprends pas comment vous avez osé insérer une pareille fable, aussi contraire au bon sens & à la Religion, dans un livre auquel vous aviez donné le titre d'*Histoire de la Vie de Jesus-Christ*. Je m'étonne qu'en faisant la relation du voyage de la Madeleine à Marseille, vous n'ayez pas fait mention des contes qu'on débite sur S. Maximin, que les Dominicains

(1) Et postquam Jesus-Christus in Caelos ivisset, Judæi ipsam (*Magdalenam*) e Regione sua ejecerunt, & navi impositam relegarunt. Illa eadem navi ad Emporium, *Massiliam dictam*, quod in Regno Franciæ est, pervenit, atque in illa terræ Christum & Evangelium ejus prædicavit, multosque ad Religionem ejus perduxit. Tunc montem quendam elegit, ibique triginta annis cum summa abstinence & cultu meditationis in Crypta vixit, & singulis diebus septies eam Angeli in Caelos portabant. *Historia Christi, Persice conscripta, simulque multis modis contaminata, a P. Hieronimo Xavier Soc. Jesu, Latine reddita, & animadversionibus notata, a Ludovico de Dieu, Part. II. pag. 254.*

48 LETTRES CABALISTIQUES,

lui donnent pour Ecuyer dans sa route.

Venons au second grief qui regarde les fausses Traditions. *La nuit de la naissance de Jesus*, dites-vous, *il arriva à Rome deux événemens remarquables. Le premier, c'est qu'une fontaine d'huile parut tout-à-coup au milieu de la ville : qu'elle coula plusieurs jours, & forma un torrent qui s'alla jeter dans la mer. Le second, c'est qu'on ferma le Temple de Janus (1). Baronius, & les autres Savans qui ont parlé du premier prodige, conviennent tous que s'il est vrai qu'il soit réel, il est arrivé environ trente-sept ans avant la naissance du Messie. Et quant aux portes du Temple de Janus, le même Baronius*

(1) Ita nocte nativitatis, duæ res mirandæ contigerunt. Una, quod eodem tempore quo Christus Betlehemi natus est, in urbe Roma fons olei olivarum prodiit & fluxit, & torrens factus, Mari se conjunxit, & aliquot dies perduravit. Hoc signum erat natum esse in mundo Christum, fontem misericordiæ, & restauratorem necessitatum & ægritudinum egentium. Altera, quod quoniam Octavius Cæsar victoriosus bello fuerat, & super mundum judicium & dominium cum summa tranquillitate & securitate exercebat, in signum hujus, clausurunt fores Templi Naminis sui, cui nomen Janus, id est Dominus claudendi & aperiendi opera, præsertim in negotio belli. Nam istæ fores antea apertæ fuerant in signum quod pax non esset. *Idem*, *ibid.* Part. I. pag. 70.

montre

montre que c'est-là une fausse Tradition ; & Jean Louis de Dieu , votre Critique , a prouvé que la première fois que le Temple de Janus avoit été fermé , c'étoit vingt-huit ans avant que Jesus fût né ; la seconde , vingt-trois ans ; la troisième , huit ans ; & la quatrième , sous l'empire de Néron , longtemps après sa naissance (1). Vous voilà donc encore convaincu d'autoriser les Traditions les plus fausses dans votre faux *Evangel.*

Passons à l'article des Papes. Je ne

(1) Baronius , in *Appar. ad Annal Eccles.* tradit ex Eusebio contigisse id tertio Triumviratus anno , id est 37. circiter ante natum Christum annis. Ergo non ipsa Nativitatis nocte. Vide & Jesuitam Barradium *Concord. Evangel.* l. 8. c. 13. Alterum, quod fores Templi Jani (quod Dominum claudendi & aperiendi negocia , præcipue belli significat) hætenus apertas , in signum universalis pacis clausserint. Et hoc negat Baronius ibidem contigisse ipsa Nativitatis Christi nocte. Merito sane : nam id Ciceronis , tunc Consulis , jussu factum , cum devicto ab Augusto mortuoque Antonio , deditaque à Cleopatra Ægypto , Nuncium Romam esset delatum , quod 28. circiter ante natum Christum annis accidit. Secundo clausum est ab Augusto , Junio Silano , & Augusto Coss. 23. circiter ante Christum annis. Tertio a Senatu decretum , ut clauderetur , sed orientibus novis bellis impeditum , Julio Antonio , A. L. Fabio Maximo Coss. 8. circiter ante Christum annis. Postea demum diu post Christum , sub Nerone clausum. *Lud. de Dieu Animadvers. in Excerpta ex Hist. Christi*, pag. 169.

Tome VI.

E

50 LETTRES CABALISTIQUES,
 m'arrêterai pas à tous les mensonges
 que vous avez dits dans l'*Histoire de*
S. Pierre, pour établir l'autorité Pa-
 pale. Je vous aurois passé ces impostu-
 res, dont j'ai moi-même été coupable,
 si vous ne les aviez insérées que dans
 l'*Histoire* apocryphe de cet Apôtre ;
 mais je ne puis souffrir que vous les
 ayez répandus dans votre *Vie de Jesus-*
Christ, & que vous ayez effrontément
 corrompu & altéré les véritables Ecri-
 tures, en faisant faire des actions au
 Messie, dont les écritures ne font au-
 cune mention. *Le Christ* ; dites-vous,
ne baptisa que Pierre. Pierre baptisa
tous les autres Apôtres, & ceux-ci tous
ceux qui croyoient en Jesus-Christ (1).
 Apprenez-moi de grace, où avez-vous
 pris ces circonstances ? Aviez-vous donc
 oublié qu'il n'en est fait aucune mention
 dans l'Ecriture ? Non sans doute ; mais
 vous vouliez, comme le remarque fort
 bien Louis de Dieu, établir la primau-
 té du Pape (2). Un mensonge de plus ne

(1) Christus solum Petrum baptizavit, Petrus
 reliquos Apostolos omnes alios qui in Christum
 credebant. *Historia Christi Persice conscripta*, &c.
 pag. 154.

(2) Nihil solidi habet hæc assertio. S. Job. 4.
 1. assertit Christum ipsum non baptizasse. Unde er-
 go Petrum baptizasse scitur ? Et quidem solum ?
 Fictum id ab iis qui primatum Petri fulcire ambie-
 runt. *Lud. de Dieu Animadvers. in Excerpta ex His-*
torie Christi, pag. 691.

LETTRE CXLII. 51

vous faisoit pas peine , & vous regardiez comme un grand coup de faire baptiser tous les autres Apôtres par Saint Pierre.

Jugez à présent , si vous ne devez pas être en horreur ; non-seulement à tous les gens de Lettres , mais encore à tous les véritables Chrétiens. Du moins , si j'ai voulu détruire les anciens Ecrivains , j'ai toujours respecté l'Evangile & j'ai bien été éloigné de vouloir le corrompre , & en fabriquer un nouveau , rempli d'impostures & d'impertinences. Il faut avouer que vous étiez un plaisant Apôtre , & que vous donnez aux gens de sens une grande idée des Missionnaires de la Société.

JÉROME XAVIER.

Si j'ai fait un mauvais Livre , du moins est-il encore incertain aujourd'hui dans le Monde si j'en suis l'Auteur. Nos Confreres soutiennent fermement que je n'y ai aucune part. Un des plus savans a dit beaucoup d'injures à Jean de Dieu, il l'appelle six ou sept fois de suite *Hollandois* , parce qu'il se figure que ce nom est très-odieux. *Quel est celui*, dit-il , *qui a apporté ce Livre en Europe ? C'est un Hollandois. Quel est*

§2. LETTRES CABALISTIQUES ,

celui qui l'a gardé dans sa Bibliothèque ? Un Hollandois. Quel est celui qui l'a donné au Public ? Un Hollandois (1) ? Après cela , n'est-on pas en droit de soupçonner que cet Ouvrage a été fausement imputé à un Jésuite par un ennemi de la Société. On ne peut point au contraire révoquer en doute si vous êtes l'Auteur des Œuvres posthumes qui ont paru sous votre nom. Nos Confreres ont été forcés d'en convenir , & tout ce qu'ils ont pû faire , pour éviter l'indignation du Public , c'est de publier qu'ils les désapprouvoient.

HARDOUN.

Vous vous flattez en vain qu'on doute encore aujourd'hui que vous soyez le véritable Auteur du faux *Evangelie* qu'on vous impute. Tous les Savans ,

(1) Primum, qui probare potest vere ab eo conscriptum illud quidquid est Libri fuisse? Quid si id neget aliquis? Quid si Commentum id esse dicat cujusdam hominis & illius Societatis inimici? Videtur profecto, Lector, quam non sit absurda suspicio: sic enim se res habet. Qui sunt illi, a quibus Schedæ istæ descriptæ, & ex Oriente ultimo in Europam apportatæ sunt? *Batavi*. Quis has in scriptis suis conservavit? *Homo Batavus*, Quis in publicum edidit? *Batavus*. Vid. *Petavium de Incarnat.* Lib. XIV. 7.

L E T T R E C X L I I. 33

soit Catholiques , soit Réformés , se réunissent en ce point. Le docte Fabricius a donné une verte réprimande à votre défenseur le Pere Petau ; il se moque de la hardiesse qu'il a eue de nier un fait avéré , & de la puérile déclamation par laquelle il croit obscurcir la vérité (1). Le savant Richard Simon n'a pas hésité à vous attribuer les deux Ouvrages que vous pensez pouvoir désavouer. Je ne crois pas , dit-il , qu'on doive mettre au nombre des Versions du Nouveau Testament , écrites en Persan , le Livre du Pere Jérôme Xavier , Missionnaire Jésuite , qui contient la Vie de Jesus-Christ. On ne peut nier qu'il n'eût été plus à propos de traduire en Persan le Texte pur des Evangiles , que de donner un mélange de ces Evangiles & de Pieces apocryphes sous le titre de l'Histoire de Jesus-Christ. Jérôme Xavier a

(1) Unum adhuc supererat ut Dionysius Petavius etiam auderet negare bona fide Dieusium Batavum egisse , nec scripta illa Xaverii esse : sed frigida Petavii declamatiuncula , & inani suspitioni opponens Bibliothecæ Jesuiticæ Autores , nec Batavos illos , nec Societatis suæ inimicos , qui etiam Animadversiones Ludovici de Dieu pro humanitate sua rogo dignas hæreticasque pronunciant , Historias ipsas tamen Xaverii esse minime diffitentur. *Fabricii Codex Apocryph.* Tom. II. Paragr. 35. pag. 820.

56 LETTRES CABALISTIQUES,
 car les Evangélistes , attentifs à parler
 des miracles & des préceptes de *Jesus-*
Christ , n'ont pas cru qu'il fût néces-
 faire de remplir leurs Ouvrages de di-
 gressions inutiles , & de faire le portrait
 de la beauté de la Vierge. Vous avez sup-
 pléé habilement à leur silence ; & com-
 posant un Roman que vous vouliez
 faire passer comme un Evangile , vous
 avez cru vous devoir conformer aux
 regles de ces sortes de Poëmes , &
 faire de la Vierge (1) un portrait ima-
 ginaire , tel que ceux des héroïnes de
 la Calprenede. Il est vrai que malgré

(1) Nunquam ex Evangelistis (quippe qui so-
 lius Christi , non Mariæ , servi ac præcones erant)
 didicissent Indi cujus staturæ , formæ ac speciei
 fuerit Virgo. Intererat tamen , ad salutem credo ,
 scire. Noster ergo sic eam depingit : *Maria fuit me-*
diocris staturæ , triticei coloris , contracta facie , ocu-
lis magnis & ad cæruleum vergentibus , capillis aureis ,
manibus digitisque longis , pulchra forma , in omnibus
proportionata , loquela convenienti , prospectu verecun-
do & eleganti , amabili amictu , pauperculo & mundo.
Tanta in vultu ejus majestas apparebat , ut impio cui-
dam & formidabili , vultum ejus intuenti , contigerit
colligere se & retrahere , & in alium mutari virum.
 Miraculum hoc unde habeat , nescio. Cætera &
 plura ex Ephiphanio recenset Nicephorus Lib. II.
 Cap. XXIII. Quæ omnia , quum non tantum di-
 vinæ non sint veritatis , sed & dubiæ admodum
 fidei , digna non erant quæ divinis & indubitatæ
 fidei Evangelicis Scriptis assuerentur. *Histor. Christi.*
&c. pag. 557.

L E T T R E C X L I I I . 57

tous vos efforts vous êtes resté au-dessous de vos modeles ; & puisque vous vouliez vous mettre au rang des Scuderi & des Combrevilles , vous deviez tâcher d'écrire entierement dans leur goût. Le portrait que vous faites de la Vierge , ressemble parfaitement à celui que Chapelain a fait de la Pucelle d'Orléans. Voici comment parle ce Poëte :

*On voit hors des deux bouts de ces deux
courtes manches ,
Sortir à découvert deux mains longues
& blanches ,
Dont les doigts inégaux , mais tout
ronds & menus ,
L'imitoient l'embonpoint des bras ronds
& charnus.*

Vous vantez fort aussi les mains & les doigts longs de la Vierge. Cela fait des mains seches ; vous auriez pû lui en donner d'autres. Je ne fais point aussi pourquoi vous lui faites les cheveux couleur d'or & les yeux à demi blancs ; tout cela est fort mal imaginé , & ne forme point une belle personne. Quant à ce que vous dites que son air étoit si doux & si rempli de majesté , qu'il étoit impossible qu'un pécheur la regardât sans se repentir de ses fautes ,

58 LETTRES CABALISTIQUES,

il est fâcheux que l'Ecriture ne dise rien de cela. Votre Critique s'est fort récrié sur le prétendu miracle ; avouez qu'il a eu raison de dire que vous auriez dû respecter l'Ecriture & ne point allier les faits que vous en avez tirez , avec ceux que vous forgiez , ou que vous empruntiez de quelques Auteurs , aussi peu judicieux & véridiques que vous.

Ce n'est pas dans le seul portrait que vous avez fait de la Vierge que vous avez donné prise à vos ennemis , ils ont eu bien plus de raison de ce que vous avez dit sur son accouchement ; car non content d'avoir fait dans votre faux Evangile une longue histoire sur l'immaculée Conception , vous avez prétendu (1) que l'accouchement de la

(1) Audi nunc rursus sollicitum admodum immaculati Virginis partus patronum. pag. 69. *Virgo nullum in hoc partu dolorem sensit , sed multum gaudii & refocillationis spiritualis. Et sicut absque dispendio virginitati in uterum matris intravit , sic summa cum integritate ejus , non ad aperta via , exivit : sicut radius solis ex orbe transit , absque ut eum frangat. Voluit enim Filius hic dominice nasci , & Matri sue , quæ propter se multa esset passura , id gaudii & honoris dare , ut ab omnibus feminis distincta , & Virgo esset , & Mater. Mansit enim & in partu , & ante & post partum virgo. Quid sibi illa volunt , sicut absque dispendio virginitatis in uterum matris intravit ? Aliunde ne ergo Christus , sicut radii solares per*

L E T T R E C X L I I I . 79

Vierge avoit été de même *immaculée*, & que les conduits qui doivent souffrir pour donner naissance aux enfans, avoient toujours été fermés chez la

vitri soliditatem sine ulla vitri læsione, sic per integra Virginis claustra in uterum transit? An in castra Anabaptistarum noster obiit, qui semen aliquod cœleste in uterum Virginis delatum volunt, unde natura ejus humana sit formata? Non transit in uterum, qui ex solius Virginis semine ac sanguine intra uterum contento in utero est conceptus. Nisi fortassis transitum dicas, quo per venas & vasa spermatica sanguis & semen muliebri in uterum transeunt. Quod hic locum non habet, quia & antequam Christus conciperetur, facta Virgo in aliarum foeminarum morem naturali isti fluxui obnoxia fuit. Atque ea res sic se habet, ut & temerarius sit qui matricem Virginis in partu adaperitam neget, neque in virginitatem ejus ullatenus sit injurius, qui id statuatur. Virginitatem ne lædit, quod singulis mensibus sanguini expurgando se pandat vulva? Cur eam magis lædat, quod fœtui proferendo idem faciat? Si Sixtum Senensem *S. Bibliothecæ Lib. VI. Annot. 136. & 137.* consulere animus est, reperies Origenem, Ambrosium, Tertullianum, vulvæ apertionem Mariæ in partu tribuentes, idque ex loco *Luc. II. vers. 23.* quibus addo Nicephorum *Lib. I. Cap. XII.* Ideo ne eam virginem aut negarunt, aut dubitarunt? Virgo esse definit, non cui uterus aperitur, sed cui ex viri coitu aperitur. Ab eo quæ intacta manet, virgo manet. Sed & Origenem ibidem citat Sixtus, qui ex loco *Lucæ. Cap. II. 22.* putgatione Mariam eguisse intrepide statuit. Ideo ne eam virginem negavit? Aut virgo non est, quæ a menstruo sanguine purga-

60 LETTRES CABALISTIQUES ;

Vierge , lors même qu'elle mit *Jesus* au monde. *Dieu* , dites-vous , voulut donner cette marque d'amour à sa Mère , & la distinguer de toutes les femmes ; en sorte qu'elle fut Vierge avant l'enfantement , & qu'elle demeurât Vierge pendant l'enfantement & après l'enfantement. *Louis* de *Dieu* a raison de vous traiter de fanatique & d'Anabaptiste. Je ne rappellerai point ici toutes les raisons qu'il apporte pour réfuter votre extravagante opinion , je me contenterai de vous dire avec lui que les Peres de l'Eglise ont formellement enseigné que l'accouchement de la Vierge avoit été semblable à celui des autres femmes , & que les parties du corps avoient essuyé les mêmes accidens. Ce n'est pas qu'ils aient prétendu pour cela que la Vierge avoit jamais cessé de l'être ; car ils savoient trop bien que c'est la connoissance qu'une fille a avec les hommes qui lui ôte sa virginité , & non point les ouvertures interieures qui peuvent arriver dans sa matrice. Croyez-vous que si votre opinion eût dû être

ri opus habet ? Si hæc & similia ad honorem Mariæ Virginis pertinent , mirum sane tam negligentem Mariæ suæ fuisse Christum , ut quæ Xaverius tam magnifice prædicat & iterat , in S. Literis ne attingi quidem curaverit , quin & contrarium de ea scribi voluerit. *Ibid.* pag. 568. & sequent.

LETTRE CXLIII. 61

nécessaire à la conservation de l'honneur de *Marie*, les Evangelistes n'en eussent point fait mention, & qu'ils se fassent reposés de ce soin sur vous, qui n'êtes venu que seize cens ans après eux ? Il y a dans votre conduite autant d'audace que de folie, d'oser suppléer de votre chef aux saintes Ecritures, & de vouloir vous établir de nouveaux articles de foi. Allez, tous les crimes que vous me reprochez, ne sauroient jamais approcher de celui d'avoir osé falsifier si grossièrement l'Evangile.

Je souhaite, sage & savant Abukibak, que tu puisses trouver dans cette dispute quelque chose qui te plaise.

Je te salue, en *Belsebuth*, & par *Belsebuth*,



LETTRE CXLIV.

*Le Gnome Salmankar , au sage Cabaliste
Abukibak.*

TU fais , sage & savant Abukibak , que les hommes jugent ordinairement du mérite des Grands d'une maniere bien opposée à celle dont on pense sur leur compte dans nos ténébreuses demeures. Ils se laissent séduire par quelques qualités brillantes, & placent au rang des ames les-plus fortunées celles de certaines personnes qui sont condamnées à rester plusieurs siècles dans des prisons obscures. Après la mort , les choses changent bien de face ; on les voit dans ce Monde souterrain dans un point de vûe tout différent de celui où on les regarde sur la terre.

Il est peu d'Auteurs qui ne louent excessivement les Cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*. Le premier entre dans les éloges de tous les Académiciens ; il n'est point d'année où l'on ne fasse publiquement son panégyrique. Le second retrouve au Collège Ma-

zarin ce qu'on donne à l'autre à l'Académie Française. Les Régens dans leurs harangues n'élevent pas moins le Prélat Italien, que les Académiciens le François : Tout Paris, & même tout le Royaume applaudit aux éloges des défunes Eminences ; cependant elles sont toutes les deux condamnées à rester neuf cens ans dans nos ténébreuses retraites (1) avant

(1) » Je ferai ici une remarque , qui peut-
 » être ne sera pas inutile pour faire connoître com-
 » bien peu l'on doit ajouter foi aux louanges des
 » Poètes. Monsieur de Voltaire , dans le *VII.*
 » *Chant* de son excellent Poème Epique , place
 » dans les Cieux les deux Cardinaux , que je loge
 » avec juste raison dans le ténébreux séjour des
 » Gnomes. Ce qu'il y a de plus particulier ,
 » c'est que sur le simple portrait qu'il en fait
 » (portrait très-véritable) si jamais gens ont mérité
 » d'être damnés, ce sont ces Cardinaux. L'un étoit
 » implacable ennemi , ce sont les termes de M. de
 » Voltaire ; l'autre souple, adroit, & dangereux ami,
 » tous deux cruels à leur patrie. Voilà de beaux titres
 » pour aller en Paradis ? Comptons après cela,
 » sur la place qu'y donnent les Poètes.

Henri dans ce moment voit sur les fleurs
 de lis.

Deux mortels orgueilleux auprès du Thrône
 assis.

Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à
 la chaîne ;

64 LETTRES CABALISTIQUES,
d'aller dans l'heureux séjour des Sil-
phes.

Le Cardinal de Richelieu supporte
impatiemment sa punition, il n'a point
quitté en mourant son humeur fiere.

Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine ,
Tous deux sont entourés de gardes , de soldats
Il les prend pour des Rois... Vous ne vous trom-
pez pas ,

Ils le sont , dit Louis , sans en avoir le titre ;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'ar-
bitre.

Richelieu , Mazarin , Ministres immortels ,
Jusqu'au Thrône élevés de l'ombre des Autels ,
Enfans de la fortune & de la politique ,
Marcheront à grands pas au pouvoir despo-
tique :

Richelieu , grand , sublime , implacable en-
nemi ,

Mazarin , souple , adroit , & dangereux ami ;
L'un fuyant avec art , & cédant à l'orage ,
L'autre aux flots irrités opposant son courage ,
Des Princes de mon sang ennemi déclarés ,
Tous deux haïs du peuple , & tous deux ad-
mirés.

Enfin par leurs efforts , ou par leur industrie ,
Utiles à leurs Rois , cruels à la Patrie.

Henriade, Chant. VII. vers. 323,

&c

& hautaine, il souffre à regret qu'on ne lui prodigue point ici les louanges dont on l'accabloit sur la terre. Pour s'en consoler, il a grand soin de se faire réciter par les morts qui arrivent ici, les éloges que l'on fait de lui aux réceptions des Académiciens; & quelques usés & ennuyeux qu'ils soient, ils ne l'endorment point. Il les écoute avec autant de plaisir, qu'un Janséniste en a à ouïr le récit des Miracles de Saint Paris.

Le Cardinal Mazarin au contraire, se soucie fort peu d'être loué, ni blâmé. Un Poète l'autre jour voulut lui réciter des vers qu'il avoit fait pendant sa vie, où il le plaçoit au-dessus des plus grands Ministres. *Mon Enfant*, lui dit-il, évites-toi cette peine; je ne fais pas plus de cas des vers dans ce monde que dans l'autre. Si tu avois un moyen à me communiquer pour trouver quelque grosse somme d'argent, à la bonne heure, je te serois fort obligé. Le Cardinal de Richelieu ayant entendu ce discours, se plaignit qu'on l'eût condamné à la même peine qu'un Prélat, dont l'avarice avoit été si nuisible à la France. Mazarin fut piqué de cette réflexion; & les deux Prélats eurent une dispute, dont je t'envoie le récit.

*Dialogue , entre les CARDINAUX.
MAZARIN & RICHELIEU.*

M A Z A R I N.

Il vous convient peu en vérité de m'accuser d'avoir fait les malheurs de la France. Avez - vous oublié ceux dont vous l'avez accablée , & dont elle ne pourra jamais se relever ? C'est vous qui lui avez donné des fers , vous avez aboli les privilèges de la Noblesse , supprimé les Etats Généraux , avilés les Parlemens , appauvri les peuples ; que pouviez - vous faire de pis ? L'on doit vous regarder comme le destructeur des droits & des libertés de votre patrie. Si j'avois fait ce que vous avez exécuté , cela eût pu m'être pardonné. J'étois Italien , rien ne m'obligeoit à sacrifier mes intérêts à ceux des François ; mais vous qui étiez leur compatriote , vous leur enlevâtes leurs plus beaux privilèges pour satisfaire votre ambition. Uniquement attaché à la Cour , vous oubliâtes qu'avant-d'être Courtisan , vous aviez été François ; & que ce que vous deviez à votre Prince ne devoit point vous empêcher d'aimer votre patrie. Avant vous , le peuple

LETTRE CXLIV. 67

pouvoit porter au pied du Trône les remèdes qu'il croyoit utiles à ses maux; la Noblesse assisoit les Rois de ses conseils; les Magistrats lui représentoient humblement la nécessité de suivre les loix, & lui expliquoient ce qu'il pouvoit y avoir d'obscur. Vous avez anéanti à jamais ces droits si chers & si utiles, vous avez élevé le despotisme & le pouvoir arbitraire sur les tristes ruines de la puissance Monarchique.

RICHELIEU.

En détruisant les privilèges de ma patrie, je l'ai servie utilement: j'ai affranchi le peuple du joug d'une infinité de petits tyrans qui le pilloient impunément. Il vaut bien mieux qu'il n'y ait dans un Etat qu'un seul & unique Maître, que deux ou trois cens petits Souverains, qui abusent de leur crédit & de leur pouvoir, qui se liguent ensemble contre leur Maître commun, dès qu'il veut les retenir dans leur devoir. Avant que j'eusse abaissé les Grands, la France étoit toujours à la veille d'être déchirée par des guerres civiles: elle nourrissoit dans son sein un mal dangereux, qui tôt ou tard l'auroit détruite; les troubles, qui

68 LETTRES CABALISTIQUES,

agitoient depuis long tems le Royaume , ne pouvoient être calmés que par de violens remedes. Pour rendre les François heureux , il falloit les obliger à vivre tranquillement , & on ne les y pouvoit contraindre , qu'en établissant le pouvoir despotique sur la ruine des Grands & des Cours Souveraines.

M A Z A R I N.

Voilà , je vous l'avoue , une plaisante maniere d'excuser les maux que vous avez faits à vos compatriotes. Hé quoi ! Pour les rendre heureux , vous n'avez pas cru trouver de meilleurs moyens que de les assujettir à un pouvoir arbitraire ? En ce cas-là , je m'étonne que vous n'ayez pas regardé l'état d'un esclave comme le plus fortuné. N'auriez-vous pas pû abaisser les Nobles , sans mettre la Nation entiere dans les fers ? Les Anglois n'ont rien à craindre de leurs grands Seigneurs ; cependant le despotisme n'a point lieu chez eux. D'ailleurs , vous croyez empêcher les guerres civiles : vous avez fort mal réussi dans vos desseins ; car peu d'années après votre mort , sous la minorité de Louis XIV. la France fut agitée par de cruelles divisions. Pour rendre les hommes paisibles , il

LETTRE CXLIV. 69

ne faut pas les faire gémir sous un joug dur & pénible, qu'ils ne supportent que jusques à ce qu'ils trouvent l'occasion de s'en affranchir. Il n'y a pas de pays, où les séditions soient plus fréquentes que dans les Etats où le Souverain a un pouvoir sans bornes; rarement le regne des Sultans n'est pas marqué par quelque catastrophe. Ainsi, tout le sang que vous fîtes verser à Castelnaudari, à Montauban & à la Rochelle, n'empêcha point que dans la suite le Prince de Condé ne prît les armes, & que le Cardinal de Retz ne se mît à la tête des frondeurs. Je puis vous protester qu'après votre mort, je ne me ressentis point de toutes les exécutions sanglantes que vous aviez faites, & je ne m'apperçus plus de l'abbaissement des Grands, dès qu'ils purent trouver l'occasion de se révolter.

RICHÉLIEU.

Je m'étonne que vous osiez me reprocher la guerre que je fis aux Protestans, & que vous mettiez au nombre de mes fautes le sang qui fut répandu au siège de la Rochelle. La bonne & saine politique n'exigeoit-elle pas qu'il n'y eût qu'une seule Religion

72 LETTRES CABALISTIQUES ,
siderer comme le génie tutelaire qui
lui aide à prendre le dessus pour tou-
jours sur sa plus mortelle ennemie. Ce
sont-là des faits glorieux , dont tous
les Historiens conviennent ; mais vous,
qu'avez-vous fait qui puisse mériter
l'estime de la postérité ? Vous étiez
fourbe , avare , poltron , & qui pis est ,
voleur. Vous fîtes prier le Roi , en mou-
rant , de vouloir bien vous pardonner
de lui avoir pillé plusieurs millions. Ce
Prince vous répondit qu'il vous don-
noit tout ce que vous pouviez avoir
pris , & que vous mourussiez tranqui-
lement. L'aveu de votre vol est la seule
belle action que vous ayez faite. Pour
exécuter quelque chose digne de louan-
ge , il a fallu que vous avouassiez que
vous étiez un fripon ; car je ne compte
point toutes les ruses que vous avez mi-
ses en usage contre le Prince de Condé
& contre le Cardinal de Retz , comme
des faits bien éclatans. Vous étiez , si
vous voulez , un habile fourbe , & puis-
c'est tout.

MAZARIN.

Je pourrois vous dire qu'il fallut au-
tant de génie & de politique pour ve-
nir à bout de vaincre tous mes enne-
mis , de les obliger à sortir du Royau-
me ,

me, & d'implorer enfin ma clémence, que pour faire perir sur un échafaut tous ceux que je n'aimois point, comme vous l'avez pratiqué. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il falloit du moins avoir plus de douceur, & moins de cruauté. Mais je ne veux point chercher à faire mon éloge : jamais les louanges n'ont été mon foible. Quant à vous, vous flattiez & payiez les Savans, parce que vous vouliez qu'ils prônassent sans cesse votre mérite. Dès qu'ils ne vous louoient point assez, vous les disgraciez ; vous étiez même jaloux de leur gloire, & vous persécutâtes Corneille, parce qu'il faisoit mieux des vers que vous. De quoi Diable vous étiez - vous avisé de vouloir devenir Poëte ? Voilà une belle qualité pour un premier Ministre ! Vous vantez votre science dans la Théologie, ma foi, vos Livres de controverse ne valoient gueres mieux que vos Poësies. Aujourd'hui on ne les voit que chez les beurreries. On les trouvoit fort beaux lorsque vous viviez, parce qu'il eût été très-dangereux d'en juger autrement. Vous ne pardonniez jamais la plus légère offense ; & abusant de votre autorité, vous la punissiez du plus cruel supplice, témoin ce pauvre Grandier, Curé de Loudun, que vous fites brû-

74 LETTRES CABALISTIQUES.

ler comme forçier , pour avoir eu quelque démêlé avec vous , lorsque vous étiez encore simple Abbé. Peut - on rien voir de plus affreux ? Quant à ce que vous dites de la maison d'Autriche , il est vrai que vous lui avez porté de rudes coups , mais votre intérêt propre vous conduisoit beaucoup plus que celui de l'Etat ; & plusieurs fois des Généraux qui étoient vos favoris , se sont laissés battre pour favoriser vos desseins , & pour obliger Louis XIII. à recourir à vous. Je vous demande si de pareilles manœuvres sont celles d'un honnête homme. Vous avez bien fait d'établir une Société perpétuelle de complimenteurs & de faiseurs de panégyriques ; sans cela , vous couriez risque d'être beaucoup moins loué après votre mort , que vous ne l'aviez espéré.

R I C H E L I E U.

Malgré les reproches que vous me faites , on me regarde encore aujourd'hui dans toute l'Europe comme le plus grand Ministre qu'il y ait eu , & comme infiniment au - dessus de vous.

M A Z A R I N.

Je ne suis pas tout-à-fait de votre

LETTRE CXLIV. 75

avis. On vous donne sur moi la préférence, cela est vrai : on vous regarde comme un grand & vaste génie; vous l'étiez aussi ; mais on n'estime pas plus votre probité & votre candeur que la mienne. C'est-à-dire, qu'on nous regarde comme deux illustres fourbes, qui sacrifioient toutes les vertus à leurs intérêts ; au lieu que l'Univers entier n'a qu'une voix sur le mérite éminent du Cardinal qui gouverne aujourd'hui. Il a rendu à Louis XV. des services plus considérables que ceux que vous rendites à Louis XIII. & cependant la Noblesse & le peuple n'ont qu'à se louer de la sagesse & de la douceur de son ministère. Il a aggrandi le Royaume de deux provinces, il a fait un Prince de la Maison de Bourbon Roi de Naples & de Sicile, il a entrepris une guerre juste, l'a soutenue glorieusement, & terminée à la gloire de son Maître & de sa patrie. Il a donné la paix à l'Europe, & la vertu, la candeur, & la bonne foi ne l'ont jamais abandonné dans l'exécution de ces entreprises, si périlleuses pour la probité d'un Ministre.

Je te salue, sage & savant Abukibak en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE CXLV.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak,*

LES anciens Philosophes , sage & savant Abukibak , ont attribué à plusieurs causes l'antipathie, & la sympathie qu'on apperçoit entre les corps animés ou inanimés. Quelques-uns ont cru que toutes les choses étoient produites par cette antipathie & cette sympathie (1), & que la paix, ou l'inimitié qui

(1) » C'étoit particulièrement l'opinion d'Empedocle, qui vouloit que tous les êtres fussent
» produits & conservés par l'accord des quatre Elements, & détruits par leur désaccord.

Εἰ δόκει ᾗ αὐτῷ τάδ' εἰ. Στοιχεῖα μὲν
Εἶναι τέσσαρα, πῦρ, ὕδωρ, γῆν, αἶρα
Φιλίαν τε ἢ συγκρίνεται, καὶ νῆκ
ἢ διακρίνεται. Φησὶ δ' οὕτω,
Ζεὺς ἀργῆς, Ἡρῆ τε Φερίσσοις, ἡδ' Αἰδωνεύς,
Νῆστοίς δ' ἢ δακρύοις ἐπιπικροῖ ὄμμα βρότιον.
Διὰ μὲν, τὸ πῦρ λέγων. Ἡρῆν ᾗ,
Τὴν γῆν. Αἰδωνία ᾗ, τὸν αἶρα.
Νῆστιν ᾗ, τὸ ὕδωρ. καὶ ταῦτα
Φησὶν, ἀλλὰ τίμενα Διὰ μπιρὶς.

LETTRE CXLV. 77

regnoit parmi elles , formoient leur génération & leur corruption. Cette opi-

Οὐδαμοῦ λήλ, ὡς ἂν αἰδοῖου τῆς.

Τοιαύτης διακὸς μεσείως ὕσης. ἐπιφέρει γοῦν.

Ἀλλοτε μὲν φιλύτῃτι συνερκόμῃ εἰς ἐν ἅπαντα,

Ἀλλοτε δ' αὖ δ' ἰχ' ἐκαστα φορεύμενα νείκεος ἔχθει.

Hæc autem illi visa sunt ac placita , Elementa esse quatuor ; ignem , aquam , terram , aërem ; amicitiamque , quâ copulentur , & discordiam , quâ diffideant. Ait autem sic.

♣ Jupiter albus , & alma soror Juno , atque potens Dis ,

Et Nestis , lacrymis hominum quæ lumina complet.

Jovem ignem , Junonem terram , Aidoneum aërem , Nestin aquam dicens , & hæc ait assiduas versare vices , desinere nusquam , estque æternus juxta illum hic rerum ordo. Denique infert :

Nonnunquam connectit amor simul omnia rursus

Nonnunquam sejuncta jubet contentio ferri.

Diogen. Laërt. de Vit. Dogmat. Clar. Philosoph. Lib. VIII. in vit. Empedocl. Segm. 76.

» L'opinion d'Empedocle a paru très-probable
» à plusieurs Anciens. Cicéron semble l'approu-
» ver ; il veut même que les hommes puissent
» en connoître la vérité par l'expérience , & dé-

58 LETTRES CABALISTIQUES,

nion étoit fondée sur un raisonnement assez spécieux. La contrariété, disoient ces Philosophes, qu'on découvre dans les Elemens, est évidente. L'eau est ennemie du feu, elle le détruit, le dissipe, & l'éteint, parce que le feu est chaud & sec, & l'eau est froide & humide. Ces deux Elemens sont donc totalement opposés, & il y a entre eux une invincible antipathie. L'eau au contraire, sympathise avec la terre, en ce qu'elles sont froides toutes les deux; mais elles sont contraires, en ce que l'eau est humide, & la terre sèche. Entre le feu & la terre il y a une conformité à cause de leur sécheresse, & une opposition par rapport à la chaleur du feu & à la froideur de la terre. Ainsi, entre tous les Elemens il y a une antipathie, & néanmoins une sympathie à plusieurs égards. Or, toutes les choses soit animées, soit inanimées, sont composées des Elemens; donc il est nécessaire qu'il y ait entre elles une sympathie

à couvrir que les masses qui composent l'Univers, s'entretiennent entr'elles par une espèce d'amitié, & se dissipent par leur désaccord.

Agrigentinum quidem, doctum quendam virum, carminibus Græcis vaticinatum ferunt: quæ in rerum natura totoque mundo constarent, quæque moverentur, ea contrahere amicitiam, dissipare discordiam; atque hoc quidem omnes mortales & intelligunt & reprobant. Cicer. de Amicit., Cap. VII.

Et une antipathie plus ou moins forte , selon que la matiere de certains Elemens domine en elles.

C'est-là la maniere dont les Anciens expliquoient les effets surprenans que nous voyons tous les jours ; mais la Physique , cultivée & poussée à un point de perfection bien éloigné de celui où elle étoit du tems des Grecs & des Romains , nous a appris que l'antipathie & la sympathie des Elemens ne sont que le rapport & la convenance qui se trouvent entre la subtilité , la figure , & la dureté des corps mis en mouvement , & déterminés par un premier Mobile. Nous savons que le feu n'est point chaud , que la terre n'est point froide , & que les qualités ne sont point attachées aux corps par leur nature. Le feu nous brûle & nous cause de la douleur , parce que ses parties legeres , pénétrant dans les pores de la chair , dérangent par leur mouvement violent l'ordre de celles du corps , & nous font sentir une sensation de douleur , à laquelle nous avons donné le nom de brûlure. L'eau nous paroît froide , parce qu'elle excite dans nous un sentiment opposé à celui du feu , ses parties agissant avec peu de vigueur , & s'insinuant sans causer aucun dérangement. Cette antipathie entre les Elemens est donc

80 LETTRES CABALISTIQUES,
imaginaire , & leurs corpuscules n'ont
aucunes qualités que les trois dimen-
sions nécessaires à la Matière (1).

(1) » Quoique presque tous les Philosophes
» anciens aient cru que les qualités sensibles étoient
» attachées aux corps par leur nature , il y en a eu
» cependant parmi eux qui ont connu , aussi bien
» que les modernes le connoissent aujourd'hui ,
» que toutes nos sensations ne sont causées que
» par l'impression des corpuscules qui n'ont au-
» cunes qualités que les trois dimensions néces-
» saires à l'essence de tous les corps. C'est la
» différente maniere dont ces corpuscules agissent
» sur nous , qui fait que nous sentons du froid,
» du chaud. Ils sont eux-mêmes sans goût ,
» sans froideur , sans chaleur. Ecoutons parler
» Lucrece.

Sed ne forte putes solo spoliata calore

Corpora prima manere : etiam secreta teporis

Sunt , ac frigoris omninò , calidique vaporis :

Et sonitu sterila , & succo jejuna feruntur :

Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem :

Sicut amaricini blandum , stactæque liquorem ,

Et nardi florem , nectar qui naribus halat.

Cum facere instituas : cum primis quærere

par est

*(Quod licet , ac potis es reperire) inolentis
olivi*

Naturam ; nullam quæ mittit naribus auram :

*Quam minimè ut possit mistos in corpore
odores ,*

L E T T R E - C X L V. 81

Si les causes, que les Anciens attribuoient à l'antipathie, nous sont connues dans les corps inanimés, il faut

Concoctosque suo contactos perdere viro.

Propterea demum debent primordia rerum

Non adhibere suum gignundis rebus odorem ;

Nec sonitum , quoniam nihil ab se mittere possunt ,

Nec simili ratione saporem denique quemquam,

Nec frigus , neque item calidum , tepidumque vaporem ,

Cetera : quæ cum ita sunt , tandem ut mortali consent

Mollia , lenta , fragosa , putri cava corpore rara ;

Omnia sint a principis sejuncta necesse est ,

Immortalia si volumus subungere rebus

Fundamenta , quibus nitatur summa salutis :

Ne tibi redeant ad nilum funditus omnes.

*T. Lucret. de Rer. Nat. Lib. II. vers. 841.
& seqq.*

» Epicure avant Lucrece , Démocrite avant Epicure, & Lucippe avant Démocrite , avoient tous cru que les qualités sensibles n'étoient point attachées à la Matière; cependant à entendre quelques Modernes, c'est à eux à qui l'on est redevable de cette découverte. Je renvoie les Cartésiens aux vers que je viens de citer , & à ceux qui sont ici dessous.

82 LETTRES CABALISTIQUES,
 avouer qu'il n'en est pas de même de
 celles que nous voyons dans les hom-
 mes & dans les animaux. D'où vient
 une personne, entrant dans une assem-
 blée où elle en trouvera deux autres
 qu'elle n'aura jamais vûes, sentira-t'elle
 de l'amitié pour l'une, & de la haine
 pour l'autre ? La chose arrive tous les
 jours, on ne peut en disconvenir, &
 l'on ne dit cependant aucune raison plau-
 sible pour en donner l'explication. Il n'y
 a rien de si commun que de s'intéresser
 pour des gens qu'on n'a jamais connus.
 Si l'on voit jouer deux personnes, on
 souhaitera que l'une perde, & que
 l'autre gagne. On n'a cependant aucune
 liaison, aucune union, aucune con-
 noissance même avec ces joueurs. Pour-
 quoi donc s'intéresser pour l'un, plu-
 tôt que pour l'autre ?

Il y a des effets bien plus singuliers

*Nunc, ubi quod suave est aliis, aliis fit ama-
 rum,*

*Illis quæ suave est, lævissima corpora debent.
 Contrectabiliter caulas intrare palati :*

At contra, quibus est eadem res intus acerba :

Aspera nimirum penetrant, hamataque fauces

*Nunc facile ex his est rebus cognoscere quæ-
 que.*

Idem. Lib. IV. pag. 94. vers. 659. & seq.

LETTRE CXLV. 83

de la sympathie : les histoires anciennes & modernes nous en ont conservé un grand nombre. Un Auteur de ces derniers tems en rapporte un fort étonnant au sujet du Duc de Guise & de la Comtesse de Bossu sa maîtresse. Cette Dame connoissoit par un mouvement secret lorsque son amant se trouvoit dans une assemblée , quoiqu'elle ne le vît point , & qu'elle ne fût point avertie qu'il devoit s'y trouver. » Plusieurs » jeunes Seigneurs, dit cet Ecrivain (1), » faisoient une mascarade d'Indiens , & » alloient déguisés de cette sorte chez » Madame la Comtesse de Chante- » Croix , où il devoit y avoir une très- » grande assemblée. Le Duc se fit ap- » porter un de ces habits , & n'eut » pas beaucoup de peine à l'avoir ; car » il n'y avoit point d'ordre de les ca- » cher. Il en commande un tout sem- » blable ; & se mêlant parmi la troupe » de ces gens masqués , il entre avec » eux dans la salle où on dançoit. Il » vit Madame de *** plus belle à ses » yeux qu'il ne l'avoit jamais vûe , & » Monsieur le Comte de *** auprès » d'elle. Si-tôt que le Duc en- » tra , la Comtesse sentit certaine émo-

(1) Vie de Henriette Sylvie de Molière, *Parti*
L. p. 151.

84 LETTRES CABALISTIQUES,

» tion , que sa présence avoit accou-
» tumé de lui donner. Elle ne put la
» croire trompeuse ; & malgré ce que
» son amant lui avoit écrit d'un voyage
» supposé, elle le chercha curieusement
» parmi les masques , & fit si bien ,
» qu'elle le découvrit. Cela fit fort
» éclater leurs affaires ; car l'amante
» dans la première joie de le revoir ne
» put dissimuler ses sentimens ; & l'a-
» mant fut si transporté, qu'il oublia
» les raisons qu'il avoit de cacher son
» amour J'ai vû une Lettre
» originale du Duc sur cet effet de la
» sympathie , qui étoit à mon gré une
» des plus belles Lettres qu'on puisse
» écrire. Il s'y plaignoit de l'excès de
» son bonheur , car il avouoit que ç'en
» étoit un fort grand que d'être ainsi
» deviné par sa maîtresse. Mais il disoit
» que cela lui ôtoit le plaisir de voir
» ce qui se passoit dans son cœur ,
» sans qu'elle eût envie de le lui mon-
» trer. Ces sortes de découvertes
» étoient à son gré une des plus par-
» faites joies qu'un amant pût sentir ;
» & rien ne lui paroissoit plus touchant
» pour une ame délicate , que ces
» épanchemens de tendresse & de sin-
» cérité , où l'art & la précaution ne
» peuvent être soupçonnés d'avoir
» part. «

LETTRE CXLIV. 85

Les Philosophes qui ont voulu expliquer les effets singuliers de cette sympathie si obscure & si mystérieuse, n'ont rien dit de satisfaisant. Quelques-uns l'ont attribuée à la conformité d'humeur, de caractère & de sentimens ; mais par quel enchantement deux hommes, qui ne se sont jamais ni vus, ni connus, peuvent-ils s'appercevoir de cette ressemblance qu'il y a entre eux ? Pour que l'amour propre nous détermine en faveur d'une personne qui pense comme nous, il faut absolument que nous ayons quelque connoissance de ses opinions ; autrement nous sommes aussi incertains de la conformité qui se trouve entre elle & nous, que nous le sommes des secrets les plus cachés de la Nature.

Plusieurs Savans, au nombre desquels il faut ranger la plupart des Anciens, & tous les Modernes qui ont été prévenus en faveur de l'Astrologie judiciaire, prétendent que c'est dans les astres qu'on doit chercher la cause de la sympathie & de l'antipathie. Selon eux, deux hommes, qui, lors de leur naissance, auront un même signe pour ascendant, s'aimeront naturellement & sans se connoître. Ces Philosophes forment sur ce même plan un système très-long & fort circonstancié. Ils préten-


86 LETTRES CABALISTIQUES,

dent que ceux qui ont le Soleil & la Lune en un même signe, doivent aussi sympathiser ensemble. » Ce qui aide encore, dit un Philosophe du quinzième siècle (1), à la conformité, c'est avoir la partie de fortune en un même signe ou maison, & que la maison ou signe où sera la Lune à la naissance de l'un, soit en bon respect vers l'autre ; car selon que plus ou moins ils auront ces conditions, aussi sera plus ou moindre l'amour naturel. De-là vient que deux hommes ayant à faire une même chose, cet homme prendra plus étroite & particulière amitié à l'un qu'à l'autre, sans qu'il l'ait en rien offensé ; ce qui pourroit advenir en deux personnes qui auroient leurs ascendans contraires en leur qualité, & de contraire triplicité, & les planètes, seigneurs de leur nativité, ennemis & contraires, comme le Soleil & la Lune en opposition & signes divers, & que ceux d'une naissance regardent de mauvais oeil ceux de l'autre. Car ces choses & autres que nous pouvons dire ; sont cause qu'un homme, en voyant l'autre à

(1) Les Diverses Leçons de Pierre de Messie, Gentilhomme de Seville, &c. mises en François par Claude Gruget, *Part. III, Chap. V. pag. 674.*

» plaisir ou déplaisir intérieur , comme
 » il est apparent en voyant deux hom-
 » mes inconnus jouer ensemble , dispu-
 » ter , ou battre . . . Ptolomée dit que
 » celui , qui à sa naissance aura un signe
 » ascendant , comme par grâce d'exem-
 » ple , l'un en Orient , & l'autre sur le
 » Midi , celui-là aura naturellement
 » une maniere de subjection & seigneu-
 » rie. Le pareil advient à celui qui à sa
 » naissance a le signe dominant , & l'au-
 » tre l'a obéissant. Et si deux ont un
 » même signe pour ascendant , ou pour
 » seigneur une même planette , celui ,
 » en qui la force & ordre de cette pla-
 » nete sera supérieur . . . aura la natu-
 » relle domination sur l'autre. «

Voilà sur quoi les Anciens fondon-
 les causes de la sympathie & de l'anti-
 pathie. Bien des Modernes les ont sui-
 vis : mais l'erreur des premiers ne sau-
 roit autoriser celle des derniers ; car
 enfin , il n'est rien de si chimérique que
 la prétendue influence des astres (1).
 D'où vient Mars & Vénus sont-ils en-
 nemis de Saturne ? Par quelle raison Ju-
 piter & Mercure haïssent-ils le Soleil

(1) Voyez la Philosophie du bon-Sens , ou Ré-
 flexions Philosophiques , &c. Tom. II. pag. 37. 
 suiv. nouv. Edit,

88 LETTRES CABALISTIQUES,
& la Lune ? Pourquoi toutes les planètes, excepté Mars, sont-elles favorables à Jupiter, & pourquoi Mars les hait-il toutes, excepté Vénus, qu'il aime tendrement ? Toute cette antipathie & sympathie entre les astres n'a jamais existé que dans la cervelle des Astrologues. Les planètes sont des corps qui n'ont en eux-mêmes que les qualités de la matière. Il est aussi raisonnable & aussi probable de soutenir que les montagnes des Alpes haïssent celles des Pyrénées, que de prétendre que Mars & Vénus haïssent le Soleil. Par conséquent, toutes les choses qu'on attribue à l'influence de ces astres, sont fausses & chimériques. D'ailleurs, il est absurde de prétendre qu'il y ait certains événemens qui dépendent de l'ordre & du gouvernement d'une planète. Si l'influence des astres avoit lieu, il faudroit nécessairement qu'elle agît uniformément, & de la même manière sur tous les hommes ; or, l'expérience nous démontre évidemment le contraire. Deux personnes, qui naissent dans le même instant & dans la même ville, ont des inclinations directement opposées : par quelle raison cela arrive-t-il, puisqu'elles naissent sous la même planète, & qu'ils doivent par conséquent
se

se ressentir également de son influence ?

Ces raisons sont d'une force à laquelle on ne sauroit rien opposer. Il faut donc convenir que la sympathie & l'antipathie dans les hommes ne dépendent point des astres. L'on doit en chercher la cause ailleurs, ainsi que de celle qu'on apperçoit dans les bêtes ; car elle n'est ni moins sensible, ni moins singulière. Les renards aiment les couleuvres, qui sont haïes de tous les autres animaux ; les cerfs au contraire ont une si grande antipathie contr'elles, qu'ils les persécutent par-tout. Les trous ne les mettent pas même à l'abri de leur haine, ils posent leurs naseaux contre leurs ouvertures, & en retirant avec force la respiration, ils les amènent à eux & les tuent ensuite. Les Naturalistes prétendent que la haine entre les cerfs & les couleuvres est si violente & si forte, que si l'on fait brûler de la corne de ces premiers animaux, toutes les couleuvres qui en sentiront la fumée, fuiront & abandonneront leur retraite. Il y a une espèce de faucon, qui est toujours en guerre avec les renards ; il les bat & les persécute dès qu'il les rencontre. Le cheval ne peut souffrir la compagnie du chameau. A ces premiers exemples j'en pourrois joindre plu-

90 LETTRES CABALISTIQUES,
sieurs⁽¹⁾ ; mais ils suffisent à établir la réalité de la sympathie & de l'antipathie entre les animaux, dont la cause nous est aussi inconnue , que de l'amitié & de la haine qu'il y a entre certains hommes.

Je te salue , sage & savant Abukibak.

(1) *Les Lecteurs seront peut-être bien aises de voir ici ce que dit Plutarque sur l'antipathie que plusieurs animaux ont contre d'autres.*

Le haïr s'étend jusques aux bêtes brutes , comme il y en a qui naturellement haïssent les chats & les mouches cantharides , les serpens & les crapaux. Et Germanicus ne pouvoit souffrir ni le chant , ni la vûe d'un coq , & les Sages des Perses , qu'ils appelloient *Magi* , tuoient les rats & les souris , tant pour ce qu'ils les haïssent eux , comme aussi pour ce qu'ils disoient que leur Dieu les avoit en horreur , car tous les Arabes & les Éthiopiens généralement les abominent : là où l'ennuier convient seulement à l'homme contre l'homme , & n'y a point d'apparence de dire qu'il s'exprime envie contre les animaux sauvages des uns contre les autres , d'autant qu'ils n'ont point d'imagination , ni d'appréhension , si un autre est heureux ou malheureux , ni ne sont point touchés de sentiment d'honneur ou deshonneur , qui est-ce qui plus & principalement aigrit l'envie , là où ils se haïssent les uns les autres , se portent inimitié , & s'entrefont la guerre les uns aux autres , comme déloyaux , & auxquels ils n'ont point de confiance , comme les dragons & les aigles se guerroyent , les chats-huants & les corneilles , les mauvis & les chardonnerets : tellement qu'on dit qu'encore qu'après qu'on les a tuez , leur sang ne se peut mêler ensemble , & qui plus est , si vous en mêlez , encore s'écoulerat-il à part en se separant l'un d'avec l'autre. *Les Oeuv. Mor. de Plutarq. Tom. I. p. 337. Je me sers de la Traduction d'Amiot.*

L E T T R E C X L V I.

Ben Kiber, au sage Cabaliste Abukibak :

QUOIQUE je sois très - persuadé , sage & savant Abukibak , que la beauté de l'ame ne dépend point de celle du corps , & qu'un homme laid peut être fort vertueux ; cependant je crois que la régularité de la figure est une qualité très-essentielle à un Prince. L'air noble & majestueux accroît l'estime & le respect qu'on a pour un simple particulier ; à plus forte raison donne-t'il un nouveau relief à la personne d'un Souverain. Un Monarque bien fait a un grand avantage pour acquérir l'amour des peuples. Il y a eu plusieurs Nations , qui éliisoient pour leur Roi celui dont la taille étoit la plus avantageuse. Macrobe fait mention d'un peuple qui habitoit une Isle du Nil , chez lequel cette coutume étoit exactement pratiquée. Plutarque nous apprend que les Lacédémoniens n'aimoient point les petites tailles , *Théophraste* , dit - il (1) , assure que les

(1) Plutarque , Vies des Hommes illustres, Vie

92 LETTRES CABALISTIQUES,
Ephores condamnerent à une amende leur Roi Archidamus , parce qu'il avoit épousé une femme fort petite , disant qu'elle ne leur enfanteroit pas des Rois , mais des Roitelets.

On peut appuyer par l'exemple des Israélites le goût des Lacédémoniens , & l'autoriser par des traits , puisés dans les Livres sacrés. Lorsque Dieu voulut donner un Roi à son peuple , il choisit Saül , à cause de sa taille avantageuse : *Parmi tous les Enfans d'Israël , il n'y en avoit aucun de mieux fait que lui. Il les surpassoit de toutes les épaules (1). Vous voyez , dit Samuel au Peuple (2), qu'aucun de vous ne peut être comparé à celui que Dieu a choisi.*

La beauté a été regardée par les Eliens comme une chose si avantageuse , que chez eux les hommes disputoient , ainsi que les femmes , les prix qu'on donnoit à celles qui étoient les mieux faites.

Il est certain que la laideur inspire

d'Agésilas , *Tom. V. pag. 294. de la Traduction de Dacier.*

(1) Et non erat de Filiis Israel altior illo , ab humero & sursum eminebat super omnem Populum. *Samuel. Lib. 1. Cap. XI. vers. 2.*

(2) Certe videtis quem elegit Dominus , quoniam non sit similis in omni Populo. *Samuel. Lib. 1. Cap. X. vers. 24.*

un certain mépris , & qu'il faut pour détruire cette prévention , des vertus bien éclatantes. Il y a tel Prince , qui n'a dû qu'à sa figure la moitié de l'estime & de la vénération de ses sujets ; & si l'on examinoit les Souverains qui ont été méprisés , on trouveroit que souvent leur laideur n'a pas peu servi à les jâvilir.

Le défaut de beauté peut rendre un Roi non-seulement méprisâble , mais même haïssable & insupportable à ses sujets , quoiqu'il ait d'ailleurs d'excellentes qualités ; l'Histoire moderne nous en fournit une preuve bien singulière. Ferdinand , Roi d'Espagne , suivant une Procession solennelle qui se faisoit dans la ville de Barcelone , un Espagnol trouva le moyen de se glisser au milieu des Seigneurs dont ce Prince étoit entouré , & lui donna un coup de poignard dans le cou , qui l'eût renversé sur la place , s'il n'avoit été paré & détourné par une grosse chaîne d'or qu'il portoit. On arrêta cet assassin , & comme on craignit qu'il n'eût des complices , on lui fit essuier les plus cruelles tortures pour le forcer à les découvrir ; mais tous les supplices qu'on mit en usage furent inutiles , l'Espagnol soutint fermement qu'il n'avoit eu d'autre motif d'assassiner le Roi , que

94 LETTRES CABALISTIQUES,

celui de sa laideur qui lui étoit insupportable. Il ajouta qu'il le haïssoit si fort, que si on lui rendoit la liberté, il n'en profiteroit que pour attenter de nouveau à la vie d'un Prince trop laid pour regner & pour commander aux Espagnols. Si tous les Castillans avoient pensé de même que ce phrénétique, il eût été plus dangereux à un Roi d'Espagne de n'être pas beau, qu'il ne l'est à un Juif riche de tomber entre les mains des Inquisiteurs.

Ce Ferdinand étoit sujet à essuyer des aventures désagréables par rapport à sa figure basse & ignoble. Etant à Naples dans son palais, & se promenant seul dans une galerie, un pêcheur qui avoit pris un poisson fort rare, voulut le présenter lui-même au Roi. Il passa dans l'appartement où il étoit, & le prenant pour un domestique, *Mon ami,* lui dit-il, *je te prie de me faire parler au Roi, voici un poisson que je lui apporte.* » C'est moi qui le suis, répondit Ferdinand. » Le pêcheur, regardant le Prince avec un ris moqueur, alloit passer outre, lorsque deux ou trois Seigneurs arrivant dans le moment, Ferdinand leur dit, *Venez donc certifier à cet homme que je suis le Roi ; sans cela, nous perdrons l'excellent poisson qu'il m'apporte.*

Cette seconde aventure n'étoit point dangereuse ; mais elle ne laissoit pas que d'être mortifiante. Il est toujours disgracieux à un homme , à plus forte raison à un Souverain , accoutumé d'être révérendé comme un Dieu , qu'on lui fasse sentir qu'il est d'une laideur qui paroît incompréhensible avec la majesté de son rang. Il faut qu'un Prince ait une grande force d'esprit , pour se mettre au-dessus de ces sujets de mortification, & pour vaincre les mouvemens de l'amour-propre.

Agésilas , Roi de Lacédémone , s'étoit élevé au-dessus des foiblesses , si ordinaires à ses pareils ; il étoit le premier à plaisanter sur sa difformité. Combien peu de Princes trouve-t-on qui aient jamais imité sa grandeur d'ame ? *Le défaut de sa jambe boiteuse , dit Plutarque (1) , étoit caché pendant qu'il fut à la fleur de son âge : & la gaieté & la gentillesse avec laquelle il le supportoit , étant toujours le premier à badiner sur cela & à en faire des railleries , rendoient moins sensible & moins choquant cette imperfection.*

La conduite d'Agésilas devoit servir d'exemple à tous les Souverains , à

(1) Plutarque , Vies des Hommes illustres ,
Tom. V. pag. 294.

66 LETTRES CABALISTIQUES ,

qui la Nature n'a point accordé une figure brillante ; ils feroient bien plus sagement de plaifanter fur les défauts, que d'inventer quelque nouvelle mode pour les cacher. Un Prince est-il bossu, on voit toute sa Cour en grande perruque , parce que la sienne est d'une vaste étendue , & dérobe aux yeux une partie de sa bosse ; a-t'il les jambes tortues, on fait renaître l'usage d'aller botté & éperonné ; est-il borgne , on enfonce le chapeau d'un côté jusqu'au milieu du visage. Avec toutes ces précautions les défauts n'en font pas moins réels , & la perruque, la botte & le chapeau ne servent qu'à rappeler plus souvent dans l'esprit du peuple la difformité du Souverain. Tout homme , qui met le matin sa perruque , dit en lui même ; *J'en porterois sans doute une plus courte , si le Roi n'étoit pas bossu.*

C'est par les vertus de l'ame qu'il faut réparer les imperfections du corps, & non par de vains ornemens extérieurs. Les actions du grand Prince de Condé , & celles du Maréchal de Luxembourg valaient mieux que toutes les modes les plus recherchées , pour faire disparoître leurs bosses. Ce dernier Général plaïsantoit souvent sur sa sienne : il imitoit la grandeur d'ame d'Agésilas , & la sagesse de Philopemen

men Prince des Achéens. Un Auteur
Gaulois raconte d'une maniere fort
enjouée une aventure fort singuliere
que la laideur de ce Souverain lui
attira. Je rapporterai les termes dont
il se sert, qui dans son vieux langage
ont une grace charmante. » Philope-
» men (1), Duc des Achéens,
» tant renommé, fut de petite stature,
» laid de visage, & de regard diffor-
» me; tellement que quand il se ves-
» toit d'habits mécaniques (comme il
» avoit coustume bien souvent) il
» sembloit plutôt être de vil & vul-
» gaire lieu, que digne du gouver-
» nement du peuple. Il aimoit fort la
» chasse, & pour ce alloit bien sou-
» vent à Mégare: & un jour la
» grande avidité de la chasse le trans-
» porta plus loing qu'il n'eût possible
» voulu; tellement qu'il arriva en la
» maison d'un Citoyen de ce lieu, l'un
» de ses singuliers amis, & lequel s'é-
» toit nouvellement marié, & n'avoit
» qu'un serviteur avec soi, pour ce
» qu'il avoit envoyé les autres en au-
» tres lieux. Quand il fut arrivé à la
» porte du logis de sondict ami, il
» heurta à la porte. Lors, la femme

(1) Leçons de Pierre de Messie, &c. Part. IV.
Chap. III. pag. 900. & suiv.

98 LETTRES CABALISTIQUES,

» se mit à la fenestre, & leur deman-
» dant qu'ils cherchoient, son servi-
» teur répondit que c'étoit Philope-
» men, Duc des Achéens, qui venoit
» pour loger léans. La femme, lors
» étonnée qu'un tel homme si à l'im-
» proviste devoit être son hôte; &
» pensant que tous deux fussent ser-
» viteurs du Duc, qui les vissent
» avertir de sa venue, mêmes les voyans
» tous seuls, sans dire autre chose leur
» alla ouvrir la porte. Puis, quand ils
» furent venus en la salle, elle com-
» manda à un de ses serviteurs, qu'il
» allât en diligence en avertir son mari,
» qui étoit pour lors en un village : &
» puis dit à Philopemen & à l'autre,
» qu'ils s'assissent pendant qu'elle ap-
» prêteroit le souper : & alors com-
» mença avec sa chambrière à tracasser
» par la maison, bien empêchée &
» confuse tout ensemble, commençant
» une chose & une autre, & rien ne
» parachevoit. Peu après, cuidant n'a-
» voir jamais fait à tems, regardant
» Philopemen, qui s'étoit enveloppé
» en son manteau, lui dit qu'il lui ai-
» dât à faire le feu, en attendant que
» son serviteur seroit de retour, &
» afin que le souper fût prêt à tems
» pour son Seigneur. Lors il print
» une congnée, & commença à sen-

» dre du bois , ayant averti son servi-
 » teur de ne faire semblant de rien ,
 » à ce que la Dame ne s'aperçût de
 » sa tromperie. Et pendant qu'il étoit
 » attentif à sa besogne , le maître du
 » logis survint , qui reconnoissant Phi-
 » lopemen , l'embrassa avec une grande
 » révérence , & lui demanda : Que
 » faites - vous , Monseigneur de cette
 » congée ? Auquel il répondit tout
 » en riant ; *Mon Ami , laisse - moi*
 » *faire ; car je paye la peine de ma lai-*
 » *deur.* »

Si l'Histoire nous fournit plusieurs traits qui prouvent combien il est fâcheux aux Princes d'être mal faits , elle nous instruit aussi de plusieurs avantages qu'ils retirent de la beauté. Alcibiade , Scipion , & plusieurs autres héros furent autant redevables de l'amour de leurs concitoyens à leur figure aimable & séduisante , qu'à leurs victoires célèbres. Je doute cependant , que soit chez les Anciens , soit chez les Modernes , on trouve rien de plus frappant , & qui prouve plus l'effet que l'air majestueux peut produire , que ce qui arriva à Marius. Ce Général Romain étant prisonnier, Sylla (1)

(1) » Valero Maxime ajoute à ce fait qu'il rap-
 » porte , une autre aventure , arrivée au même

100 LETTRES CABALISTIQUES,

son ennemi & son vainqueur, envoya un Gaulois pour le tuer ; mais cet homme fut si frappé de la noblesse & de la grandeur qui brilloient dans la personne de Marius , qu'il demeura comme pétrifié , oubliant même de fermer la porte de la prison ; ce qui donna le moyen au Général de se sauver.

» Marius , qui ne prouve pas moins les avantages
 » de la beauté. Il dit que les habitans d'une ville,
 » malgré ce qu'ils avoient à craindre du courroux
 » de Sylla , ne purent se résoudre à lui livrer Ma-
 » rius , qu'ils renvoyèrent sain & sauf, si frappés
 » ils avoient été de son air majestueux.

Caius etiam Marius in profundum ultimarum miseriarum abjectus , ex ipso vitæ discrimine beneficio majestatis emerfit. Missus enim ad eum occidendum in priyata domo Minturnis clausum servus publicus , natione Cimber , & senem , & inermem , & squalore oblitum , strictum gladium tenens , aggredi non sustinuit ; sed claritate viri occæcatus , abjecto ferro attonitus inde , ac tremens fugit. Cimbrica nimirum calamitas oculos hominis perstrinxit , devictæque suæ gentis interitus , animum comminuit. Etiam Diis immortalibus indignum ratis , ab uno nationis ejus interfici Marium , quam totam deleverat. Minturnenses autem majestate illius capti , compressum jam , & constrictum dira fati necessitate , incolumen præstiterunt : nec fuit eis timori asperrima Syllæ victoria , cum præsertim ipse Marius eos a conservando Mario absterreere posset. *Valer. Maxim. Dict. Facil. memorabil. Exempl. Lib. II, Cap. V, Art. de Mario,*

On assure que Louis XIV. avoit quelque chose de si majestueux dans la physionomie, qu'il étoit impossible de ne point baisser la vûe lorsqu'il fixoit ses regards ; on sentoit un respect, qu'un Souverain d'une figure médiocre n'eût point inspiré. Il est certain que les hommes n'attachent pas moins leur estime & leur vénération aux perfections du corps, qu'aux grandeurs & aux dignités. Lorsque tous ces objets respectables se trouvent unis ensemble, on est sûr, pour ainsi dire, de faire une impression très-forte sur tous les esprits.

Je te salue, porte-toi bien ; & donnes-moi de tes nouvelles.



L E T T R E CXLVII.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak*.

QUELQUE application que j'apporte à l'étude de la Philosophie, je ne puis, sage & savant Abukibak, m'élever au-dessus des foiblesses de l'amour. Au milieu de mes Livres, je m'apperçois à regret que j'ai reçu du Ciel un cœur tendre ; & malgré les résolutions que je forme tous les jours de m'occuper uniquement des Sciences, & de leur sacrifier entierement, & les plaisirs, & les soins du ménage, je me souviens que j'ai une femme aimable. J'abandonne souvent mon cabinet pour courir auprès d'elle, & j'oublie alors Locke, Newton, & Descartes. Ce n'est que long-tems après, que reconnoissant ma faute, je m'arrache malgré moi à tout ce qui me flatte, & retourne à mes Livres. Ces momens perdus dérangent infiniment mes projets Littéraires : à peine puis-je terminer dans un mois ce que je pourrois finir aisément dans une semaine si j'étois libre, & que mon cœur, exempt de passions

ne rendit pas mon esprit le jouet de ses foiblesses.

Le sort d'un homme de Lettres, que le Ciel en naissant forma d'un tempérament tendre, est déplorable. S'il se marie, & qu'il épouse une femme jolie, il se soumet au joug d'un maître, qui, pour être aimable, n'en est pas moins absolu. S'il reste garçon, il n'en est pas plus libre; un funeste feu le dévore. Il sent au fond du cœur des mouvemens qu'il ne sauroit calmer; l'idée des femmes se présente sans cesse à son imagination, les occupations les plus sérieuses & les plus abstraites ne sauroient l'en effacer. Lit-il les *Méditations* de *Descartes*, il pense au plaisir que ce Philosophe goûta avec sa maîtresse; le nom de *Diogène* s'offre-t-il à ses yeux, aussi-tôt *Lais* est présente à sa mémoire; prononce-t-il celui de *Tiraqueau*, il envie le bonheur qu'a eu ce Savant de faire un Livre & un enfant toutes les années. Il est donc impossible qu'un homme de Lettres qui a le cœur tendre, soit heureux & tranquille, quelque état qu'il choisisse.

Les autres mortels peuvent se livrer entièrement aux passions qui les flattent. Les Savans, dès qu'ils en ont une, elle est sans cesse combattue par la nécessité de se livrer uniquement à l'étude. S'ils

104 LETTRES CABALISTIQUES ,
veulent acquérir l'estime du Public , &
se faire un nom qui passe à la posté-
rité , il faut qu'ils sacrifient leurs desirs
à leur occupation principale.

Quelle obligation ne t'aurois-je point ,
sage & savant Abukibak , si tu pouvois
m'apprendre un moyen pour calmer mon
cœur , pour m'élever au-dessus du
commun des hommes , pour oublier
les charmes séducteurs d'une épouse qui
plaît , & pour me rendre entièrement
à mes Livres ! Je sens que ce n'est pas
sans peine qu'on peut réussir dans une
pareille entreprise : mais je seconderai
tes soins avec tant de zèle , qu'il n'est
rien que je ne me flatte d'exécuter ,
dès que tu voudras venir à mon secours.
Je t'avoue que je ne me sens point assez
de force pour vaincre moi seul , je trou-
ve dans l'amour un ennemi trop redou-
table ; & lorsque pour surmonter ma
foiblesse je m'éloigne de l'objet qui la
cause ,

*Je connois que mon ame, en secret déchirée ,
Revole vers le bien dont elle est séparée(1).*

(1) Racine, *Mithridate*, Acte III. Scene IV. dit :

Et je verrois mon ame , en secret déchirée .

Revoler vers le bien dont elle est séparée.

J'aimerois mieux avoir fait ces deux vers , que
toutes les pièces de théâtre de Mariveaux.

J'augmente mes maux , sans diminuer ma tendresse ; je me mets dans un état moins tranquille que celui où j'étois auparavant , & les momens que j'ai passés loin de ma femme , accroissent ma passion. Je vole donc vers elle , & perdant dans un instant le fruit des réflexions de plusieurs jours , peu s'en faut que je ne prenne la résolution de vivre désormais uniquement en mari , & point en Philosophe. Je pousse même la foiblesse jusqu'à plaisanter sur ma défaite , & mon inclination pour l'étude est regardée alors comme une passion chimérique.

Le croiras-tu , sage & savant Abukibak ? Il est des momens où je parle des Sciences d'une manière aussi méprisante qu'un Petit-maître. Je fais plus , je le deviens effectivement. Il n'y a que deux jours que ma femme me félicitant de ce que j'avois été deux heures sans entrer dans mon cabinet , je lui chantai sur le champ ,

*Que j'étois insensé de croire ,
Qu'un vain Laurier, donné par la Victoire,
De tous les biens fût le plus précieux ?
Tout l'éclat , dont brille la gloire ,
Vaut-il un regard de vos yeux ?
Vous aimer , belle Armide , est mon premier devoir.*

*Je fais ma gloire de vous plaire,
Et tout mon bonheur de vous voir (1)*

Je sens, sage & savant Abukibak, tout le ridicule d'une pareille faillie ; je pourrois cependant la justifier par l'exemple de bien d'autres Savans, à qui l'amour a fait commettre plusieurs impertinences (2). Aristote offroit à son épouse Hermias les mêmes Sacrifices que les Atheniens faisoient à l'honneur de la Déesse Cérès. Socrate (3) malgré

(1) *Armide*, Acte V. Scene I.

(2) Ἀριστιππος δ' ἐν τῷ πρώτῳ περὶ παλαιάς τρυφῆς, φησὶν ἑραδοῦναι τὴν Ἀριστοτέλην παλλακίδος τοῦ Ἑρμίου. τοῦ ἡδυσχαρήσαντος, ἑγχερίτε αὐτὴν, ἃ ἰδοὺν ὑπερχαίρων τῷ γυναικί, ὡς Ἀθηναῖοι τῇ Ἐλευσινίδι Δήμητρι. τῷ τὲ Ἑρμείᾳ, Παιῶνα ἔγραψεν, ὃς ἔνδον γέγραπται.

Porro Aristippus in primo de antiquis Deliciis Libro, Aristotelem ait Hermiæ concubinam adamasse, quam ille cum sibi permisisset, duxisse eam, & gaudio elatum immolasse mulieri; ut Athenienses Eleusinæ Cereri, Hermiæque poema scripsisse, qui infra scriptus est. *Diog. Laert. Lib. V. Segm. IV.*

(3) Πρὸς Ξανθίππην, πρότερον μὲν λοιδοροῦσαν, ὕστερον ἡ καὶ περιχάρισαν αὐτῇ, οὐκ ἔλεγον, εἶπεν, ὅτι Ξανθίππη βρογτώσα, καὶ

la mauvaise humeur de la sienne, l'aima toujours avec constance, & chercha d'excuser les maux qu'elle lui faisoit souffrir. La Mothe-le-Vayer se remarqua à soixante-dix-huit ans. Après avoir perdu une femme avec laquelle il n'avoit pas été trop heureux, il en prit une seconde, & crut le mal de n'en point avoir, beaucoup plus supportable que celui d'en prendre une qui l'exposoit à souffrir toutes les incommodités attachées au ménage, qu'il connoissoit parfaitement. » J'ai toujours pris,

ὕδωρ ποίεσι; πρὸς Ἀλκιβιάδην εἰπόντά, οὐκ ἀνεκτὴ ἡ Ξαντίππη λοιδοροῦσα, Ἀλλ' ἔγωγ', ἔφη, συνεϊδισμαι, καθάπερ ἐ καὶ τροχληλέας ἀκουῶν συνεχίς. Ἐ σὺ μὲν, εἶπε, χηνῶν βοῶντων ἀνέχ. Τοῦ ᾧ εἰπόντος, Ἀλλὰ μοι ἐνὰ κ' νεδ' τοὺς τίκτουςι. Κάμοι, φησὶ, Ξαντίππη παιδίᾳ γεννᾷ.

Xantippe, cum in eum prius convicia & males dicta ingessisset, post vero & sordidis acquis perfudisset, Nonne, inquit, dicebam Xantippen tantam quandoque pluituram? Dicenti Alcibiadi non esse tolerabilem Xantippen adeo morosam, Atqui ait, ego ita hisce jam pridem assuetus sum, ac si jugiter sonum trochlearum audiā. An vero tu non toleras clamore perstrepenes anseres? Illo dicente, at mihi ova pullosque pariunt. Et mihi, ait Xantippe filios parit. Id. Lib. II. Segm. 37.

108 LETTRES CABALISTIQUES ,

» dit-il (1), ce sommeil dont Dieu assoupit
 » notre premier Pere , devant que de
 » lui présenter une femme , non-seule-
 » ment pour un avis de nous défier de
 » notre vûe comme d'une très-mau-
 » vaise conseillère là-dessus ; mais en-
 » core pour une instruction morale ,
 » que personne vrai - semblablement
 » ne s'en chargeroit , ' si l'on avoit les
 » yeux de l'esprit assez ouverts pour
 » voir dans l'avenir à combien d'infor-
 » tunes celui-là se soumet qui accepte
 » une société si périlleuse. Et je n'ai
 » jamais lû le premier vers du dixieme
 » Livre des *Métamorphoses* d'Ovide ,
 » où il donne au Dieu Hyménée une
 » robe de saffran , *croceo velatus amictu* ,
 » sans m'imaginer que ce Poëte nous a
 » voulu possible faire une leçon de ce
 » qui est essentiel au mariage ; les sou-
 » cis d'une famille dont vous vous
 » chargez , l'exposition où vous entrez
 » à tant de coups de fortune , la jalou-
 » sie inévitable que vous aurez d'une
 » femme , pour peu qu'elle vous agrée ,
 » ou que votre honneur vous touche.
 » Ne font-ce pas autant de sujets de
 » jaunisse ? Et n'est-ce pas une mer-
 » veille , si le tempérament le plus san-

(1) La Mothe-le-Vayer , Oeuvres , Tom. II.
 pag. 163.

» guin & le plus enjoué ne tombe pas
» dans une passion hystérique (1) » ?

Malgré ses réflexions , la Mothe-le-Vayer octogénaire prit une épouse. Sans doute qu'il mit à profit la réponse que fit l'Oracle à Socrate , à qui il dit *qu'indubitablement , soit qu'il se mariât ou non , il s'en repentiroit.* Cet avis doit servir à tous les hommes , & sur-tout aux Savans. Le cœur n'est jamais d'accord avec l'esprit au sujet du mariage : le premier sent qu'il est fait pour aimer le beau sexe ; le second en connoît les défauts. Dans ce combat , l'humanité est violentée par les mouvemens de l'amour , & tourmentée par les réflexions & par la raison. Quelque parti qu'un homme embrasse , il est toujours persécuté par celui qu'il abandonne. Fuit-il les femmes , un feu mortel , que rien ne sauroit éteindre , le consume insensiblement ; se marie-t'il , il effuye tous les chagrins & tous les embarras attachés au ménage.

Il vaut cependant encore mieux prendre une épouse , que de rester garçon ; & les maux qu'entraîne le mariage , ne doivent pas à beaucoup près égaler ceux que cause le célibat , puisque les plus

(1) La Mothe-le-Vayer , Oeuvres , Tom. II.
pag. 163. Edit. in-folio.

110 LETTRES CABALISTIQUES,
grands Législateurs l'ont défendu par leurs Loix. Licurgue ordonna des peines très-sévères contre ceux qui ne se marieroient point ; Platon dans sa République oblige les citoyens à subir le joug de l'Hymen. Il me paroît que ces statuts sont non-seulement utiles au bien public, au maintien & à l'aggrandissement des sociétés ; mais à la tranquillité des particuliers ; car laissant à part le retardement que le mariage apporte à la perfection & à l'avancement des connoissances des Savans , je crois qu'il exempte les hommes de bien des tourmens, & les délivre des peines auxquelles les expose le célibat.

Les plus grands personnages n'ont jamais pû s'accoutumer à se passer de femmes ; les Saints même , en songeant à elles , entroient souvent dans une es-
pece de fureur. S. Jérôme hurloit souvent dans sa caverne , comme la Sibylle de Cumès dans son antre ; toutes les fois qu'il se ressouvenoit des Dames Romaines , il entroit en fureur (1). Il

(1) O quoties in Erëmo constitutus, in illa vasta solitudine , quæ exusta Solis ardoribus horridum Monachis præbebat habitaculum , putavi me Romanis interesse deliciis ! Sedebam solus , quia amaritudine repletus eram. Horrebant sacco membra deformia. Quotidiè lacrymæ , quotidiè gemitus. Et si quando repugnantem somnus imminens op-

L E T T R E C X L V I I , I I I

n'avoit cependant d'autre nourriture que celle des Moines du désert qu'il habitoit, qui ne buvoient que de l'eau, & ne mangeoient que des herbes crues; il couchoit sur la terre; il étoit couvert d'un cilice. Malgré toutes ces macérations, la chair se révoltoit, le cœur s'émouvoit, & dans un corps languissant & à demi-mort l'amour allumoit sans cesse les feux de la concupiscence; c'étoit après des peines inouyes, que S. Jérôme venoit à bout de les calmer. Il nous apprend lui-même qu'il passoit souvent des nuits entières à crier au secours, & qu'il frappoit sa poitrine jusqu'à ce qu'il eut vu la tempête passée (1).

pressisset, nuda humo vix ossa hærentia collidebam. Decibus vero & potu taceo, cum etiam languentes Monachi frigida aqua utantur, & coctum quicquid accepisse luxuria sit. Ille igitur ego, qui ob metum Gehennæ tali me carcere damnaveram, scorpionum tantum socius & ferarum sæpe choris intereram puellarum. Pallebant ora jejuniis, & mens desideriiis æstuabat. In frigido corpore & ante hominem suam carnem præmortua, sola libidinum incendia bulliebant. *Hieronimi Epist. ad Eustochium XXII.*

(1) Itaque auxilio destitutus, ad Jesu jacebam pedes, rigabam lachrymis, crine tergebam, & repugnantem carnem hebdomadarum inedia subjugabam. Memini me clamantem diem crebro junxisse cum nocte, nec prius a pectoris cessasse verberibus, quam rediret, Dominus imperante tranquillitas. *Id. ibid.*

Voilà un moyen de dompter les passions bien dangereux ! On s'expose ainsi à se procurer un crachement de sang ; il vaut mieux employer le mariage pour calmer la concupiscence , que les coups de poing dans l'estomac. Ce premier expédient est plus utile à la Société , & sent moins le fanatique. D'ailleurs , un Savant , sur-tout un homme du monde , ne peut gueres avec bienséance se servir du remede de S. Jérôme. Qu'auroit-on pensé de Descartes , si les voisins de l'appartement qu'il habitoit , l'avoient entendu se donnant toutes les nuits de grands coups dans l'estomac ? Comme il a beaucoup vécu en Hollande si cela lui étoit arrivé dans ce pays , il eût couru risque d'être enfermé aux Petites-maisons. Il faut , pour se battre à son aise & sans scandale , avoir l'aïssance & la commodité qu'avoit S. Jérôme. Peu de gens vivent comme lui avec des Moines ; on doit chercher par conséquent d'autres moyens pour appaiser la concupiscence , qui soient plus humains & plus faciles que les siens. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus innocent , & de plus commode que le mariage. Je ne me repens donc point , sage & savant Abukibak , de m'être marié : Je voudrois seulement pouvoir faire prendre au Philosophe le dessus
sur

LETTRE CXLVIII. 113
sur le mari, & ne donner à mon épouse
que le tems que je ne puis donner à mes
Livres. Aides-moi dans cette entreprise,
& je t'aurai une obligation éternelle.
Je te salue, sage Abukibak.

LETTRE CXLVIII.

Abukibak, au *studieux* ben Kiber.

TU as eu raison, *studieux* ben Ki-
ber, aimant les femmes, de te ma-
rier : tu as prévenu par-là les désor-
dres dans lesquels tu aurois pû te plon-
ger ; & quels que soient les embarras
que les soins du ménage entraînent
avec eux, ils sont bien moins dange-
reux & bien moins nuisibles, que les
maux que cause la concupiscence.
» L'impudicité est la plus détestable de
» toutes les passions, (1) elle tue

(1) Impudicitia semper est detestanda, obscæ-
num ludibrium reddens ministris suis, nec corpo-
ribus parcens, nec animis. Debellatis propriis mo-
ribus, totum hominem suum sub triumphum li-
bidinis mittit, blanda prius, ut plus noceat dum
placet. Exhaustiens rem cum pudore, cupiditatum
infesta rabies, incendium conscientie bonæ, ma-
gister impoenitentie ruina melioris ætatis. In *Auctor.*
Libri de Domo Pudicitie, pag. 120.

114 LETTRES CABALISTIQUES,

» également le corps & l'ame elle sou-
» met les hommes au joug de l'amour
» deshônête. Sous des apparences trom-
» peuses, elle les précipite dans l'a-
» byme & ne les flatte dans les com-
» mencemens, que pour les perdre
» dans la suite avec plus de facilité
» quand elle s'est rendue maîtresse du
» cœur. Ce vice ruine la pudeur, épui-
» se les biens, enflamme les passions,
» détruit la bonne conscience, &
» conduit enfin à l'impénitence finale. »

Lorsqu'on est forcé de vivre dans le célibat, & qu'on est assez malheureux pour ne pouvoir pas trouver dans le mariage un remede pour appaiser innocemment les desirs de la chair, on ne sauroit trop prendre de précautions pour prevenir les attaques de l'impureté, & pour résister à ses flatteuses tentations. Un Pere de l'Eglise, que le souvenir des femmes rendoit malheureux, & qui étoit sans cesse en garde contre lui-même, compare le Démon de la concupiscence à un serpent. Si l'on veut empêcher ce reptile d'entrer dans un trou, il faut prendre garde qu'il n'y passe la tête; car alors il est impossible de le retenir (1) : de même,

(1) *Diabolus serpens est lubricus, cujus capiti, hoc est primæ suggestioni, si non resistitur, illabitur: Hieron. in Cap. IX. Eccles.*

pour empêcher l'impureté d'entrer dans notre cœur , il faut fortement résister à ses premières attaques ; sans quoi , elle s'en rend la maîtresse.

Un jeune homme , qui n'étoit pas aussi sévère que S. Jérôme , disoit que l'amour des femmes étoit un ragoût apprêté par un excellent cuisinier. Lorsqu'on n'en avoit point goûté , on en ignoroit toute la délicatesse , dès qu'on en avoit tant soit peu tâté , il étoit impossible de se passer d'un mets aussi friand. On devenoit semblable à ces chats affamés , qui , au risque d'attraper quelque coup de broche , & d'effuyer toute la mauvaise humeur des cuisiniers , volent subtilement le roti ; de même un jeune homme , aux dépens de sa santé , de sa bourse , & souvent de sa vie , tâche de séduire quelque belle , s'il connoît une fois la douceur qu'on goûte dans un tête-à-tête. Le chat ne craint point le courroux des servantes & la colère des cuisiniers ; l'amoureux fortuné méprise les injures des duegnes , & les pièges des cocus.

Pour dompter la concupiscence , il faut la détruire entièrement : si l'on ne fait que l'appaiser , elle ressemble à un feu qui couve sous la cendre , & qui n'en est pas moins dangereux. Quoi-

qu'il ne paroisse pas ; un rien peut le rallumer ; une seule étincelle qui s'en échappe , est capable de causer un grand incendie. Heureux , mon cher ben Kiber , les gens qui sont mariés ! Ils ont toujours un ruisseau qui leur fournit abondamment de l'eau pour éteindre les flammes les plus violentes ; mais ceux qui vivent dans le célibat , ne sont jamais assurés d'être un instant en sûreté. Je m'étonne que les Peres de l'Eglise , qui ont été convaincus par l'expérience de cette triste vérité , aient donné tant de louanges à ceux qui fuyoient le mariage. Ils convenoient que l'impudicité s'allume dans une ame comme le feu dans la paille , & que comme si l'on ne previent pas cet incendie , il réduit en cendre & consume tout ce qu'il parcourt ; de même aussi quand on n'éteint point promptement le feu de l'impudicité , il cause un embrasement sans remede (1). Ils con-

(1) Quid est libido , nisi ignis ? Quid virtutes nisi flores ? Quid item turpes cogitationes , nisi paleæ ? Quis autem nesciat , quia si in paleis ignis negligenter extinguitur , ex parva scintilla omnes accenduntur ? Qui ergo virtutum flores in mente non vult exurere , ita debet libidinis ignem extinguere , ut per tenuem scintillam nunquam possit ardere. *S. Gregorii Expos. in Cap. XV. I. Regum , Lib. VI. pag. 173.*

venoient , dis-je , de la nécessité d'avoir toujours un moyen efficace & certain pour amortir la concupiscence ; & cependant par une bizarrerie inexprimable , ils ravalotent autant qu'ils pouvoient l'état du mariage , qui est le seul & unique expédient pour faire cesser innocemment le desir de la chair.

On a beau recourir , mon cher ben Kiber , pour dissiper les tentations , aux coups de fouet & aux disciplines : ces remedes sont bons pour une demi-heure ; mais leur effet ne va pas plus loin. Dès que la douleur de la fesse ou de l'épaule frappée cesse , les mouvemens du cœur recommencent ; & pour le tenir toujours dans une situation tranquille , il faudroit se faire fouetter les trois quarts de la vie. Outre que peu de personnes veulent user d'un correctif aussi cuisant , il est presque impraticable , sur-tout à un Savant qui seroit détourné entierement de ses occupations. En général nous voyons que les Moines , qui se dissipline beaucoup , sont les plus ignorans. Rarement un Jésuite & un Benedictin s'avisent de se meurtrir le derriere , ils laissent aux Capucins & aux Chartreux ce pénible exercice.

Felicites-toi donc , studieux ben

118 LETTRES CABALISTIQUES,

Kiber, d'être marié; & loin de te plaindre de quelques distractions que te cause ta femme, & de quelques momens qu'elle te fait perdre, songes que c'est à elle à qui tu es redevable d'une partie de ton bonheur & de ta tranquillité. Elle te fournit un moyen assuré de faire cesser la tentation, sans avoir besoin de recourir à des remèdes, aussi infructueux qu'indignes d'un Philosophe (1). Fusses-tu tenté dix fois par

(1) » Il n'est rien de si honteux pour un homme de Lettres que de s'abandonner à la débauche.
 » Quelqu'un qui fait profession d'être Philosophe,
 » ne doit-il pas rougir de se plonger dans la plus
 » indigne crapule? Que peut-on penser de lui, si
 » ce n'est qu'il se moque du Public, & qu'il ne
 » craint point de faire criminellement ce que ceux
 » qui font licitement, ensevelissent dans le silence & les ténèbres? Un grand génie a eu raison
 » de dire qu'il a été plus aisé à l'impudicité de
 » s'affranchir des règles de la pudeur, que d'en
 » violer les retraites. Écoutons-le parler lui-même : si les leçons n'inspirent pas l'horreur de
 » l'impudicité à certains Savans, elles les obligent
 » peut-être à prendre des précautions pour
 » dérober aux yeux du Public la connoissance de
 » leurs vices.

Opus vero ipsum quod libidine tali peragitur, non solum in quibusque stupris, ubi latebræ ad subterfugienda humana judicia requiruntur; verum etiam in usu scortorum, quam terrena civitas licitam turpitudinem fecit, quamvis id agatur quod ejus civitatis nulla lex vindicat, devitat tamen publicum etiam permissa atque impunita li-

LETTRE CXLVIII. 119

jour , dans moins de cinq ou six minutes , elle rameneroit le calme dans ton ame. Ha ! mon cher ben Kiber , tu ignores tout le prix du trésor que tu possèdes. Ecoutes le Sage , il te dira que *celui qui a rencontré une bonne femme , a trouvé un grand bien , & qu'elle le rendra véritablement heureux* (1). C'est là une des grandes récompenses que Dieu donne sur la terre à ceux qui l'ont fidèlement servi (2).

L'expérience confirme tous les jours l'utilité d'une bonne femme ; les plus grands hommes ont eu quelquefois des obligations infinies aux leurs. Sans rapporter ici un nombre d'histoires que fournit l'antiquité , je ne ferai mention que d'un fait arrivé dans ces derniers tems. Le Czar Pierre Alexiowitz , qui fit changer de face à toute la Mos-

bido conspectum : & veracundi naturali habent provisum lupanaria ipsa secretum , faciliusque potuit impudicitia non habere vincula prohibitionis , quam impudentia removee latibula illius forditatis. Sed hanc etiam ipsi turpes turpitudinem vocant : cujus licet sint amatores , ostentatores esse non audent. *Aug. de Civitate Dei* . Tom. VII. Lib. XIV. Cap. 18. pag. 369.

(1) Qui invenit mulierem bonam , invenit bonum , & hauriet jucunditatem a Domino. *Proverb. XVIII.*

(2) Pars bona mulier bona , in parte timendum Deum : dabitur viro pro factis bonis. *Ecc. XXXI.*

120 LETTRES CABALISTIQUES,
covie , qui créa , pour ainsi dire , de
nouveaux hommes dans ce pays , qui
vainquit enfin l'intrépide Charles XII.
auroit été lui - même non - seulement
vaincu , mais fait prisonnier , ou tué ,
sans sa dernière épouse. Cette femme ,
née dans le rang le plus vil , mais dont
la grandeur de courage & le génie
surpassoient tout ce qu'on a dit des
plus grands héros , le tira du peril
où il étoit exposé. Elle l'arracha des
mains des Turcs , & profitant habile-
ment de l'avance du Grand - Visir ,
elle fit plus dans un seul instant , que
son mari n'avoit fait pendant toute sa
vie.

Les femmes ont adouci très-souvent
les mœurs & le caractère des hommes
les plus sauvages & les plus cruels. Es-
ther sauva du courroux d'Assuerus tout
le peuple d'Israël ; Panicomink , Reine
du Tonquin , empêcha son mari de faire
brûler tous les habitans d'une ville très-
considérable.

Les Auteurs Romains nous ont
conservé les histoires de plusieurs
femmes , à qui la République eut de
très-grandes obligations. La mere &
la femme de Coriolan garantirent Rome
des fureurs de ce Général irrité. Li-
vie donna un conseil à Auguste , qui ,
en faisant cesser les proscriptions , mit
aussi

LETTRE CXLVIII. 128
aussi fin aux conjurations qu'on faisoit
contre cet Empereur.

Si nous cherchions chez les Modernes, nous trouverions des exemples aussi décisifs de l'utilité des bonnes femmes. Il n'y a pas encore long-tems qu'un Général s'étoit fait haïr des troupes; elles ne pouvoient point le souffrir, & évitoient le plus qu'il leur étoit possible, de servir sous ses ordres. Il se maria, & le sort lui donna une femme, qui à la naissance la plus illustre joignoit la douceur la plus aimable, & la politesse la plus engageante. Elle adoucit bien-tôt l'humeur vive & hautaine de son mari, qui regagna la confiance & l'amitié des soldats. Aujourd'hui ce Général est un des plus respectables qu'il y ait en France, soit par son mérite, soit par ses lumieres, soit enfin par son affabilité : vertu qui lui manquoit avant son mariage. S'il eût resté garçon, il eût toujours été haï. Combien d'aimables gens seroient rustres, brutaux, cruels, insolens, &c. s'ils n'avoient point été ramenés, ainsi que ce Général, par la douceur & la sagesse de leurs épouses.

Félicites-toi donc, studieux ben Kiber, d'avoir rencontré une femme, qui répare bien par les plaisirs qu'elle te donne, les peines legeres qu'elle te

322 LETTRES CABALISTIQUES,

cause quelquefois ; & qui loin de te détourner de tes occupations ordinaires , ainsi que tu le penses , te procure un moyen assuré pour vivre tranquille , soit par les complaisances qu'elle a pour toi , soit par les conseils salutaires qu'elle te donne. Tu te plains qu'elle trouve mauvais que tu restes toujours enfermé dans ton cabinet , je crois qu'elle a raison. Il faut que l'esprit ait le tems de se reposer : *neque semper arcum tendit Apollo*. Une application trop continuelle énerve bien-tôt le tempérament le plus fort. Goûtes donc de tems en tems quelque repos , mon cher ben Kiber , & loin de songer à faire prendre totalement le dessus au Philosophe sur le Mari , tâches d'être heureux , & comme Philosophe , & comme mari. N'imites point ces Savans bourrus , qui portent dans le lit nuptial la rudesse & la mauvaise humeur de l'école , & qui traitent leurs femmes avec autant de brutalité , qu'un Régent Peripatéticien qui dispute contre un Scotiste. En sortant de ton cabinet , oublies Locke , Descartes & Gassendi ; ne te souviens plus que de ce qui peut plaire à ton épouse. Parles-lui de Madame de Villedieu , de Racine & de Segrais ; ou plutôt , dis-lui qu'elle est aimable , que tu l'aimes , que tu l'ado-

LETTRE CXLIX. 113

res. S'il est jamais permis à un sage Philosophe de prendre le ton de Petit-maître, c'est lorsque cela peut le rendre heureux dans son ménage, & que sa femme est le seul témoin de ses légères foiblesses.

Porte-toi bien, je te salue.

LETTRE CXLIX.

Ben Kiber *au Cabaliste* Abukibak.

L E s Savans ont beaucoup parlé autrefois, sage Abukibak, des effets de certains philtres amoureux; que de prétendus Magiciens donnoient, soit pour guérir d'une passion, soit pour la faire naître. Ils ont agité avec beaucoup de soin tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport avec ces boissons miraculeuses, mais dans ces derniers tems les Physiciens ont démontré évidemment qu'elles n'étoient que des liqueurs naturelles & dangereuses, ainsi que tous les breuvages, composés de quelques herbes contraires à la santé des hommes. Ils ont compris que la volonté humaine étant un mode de l'ame, elle ne pouvoit être déterminée à un seul & uni;

L 2

124 LETTRES CABALISTIQUES,

que objet , par une matiere qui ne pouvoit agir sur elle que par la confusion qu'elle mettoit dans les organes du corps.

De même qu'un homme qui boit excessivement d'une liqueur forte , est échauffé & desire l'approche des femmes s'il est luxurieux ; de même aussi une personne , à qui l'on donne un philtre amoureux , étant excessivement ému & enflammé , pour ainsi dire , par cette boisson (1) , souhaite de jouir des plai-

(1) » Un grand maître dans l'art d'aimer qui
» se moquoit de tous les sortilèges , & qui disoit
» que tous les charmes magiques de Circée n'a-
» voient pu empêcher Ulysse de l'abandonner ,

Quid tibi profuerunt , Circe , perseides herbæ ,
Cum sua neritias abstulit aura rates ?

Omnia fecisti , ne callidus hospes abiret :

Ille dedit certæ lintea plena fugæ.

Ovid. de Remed. Amor. Lib. I.

» Ce grand maître d'amour défendoit aux amans
» qui vouloient guérir de leur passion , de manger
» certains mets , non qu'il crût que ces mets étoient
» enchantés , & qu'il regardât les truffes & la ro-
» quette comme des herbes magiques ; mais c'est
» qu'il savoit qu'elles échauffoient & provoquoient
» à l'amour. Il défendoit même l'usage du vin
» par la même raison , & ne permettoit d'en boi-
» re qu'au cas qu'on en prit tant qu'on perdit le
» souvenir entierement. Il permettoit de s'en-
» vrer , mais non pas de se griser.

LETTRE CXLIX. 125

firs de l'amour , il est naturel qu'il porte plutôt la vûe sur les gens qu'il voit ordinairement , & avec lesquels il vit , que sur des étrangers qui lui sont presque inconnus. Voilà ce qui fait que souvent les breuvages que donnent les prétendus sorciers, produisent l'effet qu'ils promettoient. Un homme qui a fait donner une pareille liqueur à sa maîtresse , en est aimé plutôt qu'un autre , parce que dans les mouvemens que le poison

Ecce cibos etiam , medicinæ fungar ut omni
Munere, quos fugias , quosve sequare , dabo.
Daunius, an Libycis bulbus tibi missus ab oris,
An veniat Megaris , noxius omnis erit.
Nec minus erueas aptum vitare salaces
Et quidquid Veneri corpora nostra parat.
Utilius sumas acuentes lumina rutas :
Et quidquid Veneri corpora nostra negat.
Quid tibi præcipiam de Bacchi munere quæris;
Spe brevius monitis expedire meis.
Vina parant animum Veneri , nisi plurima
sumas ;
Ut stupeant multo corda sepulta mero.
Nutritur vento , vento restringitur ignis.
Lenis alit flammam , grandior aura necat.
Aut nulla ebrietas , aut tanta sit , ut tibi curas
Eripiat : si qua est inter utramque nocet.

Ovid. de Remed. Amor. Lib. II.

126 LETTRES CABALISTIQUES ;

produit en elle , son imagination est frappée du souvenir d'une personne qui la fréquentoit journalièrement , & dont elle savoit être aimée. Mais le philtre n'a aucune part à la détermination de la volonté ; il ne seroit pas même fort surprenant qu'il produisît un effet tout contraire à celui que promet le magicien : il ne faudroit pour cela qu'un coup du hazard. Si un homme indifférent se présentoit devant la Belle dans les momens où la force de la boisson agit sur tous ses sens, il pourroit bien profiter de l'occasion , & être l'heureux qui retireroit le fruit du prétendu sortilège.

L'expérience a démontré souvent cette vérité , il est même arrivé quelquefois que le tempérament de la personne qui prenoit le philtre , se trouvant trop foible pour résister à sa violence , il a produit un effet contraire à celui qu'on esperoit , & a rendu furieuse l'infortunée victime de la fausse magie. Loin de ressentir les mouvemens d'une vive tendresse , elle étoit livrée aux transports d'une affreuse phrénésie ; marque sûre & évidente que les philtres n'agissent point sur la volonté , & ne la déterminent pas à un objet marqué. Lucrece , ce Poëte aussi savant qu'ingénieux , fut privé par une de ces boissons pernicieu-

Tes de l'usage de la raison. Sa maîtresse, ou sa femme *Lucilia*, dit l'historien de sa Vie (1) pour en être plus fortement aimée, lui donna un philtre amoureux, dont la violence lui altera l'esprit, & ne lui laissa que quelques intervalles de santé, qu'il employa à composer son Poème; de sorte qu'ennuyé de souffrir son mal, il s'ôta lui-même la vie.

Voilà un bel effet des philtres amoureux, & une marque de leur puissance sur la volonté ! *Lucilia* vouloit être aimée de *Lucrece*, elle le rend furieux & insensé. Il faut convenir, sage & savant *Abukibak*, avec les grands Physiciens d'aujourd'hui que les personnes auxquelles on donne de ces breuvages pernicieux, & qu'on prétend avoir éprouvé toute l'étendue de leur vertu magique, étoient déjà amoureuses, & qu'elles n'ont été qu'échauffées & incitées à l'acte vénérien; ou bien on doit les regarder comme des gens insensés & privés de la raison, qui sans le secours de la Magie feroient également devenus fous. On attribue aux philtres ce qu'il ne faut imputer qu'au hazard & au dérangement du cerveau. Tous les tems nous fournissent des exemples de

(1) *Vie de Lucrece*, par M. des Coutures, page 71. dans la Traduction du Poème de cet Ancien.

128 LETTRES CABALISTIQUES,
la bizarrerie & du caprice de l'amour
chez les hommes. Pour expliquer la
cause de ces caprices, il n'est pas be-
soin de recourir à la sorcellerie; il ne
faut que considérer les foiblesses de
l'humanité. En visitant les Petites-mai-
sons, on s'instruit davantage sur ce su-
jet, qu'en feuilletant tous les livres
d'Agrippa.

Si l'on avoit voulu, n'auroit-on pas
été en droit d'attribuer dans Athenes à
la Magie la manie de ce jeune Grec (1)

(1) Πῶς ᾗ ἐκ ἂν φαίη τις γηλοῖας ὄμα,
ἐ παραδόξως τὴς ᾗ τὴς ἑρώτας; τὴς μὲν Εἰρήνης,
ὅτι πλατάνῃς ἡράσθη ναιίσκος ᾗ Αῤῥήνησι ᾗ ἰὸ
γεγονότων πρὸς τῷ πρυτανείῳ ἀνδριάντις ἑσῶτος
ᾗ ἀγαθῆς τύχης θερμότητι ἡράσθη. κατεφίλει
γὰρ ᾗ ἀνδριάντι περιβάλλων ἔτα ἐκμανίς καὶ
οἰρηθεῖς ὑπὸ τοῦ πόθου, παρελθὼν εἰς τὴν βυλὴν,
καὶ λιτανεύσας, ἑτοιμος ἦν πλεῖς ὢν χρημάτων
τὸ ἄγαλμα πρίσθαι. ἐπεὶ ᾗ ἐκ ἑπείρου, ἀνα-
δήσας πολλαῖς ταγνίαις, καὶ στεφαιώσας τὸ
ἄγαλμα, καὶ θύσας, καὶ κοσμεν αὐτῷ περιβα-
λὼν πολυτελῆ, ἔτα ἑαυτὸν ἀπέκτεινε, μυρία
πρὸς κλαύσαθ'.

Quis neget hos amores & ridiculos esse, & ab-
surdos? Primum Xerxis quod Platani amore capie-
batur. Deinde cujusdam adolescentis Atheniensis,
honesto loco nati, qui statuam bonæ fortunæ, ad
Prytaneum stantem, deperibat: & sæpe in com-
plexus ejus se insinuans, oscula dabat: atque inde
raptus in furorem, æstroque percitus, propter cui-

qui, d'ailleurs très-sensé, n'avoit d'autre folie que celle d'aimer une statue ? Il en étoit si épris, qu'il ne pouvoit s'en éloigner : il l'embrassoit, il lui parloit, il lui faisoit même quelquefois des reproches. Sa passion alla si loin, qu'il demanda au Sénat de pouvoir transporter chez lui cette statue, offrant d'en faire faire une autre. Les Magistrats lui ayant refusé cette grace, ne trouvant pas qu'ils dussent vendre une statue publique, il en fut si touché, que de désespoir il se tua. Si quelque sorcier eût donné un breuvage à ce Grec, sa folie auroit d'abord été imputée aux charmes magiques. On dit que Xerxès fut amoureux d'un arbre, qu'il caressoit comme si ç'eût été une belle femme ; la vertu des enchantemens auroit encore servi à expliquer la cause d'une manie aussi singulière.

Je m'étonne qu'à Rome, où la croyance de la Magie est si fortement établie, & où l'Inquisition, en dépit du bon sens, veut qu'on admette, sous

piditatem, in Senatum venit, & enixè rogavit, ut sibi eam liceret utcumque magno emere. At quum nihil proficeret, multis redimita tæniis & coronis imagine coronata, oblato sacrificio, ipsaque precioso vestitu exornata, profusis innumerabilibus lacrymis, ipse sibi mortem conscivit.
Eliani Varia Hist. Lib. IX. Cap. xxviii.

§30 LETTRES CABALISTIQUES,
peine d'être brûlé, l'existence des sor-
ciers, je m'étonne, dis-je, que dans
cette ville si superstitieuse on n'ait pas
attribué à quelque philtre l'extravagan-
ce de cet Espagnol qui se cacha dans
l'Eglise de S. Pierre, & qu'on trouva
pendant la nuit jouissant d'une statue
dont il étoit devenu amoureux. Cette
figure existe encore ; & comme elle
étoit excessivement découverte, de
crainte que quelque basané Andalou-
sien ne prît la même fantaisie que son
compatriote, on l'a fait couvrir en par-
tie d'une draperie de bronze, qui dé-
robe aux yeux du Public les charmes qui
tenterent l'Espagnol. Si l'on fait atten-
tion à toutes les histoires surprenantes
qu'on débite sur les gens qu'on assure
avoir été enforcés & déterminés de
s'abandonner à des passions bizarres,
criminelles & monstrueuses, on verra
qu'on n'en trouvera aucune qui le soit
autant que celles dont je viens de faire
mention. Cependant on convient qu'el-
les n'ont point été produites par aucun
fortilège ; pourquoi donc ne pas juger
de même des autres ?

Les remèdes, dont certains Auteurs
ont parlé pour la guérison des maux
causés par les philtres, me paroissent
presque tous ridicules. Il faut d'abord
poser ce premier principe, que les re-

L E T T R E C X L I X. 131

Remedes qu'on doit donner a ceux qui ont bû de ces liqueurs empoisonnées, doivent être pris dans les plantes & dans les minéraux que nous fournit la Nature. Comme le mal est causé par un dérangement arrivé dans le corps, il faut le guerir en y rappelant l'ordre, & en purifiant le sang & les parties qui peuvent être gâtées. Tous les charmes & les conjurations sont des remedes aussi inutiles que ridicules. Qui peut s'empêcher de rire, en lisant la recette que Plinè donne aux amoureux pour éteindre leur passion ? Il leur ordonne de prendre de la poudre sur laquelle une mule s'est vautrée, & d'en répandre sur eux. Le secret est merveilleux, c'est dommage qu'il soit si mal propre, & si nuisible aux habits noirs. Cardan (1) apprend encore un remede aussi sin-

- (1) *Cardanus, de Subtilit. Lib. XI. pag. 300.*
 » Dans un autre Ouvrage, le même Cardan dé-
 » bite gravement un grand nombre de sortifes &
 » de puérilités ; c'est dans le troisieme Livre qu'il
 » a écrit sur les poisons & les venins. Il ne man-
 » que pas de dire ce qu'ont raconté certains An-
 » ciens. Il conseille, par exemple, avec Apulée,
 » à ceux à qui l'on a fait boire des philtres qui
 » empêchent de connoître des femmes, (c'est ce
 » qu'on appelle aujourd'hui parmi le petit peuple
 » *noier l'éguillette.*) il conseille, dis-je, fondé
 » sur l'avis d'Apulée, à ceux qui sont enchantés,
 » de se faire laver avec une certaine décoction

232 LETTRES CABALISTIQUES,
gulier ; mais il est beaucoup plus crafe-
feux : c'est de mettre sur soi de la sueur

» d'herbes au déclin de la Lune , pendant la nuit
» sur le seuil de leur porte. Il faut aussi que celui
» qui lave le maléfice, se lave à son tour, & qu'il
» s'en retourne chez lui sans le regarder , & sans
» détourner la tête. A ce premier secret Cardan
» en ajoute plusieurs autres, puisés également dans
» les Anciens. Pline lui fournit celui de l'usage
» de plusieurs herbes & des plumes de paon. Ceux
» qui entendront le Latin , seront bien aises d'en-
» tendre parler Cardan lui même.

Ad eos qui concumbere nequeunt , Apuleius (si
qua fides huic viro adhiberi potest) ita scriptum
reliquit : Leontopodii frutices septem absque radi-
cibus decoque , & Luna decreſcente lavato eum
qui frigidus est , & teipſum , ante limen ſua-
domus prima nocte , & ſuſſumigato herba ariſtolo-
chia , & redi domum , illum nequaquam reſpi-
ciens. Aliud veriſimilius. Ex pugione quo homo
ſit occiſus, tres facies annulos. Unum geſtabit collo
appenſum , ſecundum in digito , tertium cervici
ſubdat. Juvat & pugionem ipſum ſupponere cer-
vicali. Plinius mirum in modum commendat ab-
rotonum , adeo ut etiam pulvinari ſubditum , pro-
deſſe putet. Putant generaliter omnes his generibus
prodeſſe centaureum devoratum duplex genus : mi-
nus , cujus herba in uſu eſt ; majus , cujus radix
rhapontici ſub nomine venalis eſt , -inde molydeo-
rum , ab Homero appellatum , cujus Plinius deſ-
cribit figuram , medium quaſi inter cyclamen ac
ſeyllam : hujus habet folia , illius radicem. Sed &
cyclamen ipſum ſi ſeratur in domo , & vervena ſi
ſuſpendatur , quam ob id hierobotanen , id eſt ſa-
crum vocant herbam , plurimum prodeſſe creditur.
Huic ſuccedit betonica ſemen , quod qua die ho-
mo deguſtarit , negant poſſe ullo genere beneficii

d'une mule échauffée. Voilà les mules d'une grande utilité ! Je m'étonne que

tentari. Inde semmion a Plinio colore pennarum paonis : & heliocallis , quibus Persarum Reges intus priore , extra posteriore uti referunt. Post lotos , id est , sertula campana. Inde semen filicis , quod apud me est. Decimo loco scylla : hæc averruncant. *Hier. Cardani de Venenis. Lib. III. Cap. XV. pag. 1004. Num. 50. & seq.*

» A tant de remedes, pris chez les Anciens contre les philtres , Cardan en ajoute plusieurs autres , dont certains Auteurs modernes , follement entêtés de Magie , font un grand cas. Par exemple , de dormir dans la peau d'un loup : celle d'un lion est encore plus efficace ; le front d'un âne a encore une vertu surprenante. Ecoutez Cardan lui-même sur tous ces remedes anti-magiques.

Et dormire in pellibus lupi : sed longe melius sub calcitra pellis leonis. Et carbunculus granatus magnus , ardenti primæ similis , & quasi soli collo appensus. Et comedat assidue buglossum , petrosilium vulgare , & muniat animum Philosophiæ præceptis , & legat Theonoston. Et mutatio regionis ad hoc confert , & vincire fröntem corio frontis asini , creditur utilissimum ad fascinum. *Hier. Card. de Venenis , Lib. III. pag. 1006.*

» Il étoit juste que Cardan fit entrer le Ciel dans la guérison des maux causés par les philtres ; aussi n'y a-t'il pas manqué. Il est vrai qu'il n'ajoute pas tant de foi à ce qu'on en dit , qu'il ne croie qu'il soit toujours très-prudent de manger des cœurs de loup , & de coucher sur des peaux de lion. Il en revient toujours à ces peaux , elles lui tiennent au cœur.

Auxilium e Supernis fallax non est : consistit aut in perfectione summa , id est triplicata. Et sensus,

§34 LETTRES CABALISTIQUES,

quelque Auteur ne se soit pas avisé d'attribuer une grande vertu aux endroits où elles sientent. Pourquoi ne point employer aux grandes choses, non-seulement tout ce qui appartient aux mules; mais encore ce à quoi elles touchent? Il n'eût fallu pour cela que les mêmes raisons qui ont fait ériger leur sueur en excellent antidote amou-

& verborum, & elementorum numerus in hoc convenit. Nunquam amovebis a te, neque mente, neque verbo, neque corpore. Serva cor syncerum erga Deum, & illius vita te tuebitur. Poeniteat, cupiat, deliberet, confidat, qui a devotione liberare se velit. Quod referunt de Psalmo illo, *Judica me Deus, & discerne causam meam*: credo verum non esse, *quoniam non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens*. Melius ergo solum tutis inniti. Et umbra sapientis ac felicitis defendit hominem, non devotum divinis verbis ob sympathiam. Devotum autem magicis carminibus atque opinione confirmat adamas gestatus in brachio sinistro, velut dictum est de præstigiatis. Differunt, quoniam præstigiati medicamentis moventur a mente, devoti se divina, aut Dæmone, vel astrorum vi, aut opinione. Ad devotos plerumque conferunt, quæ ad præstigiatis. Et hujusmodi hominibus confert edere corda luporum, & os cordis eorum, ac leonum, & cubare sub leonis pelle. *Hier. Cardani de Venenis*, Lib. III. pag. 1007.

» Après tous les raisonnemens de Cardan, je
 » laisse à décider aux gens qui ne sont pas la du-
 » pe de leurs préjugés & des contes de leurs nour-
 » rices, de la croyance qu'on doit donner aux
 » Auteurs qui ont écrit gravement au sujet des
 » philtres, les impertinences les plus ridicules.

reux ; on auroit été également fondé à soutenir des extravagances aussi absurdes. Les Anciens en étoient beaucoup plus entêtés que les Modernes : dès qu'il s'agissoit de calmer ou de chasser une passion, ils recouroient à la Magie, c'est-à-dire à des expédiens aussi fautifs que criminels (1).

Faustine, fille de l'Empereur Antonin, & femme de Marc-Aurele, devint amoureuse d'un gladiateur ; & sa

(1) Ovide est un des Anciens qui a parlé le plus sensément sur les prétendus charmes magiques. Il faut être bien crédule, dit-il, pour s'imaginer que l'amour se puisse guérir par les herbes malignes de Thessalie. Ce sont-là de vieilles erreurs qui conduisent aux sortilèges. Dans un autre endroit ce Poète dit que ceux à qui il donne ces remèdes, ne doivent plus ajouter foi aux poisons & aux enchantemens.

Viderit, hæc moniæ si quis mala pabula terræ,

Et magicas artes posse juvare putat.

Ista veneficii vetus est via, noster Apollo

Innocuam sacro carmine monstrat opem.

Me duce non tumulo prodire jubebitur umbra,

Non anus infami carmine rumpet humum,

- - - - -

Ergo age quisquis opem nostra tibi poscis ab arte,

Deme veneficiis, carminibusque fidem.

Ovid. Remed. Amor. Lib. I.

136 LETTRES CABALISTIQUES, -
tendresse alla si loin, qu'elle pensa lui
couter la vie. Cette Princesse languis-
soit, dès qu'elle étoit éloignée de son
amant. Marc-Aurele, instruit d'une
passion honteuse, fit assembler un grand
nombre d'Astrologues & de Méde-
cins : tous ces Savans, après avoir bien
disputé, ne trouverent point de meil-
leur moyen pour guérir l'Imperatrice,
que de faire mourir le gladiateur sans
qu'elle en eût connoissance, & de lui
en faire boire le sang ; après quoi, l'Em-
pereur son mari coucha avec elle, &
la connut. Les historiens qui nous ont
transmis cette histoire, ajoutent que
Faustine fut parfaitement guérie, &
qu'elle ne se souvint plus de ce gladia-
teur. Quant à moi, je pense que ce qu'il y
eut de plus spécifique dans ce remede,
fut la mort de cet amant. L'Impera-
trice, l'ayant sans doute apprise, & n'y
trouvant aucun remede, prit patience,
& jugea à propos de se consoler. Elle
fut charmée apparemment d'attribuer sa
guérison à la Magie, pour rendre moins
honteuse sa foiblesse, en la faisant pas-
ser pour un effet de quelque maléfice,
pour une suite de l'influence maligne
des astres. Si l'on consultoit à Paris
toutes les femmes qui font cocus leurs
maris, dont le nombre à coup sûr n'est
pas petit, & qu'on leur proposât d'a-
vouer

vouer en public , ou qu'elles sont forcées par les sortilèges à l'infidélité , ou déterminées simplement par leur goût & leur penchant à la galanterie , il n'en est aucune , qui , pour garder le *Decorum* , ne prétendit être cent fois plus obsédée que la Cadiere & Madelaine de la Palu. On ne verroit à Versailles , à Paris , & dans tout le Royaume , que des femmes qui se plaindroient de la méchanceté des forciers.

Porte toi bien , sage Abukibak.

L E T T R E C L.

Ben Kiber , au *Cabaliste* Abukibak.

PUisque le plaisir que tu prens , sage & savant Abukibak , à faire des expériences chymiques , est pour toi si grand que tu ne saurois t'en passer , quelque nuisible qu'il soit à ta santé , souffres que je te fasse faire quelques réflexions sur les précautions que tu dois prendre , & que j'expose à tes yeux tout le danger que tu cours dans ton laboratoire.

Les particules venimeuses qui se détachent sans cesse des minéraux que tu

138 LETTRES CABALISTIQUES,
calcines, que tu pulvérises, ou auxquels tu donnes une nouvelle forme, attaquent insensiblement ton estomac, ta poitrine & ton cerveau, & te causeront tôt ou tard quelque dangereuse maladie. Presque tous les maux des Chymistes sont occasionnés par la nature des matériaux sur lesquels ils travaillent. Un savant Médecin de ces derniers tems prétend que tous ceux qui mettent en usage les minéraux, sont sujets aux mêmes incommodités. Il veut qu'ils se ressentent également des corpuscules qui s'en détachent ; il prouve le mal qu'elles peuvent causer, par celui que souffrent tous ceux qui travaillent aux mines (1).

Il est certain, sage & savant Abukibak, que l'expérience ne démontre que trop que les minéraux renferment presque tous un poison d'autant plus dangereux, qu'il est subtil & impercepti-

(1) *Primo itaque in censum venient ii morbi, qui a prava materiæ indole ortum ducunt, ac inter eos, qui Metallurgos infestant, & quotquot alios Artifices qui in suis opificiis mineralibus utuntur, ut Aurifices, Alchymistæ, quique aquam fortem distillant, Figuli, Specularii, Fusores, Stannarii, Pictores quoque & alii. Qualis vero & quam pestiferæ noxæ intra venas metallicas recondantur, experiuntur primo mineralium Fossores, Bernardini Ramazzini Opera Medica & Physiologica, &c. de Morbis Artificum, Cap. I. pag. 477.*

ble. On n'en ressent les atteintes que lorsqu'il est, pour ainsi dire, impossible de pouvoir y remédier : & quoique tous les Chymistes se vantent d'avoir des remèdes spécifiques pour guérir toutes les maladies, la pâleur de leur visage dément évidemment les vertus de leur élixir (1) ; quelquefois même il ne peut leur servir à rien, & ne sauroit les soulager. Un Auteur, qui est entré dans un détail très-circonstancié des maladies des Chymistes, raconte un accident arrivé à *Tachenius*. Cet Artiste, ayant voulu sublimer de l'arsenic, jusques à ce qu'il pût demeurer fixe dans le fond d'un vase, l'ouvrit après plusieurs *sublimations*, & fut très-surpris de sentir une odeur suave ; mais demi-heure après, il fut attaqué d'un grand mal d'estomac. Il avoit beaucoup de difficulté à respirer, il cracha du sang, fut attaqué de la colique & d'un tremblement dans tous les membres. Il rétablit médiocrement sa santé par l'usage

(1) *Quamvis Artem cuncta mineralia cicurandi tenere se jactitent Chymici, non impune tamen ipsi quoque ab illorum vi perniciali evadunt; eadem enim persæpe noxas ac alii Artifices accersunt, qui circa mineralia exercentur: ac si verbis id pernegent, faciei colore satis fatentur. Ramazzini de Chymicor. Morbis, Cap. IV. pag. 492.*

140 LETTRES CABALISTIQUES,
du lait & de l'huile : ce remède ne
l'empêcha cependant point d'être tout
un hyver incommodé d'une fièvre lente
& hectique , dont il ne put entière-
ment se guerir qu'en buvant pendant
long tems des décoctions faites avec des
herbes vulnéraires (1).

Voilà un exemple, sage & savant
Abukibak, de l'inutilité dans certaines
occasions de l'élixir merveilleux des
Chymistes. Le même Auteur en four-
nit encore plusieurs autres , & entre
autres celui de *Carolus Lancillotus* ,
Artiste célèbre , qu'il assure avoir con-
nu particulièrement , & que les tra-
vaux Chymiques avoient rendu chas-
sieux , tremblant , édenté , asthmati-
que , puant , n'ayant enfin d'autre
mérite que celui que lui avoient ac-

(1) Satis curiosum est quod sibi accidisse fate-
tur *Tachenius* , in suo *Hipocrate Chymico*. Refert
enim quod cum arsenicum sublimare vellet , do-
nec in vasis fundo fixum permaneret , & post mul-
tas sublimationes vas aperuisset , suavem quemdam
odorem multa cum admiratione percepisse : sed
post semi horam stomachum dolentem , confrac-
tum fuisse , cum difficultate respirandi , sanguinus
mictu , colico dolore , ac omnium membrorum
convulsione. Olei & lactis usu mediocriter restitutum
ait ; verum per integram hyemen febre lenta
hecticæ simili mulctatum fuisse , a qua decocto ex
herbis vulnerariis , & usu summitatum brassicæ ,
tandem se expedivit. *Ramazini* , pag. 493.

qu'ils les remèdes & les drogues qu'il faisoit (1).

En montrant tout le danger que courent les Chymistes , je ne prétends point mépriser absolument tous leurs remèdes ; ce n'est pas-là mon dessein. Je veux seulement te mettre devant les yeux combien il est nécessaire , pour conserver leur santé , qu'ils aient de prévoyance. Car d'ailleurs ils font quelquefois des poudres & des liqueurs qui sont très-bonnes & très-utiles ; mais il faut bien prendre garde à ceux dont on achète ces remèdes , & être assuré de leur science dans leur métier. *La moindre variation , dit l'Auteur que j'ai déjà cité , peut changer en poison les remèdes des Chymistes. Un Médecin ne peut les employer en confiance , s'il ne les a préparés lui-même , ou s'il ne les a vus faire à quelque habile Artiste (1).*

(1) *Carolus Lancillotum* , Chymicum nostratem celebrem , ego novi tremulum , lippum , edentulum , anhelosum , putidum , ac solo usu medicamentis suis , Cosmeticis præsertim , quæ venditabat : nomen & famam detrahentem. *Ramazzini* , pag. 493.

(2) Minima si quidem variatio & incuria in Chymicis remediis elaborandis , illorum qualitates sic immutare posse , ut in venenorum classem transeant , ait *Renat. Cartesius*. In hanc rem *Juncken* quoque in sua Præfatione ait Chymica medicæ

142 LETTRES CABALISTIQUES,

La précaution que les Chymistes sont obligés d'apporter dans la composition de leurs médicamens, s'ils veulent y réussir, est la principale cause de leurs maladies ; ils sont forcés d'être continuellement auprès de leurs fourneaux, d'observer sans cesse le degré de violence de leur feu. La fumée du charbon, les corps qui s'exhalent des matieres qu'on distille, tout semble s'unir pour détruire leur santé ; il est donc presque impossible qu'il ne leur arrive tôt ou tard quelque funeste accident. L'on ne doit point, à cause de cela, mépriser leur Art ; il y auroit autant d'injustice à penser de cette façon, qu'à outrager un habile Ecuyer, parce qu'en domptant un cheval farouche, il en auroit été reversé, ou en auroit reçu quelque coup de pied (1). Il faut savoir beaucoup de gré à ceux qui se sacrifient pour le bien public. Les Chymistes ruinent leur santé pour compo-

menta, salva conscientia, non posse a Medico exhiberi, nisi ejusdem manu fuerint parata, sive & perito Chymico illa viderit laborari. *Ramazzini*, pag. 494.

(1) Sicuti ergo Equisoni non imputandum, si equum ferocem ac refractarium perdomando, ab eodem aliquando dejiciatur, & calces referat: sic ridendus non est Chymicus, si interdum e suis laboratorijis squalidus exeat ac attonitus, tanquam unus ex Orci Familia. *Ramazzini*, pag. 464.

fer des remèdes utiles à la guérison des hommes , on doit leur être obligé de leurs travaux : s'ils ne font point cet élixir universel dont ils se vantent , ils ont découvert , & découvrent encore tous les jours plusieurs bons remèdes. Je suis donc bien éloigné de regarder les Chymistes comme des gens peu estimables.

Au reste , quelque cas que je fasse de leurs talens , je ne voudrois point être leur voisin ; je ne doute pas que le venin des matières qu'ils purifient ; n'influe plus loin que leur laboratoire , & ne s'étende dans les lieux circonvoisins. Bernardino Ramazzini rapporte une histoire qui appuie fortement mon opinion. *Il y a quelques années , dit-il , qu'un homme eut un procès très-considérable avec un Chymiste qui avoit un fort grand laboratoire , dans lequel il faisoit beaucoup de sublimé. Cet homme cita devant les Juges le Chymiste , & demanda qu'il eût à transporter ses fourneaux dans un autre endroit qui fût hors de la ville , parce qu'il empoisonnoit tout son voisinage , lorsqu'il calcinoit le vitriol , & qu'il travailloit au sublimé. Il offrit de prouver son accusation , il apporta un certificat des Médecins , & une attestation des Curés , par lesquels il constatoit qu'il mourroit beaucoup plus*

de gens auprès du laboratoire , que dans les autres quartiers de la ville. Les maladies dont les personnes perissoient , attaquoient ordinairement le cœur ; & un Médecin avoit certifié que la fumée du vitriol étoit très-dangereuse , qu'elle empestoit l'air circonvoisin , & rendoit pulmoniques les gens qui le respiroient. Bernardino Corrado plaida la cause du Chymiste , & Casina Stabe , Médecin , celle du bourgeois plaignant. Ces deux Avocats firent plusieurs Ecrits fort beaux & fort savans , dans lesquels ils disputèrent beaucoup sur le danger où la fumée du vitriol exposoit. Le Chymiste gagna son procès , il fut absous , lui & son Art , de toutes les morts qu'on leur imputoit. Je laisse aux habiles Physiciens à décider , comme juges des secrets de la Nature , si les Jurisconsultes penseront bien dans cette occasion (1).

(1) Paucis ab hinc annis non parva exorta est inter Negotiatorem quendam Mutinensem , qui in oppido hujusce ditionis , Finali dicto , laboratorium ingens habebat , in quo *sublimatum* fabricabatur , ac inter civem Finalensem. In Jus vocavit Finalensis Negotiatorem hunc , instando ut officinam extra oppidum , vel alio transferret , eo quod totam vicinam inficeret dum *vitriolum* in furno operarii calcinaret pro *sublimati* fabrica. Ut vero accusationis suæ veritatem comprobaret , Medici illius oppidi attestationem afferebat , ac insuper Parochi necrologium , quo constaret multo plures

Ces

Ces derniers mots de *Ramazzini*, sage & savant Abukibak, marquent qu'il condamne cette décision, & qu'il regarde comme très-dangereux, non-seulement, de demeurer dans un laboratoire, mais même d'habiter auprès. Tâche donc de te, précautionner le plus qu'il te sera possible ; & puisqu'il t'est impossible de te priver du plaisir de t'appliquer à la Chymie, corrige, le plus qu'il te sera possible, le dangereux venin de cet Art.

Je te salue, sage & savant Abukibak. Porte-toi bien, & ménage ta santé ; c'est après la raison, le don le plus précieux que nous ayons reçu du Ciel.

in illo vico, & locis laboratorio proximioribus, quam in aliis, quotannis interiisse. Ex tabe autem ac morbis pectoris præcipue, mori solere, qui in illa vicinia habitarent, testabatur *Medicus*, qui fumum vitrioli exhalantem maxime culpabat, & ærem inquinantem, ut pulmonibus infestus, & hostilis redderetur. Negotiatoris Causam suscepit *D. Bernardinus Corradus*, Rei Tormentariæ in Es-sensâ ditione Commissarius ; Finalensis vero *D. Cassina Stabe*, illius oppidi tunc *Medicus*. Variæ propterea ultro citroque editæ sunt scripturæ satis elegantes, in quibus acriter de fumi umbra disputatum est. Negotiatori tandem favere Judices, & vitriolum ex capite innocentiae absolutum. At Jurisperitus hac in re rite judicavit, Naturæconsultis judicandum relinquo. *Ramazzini*, pag. 494.

L E T T R E C L I.

Ben Kiber , *au sage & savant* Abukibak.

J'AI réfléchi souvent , sage & savant Abukibak , à l'énorme puissance que les Jésuites ont acquise dans la moitié de l'Europe , & j'ai cru devoir juger par bien des circonstances que ces Religieux auront un jour le même sort que les Templiers. Leur trop grand pouvoir causera leur ruine ; leur Société , semblable à ces tours qui s'élèvent dans les nues , n'en est que plus exposée aux orages , & en danger d'être frappée de la foudre. Le destin qui menace les Jésuites , accabla les Templiers dans le tems qu'ils paroissent avoir le moins à craindre , & le revers de la fortune de ces Religieux militaires montre évidemment la possibilité de celui que peut essuyer la posterité des Ignaciens.

Il y a entre l'institution , l'agrandissement , & l'augmentation de l'ordre des Templiers & de celui des Jésuites , tant de conformité , qu'il semble naturel qu'ils doivent avoir tous les

deux la même fin. Permetis , sage & savant Abukibak , qu'en parcourant brièvement ce que dit un ancien Auteur , je te fasse sentir cette parfaite conformité. Voyons d'abord l'institution des Templiers. *Un an après son couronnement , Godefroi de Bouillon mourut ; & fut Roi en son lieu , son frere Baudouin , homme égal au mérite du défunt : pendant le Regne duquel , entre les autres qui passerent par-delà , furent neuf Gentils-hommes , fort grands compagnons & amis ; desquels ils ne s'en trouve que deux nommés , qui peut-être étoient les principaux , l'un Hugues de Paganis , l'autre Gaufrede de Saint Acelman : lesquels arrivés en Jérusalem firent vœu , pour faire agréable service à Dieu , d'employer toute leur vie à rendre le chemin seur & facile , ou mourir en cette entreprise Toutes fois , encore qu'ils fussent en grand nombre , Si n'avoient-ils Habits ne Reigle désignée ; ains vivoient ainsi en commun (1).*

Je ne pense pas , sage & savant Abukibak , qu'on puisse rien trouver de plus ressemblant à l'institution des Jésuites. Ignace , avec cinq ou six com-

(1) Diverses Leçons de Pierre Messie , Part. II. Chap. IV. pag. 344.

pagnons , se réunirent ensemble pour fonder une Société , qui assurât aux Papes des soldats & des défenseurs aussi utiles , que les Templiers aux Rois de Jerusalem. *Ils firent vœu d'employer leur vie à rendre absolue l'autorité de la Cour Romaine , & de mourir en cette entreprise , s'il étoit nécessaire. Pasquier sera mon garant. Ce qui rend , dit-il , les Jésuites plus recommandés dans Rome , est l'obéissance aveugle qu'ils rendent au Saint Siège , par eux appelée Obedientia cœca , qui m'étoit inconnue , quand je plaidai la cause contre eux Je ne dis rien , qui ne soit par leur Constitution Latine plus étroitement ordonné ; & est l'un des premiers vœux auxquels ils s'obligent en entrant dans les Religions : Règle qu'Ignace de Loyola leur souvenoit devoir être si stable , comme j'ai dit en mon plaidoyer , que si au milieu d'un orage le Pape lui eût commandé d'entrer en un petit esquif sans gouvernail , il se fût très-volontiers exposé ; & que le semblable devoit être fait par les siens (1).* Pasquier me fournit encore une continuation de preuve. *Ils prirent , dit-il (2),*

(1) Pasquier , Recherches de la France , Liv. III. Chap. XLIV. pag. 342.

(2) Là même , Liv. III. Chap. XLIII. pag. 319.

la hardiesse de se transporter à Rome , où ils commencèrent de publier leur secte ; combien que la plupart d'entre eux ne sceussent pas , non - seulement la Théologie , mais même les premiers élémens de la Grammaire. Voilà , sage & savant Abukibak , une nouvelle conformité avec les Templiers. Les Jésuites , ainsi que ces Religieux militaires , sans habits ni Regle désignée , cependant vivoient en commun.

Poursuivons notre examen , & venons à l'agrandissement & à l'augmentation de ces deux Ordres ; nous continuerons à consulter nos deux Auteurs. *Les Rois & Princes de plusieurs Pays , dit le plus ancien , (1) donnerent aux Templiers de grands revenus , qu'ils employèrent en ces guerres ; . . . & par succession de tems accrurent tellement d'heure à autre en puissance & richesses , que par toutes contrées & provinces ils avoient de grandes villes & lieux forts , avec force sujets. Les personnes les plus simples sentent d'abord combien cela convient aux Jésuites. Quels biens immenses en Portugal , en Espagne , en France , en Italie , en Allemagne , en Pologne , n'ont-ils pas acquis dans peu de tems par l'amitié*

(1) Diverses Leçons de Pierre de Messie , &c. Part. II. Chap. IV. pag. 347.

150 LETTRES CABALISTIQUES,
des Princes qu'ils ont séduits ? On
convient dans tout le monde que les
richesses de ces Religieux sont immen-
ses : ils ont non-seulement dans les
Indes au Paraguai, mais encore dans
l'Europe , *de grandes villes & lieux*
forts , avec force sujets. Ils acquierent
tous les jours de nouveaux domaines,
& il est peu de Souverains qui pos-
sèdent autant de trésors qu'en a la So-
ciété. Il ne sera pas nécessaire d'ap-
puyer ce fait de l'autorité de Pasquier,
pour en constater la vérité : mais il
n'est pas hors de propos de placer ici
les moyens dont les Jésuites se ser-
vent pour s'enrichir : ils sont les mêmes
que ceux des Templiers; & tous se sont
servis des mêmes prétextes. *L'exercice*
de leur Ordre, dit Pasquier (1), *gît entie-*
rement en deux points. Par le premier,
ils promettent de traiter le fait de la
Religion , d'administrer le Sacrement,
tant de Pénitence que d'Autel , & d'ex-
horter les Infideles. Le deuxieme, c'est
d'enseigner les Arts liberaux. Par quoi,
celui qui le premier mit la main à l'é-
tablissement de cette Secte , trouvant la
pauvreté telle qu'il avoit vouée , de trop
difficile digestion , par un esprit sophis-
tique s'avisa de faire une distinction,

(1.) *Recherches de la France* , Liv. III. Chap.
XLIII. pag. 323.

c'est à sçavoir, que puisque l'Exercice de sa profession étoit double, tant pour la Religion que les bonnes Lettres, aussi devoit son Ordre consister tant en Monasteres que Collèges, & que les Monasteres seroient quelques petites Chapelles ou Cellules, comme étant le moindre de son opinion, & les Collèges amples & spacieux Palais; & qu'en qualité de Religieux, ils ne pouvoient rien posséder, ni en général, ni en particulier: mais bien en qualité d'Ecoliers; & néanmoins que l'administration de ce bien appartiendroit aux Religieux profex, pour être distribué comme il verroit être bon à faire. Ainsi, tous ceux du petit Vœu, qui sont les Collégiaux, sont quelquefois quinze ou vingt ans avant que de franchir le pas de la grande Profession, selon qu'il plaît au Général de leur Ordre; pendant lequel tems ils se gorgent, & puis quand ils se sont faits riches, si le Supérieur les trouve dignes, ils sont contraints comme membres de rapporter au Corps général de leur Ordre tout ce qu'ils ont acquis.

Après avoir montré, sage & savant Abukibak, la parfaite conformité qu'il y a entre l'établissement & l'agrandissement des Templiers & des Jésuites, je crois pouvoir avancer que selon toutes les apparences, les Ignaciens doivent avoir la même fin que celle des

Religieux militaires. Les raisons qui causerent la perte des premiers, occasionneront tôt ou tard celle des derniers. Les Templiers furent détruits *par la prospérité & grandes richesses qu'ils avoient , par le moyen desquelles ils devinrent méchans , & se ruinerent eux-mêmes* (1) Les Jésuites n'imitent que trop pour le malheur de l'Europe , l'insolence & la fierté des Templiers. Ils ont une ambition démesurée , ils s'élèvent au-dessus des Souverains , méprisent les Magistrats , & ruinent les libertés & les privilèges des Nations. N'est-il pas naturel que dans le cours de deux ou trois siècles il naisse un Prince , aussi intrépide que Philippe - Auguste ? Ce Monarque purgea la terre des Templiers : son imitateur délivrera l'Europe des maux que lui cause la Société , & détruira de fond en comble cette dangereuse Secte. Si le feu Roi de Sardaigne eût été Roi de France , le second Philippe-Auguste étoit arrivé.

Les crimes, pour lesquels on fit périr les Templiers , sont les mêmes que ceux dont on accuse les Jésuites , & qu'on leur a plusieurs fois reprochés. Voyons ce qu'on imputoit aux premiers. On disoit *que leurs prédécesseurs avoient été*

P (1) Diverses Leçons de Pierre de Meffe , Part. II. Chap. IV. pag. 148.

cause de perdre la Terre Sainte ; qu'ils éliſoient leur Grand-Maître en ſecret ; qu'ils avoient de mauvaiſes ſuperſtitious ; qu'en ſecret ils juroient de ſ'aider l'un à l'autre , leur attribuant par ce moyen l'abominable péché contre Nature , & qu'ils en étoient tous coupables (1). Récapitulons ces accuſations , ſage & ſavant Abukibak , & nous trouverons qu'il n'en eſt aucune que les adverſaires des Jéſuites ne leur imputent. On les accuſe de la ruine de la Religion dans bien des pays , on prétend qu'ils ont détruit dans la Chine (2) tout le fruit qu'y avoient produit les autres Miſſionnaires , on les blâme du ſecret impénétrable qu'ils gardent ſur leurs Conſtitutions , & ſur les points principaux de leur Regle , on leur attribue toutes les diviſions qui regnent dans l'Egliſe , on les regarde comme les principaux Auteurs d'un Schiſme pernicieux , on les blâme de ſoutenir pluſieurs propoſitions hérétiques & pluſieurs dogmes erronés (3), on leur

(1) Diverſes Leçons de Pierre de Meſſie , &c. Part. II. Chap. IV. pag. 349.

(2) Voyez l'*Histoire du Chriſtianisme des Indes* du célèbre M. de la Croze. Voyez auſſi l'*Histoire du Chriſtianisme d'Eſhiope* du même Auteur. Conſultez encore la *Morale Pratique* , Livre écrit par l'illuſtre M. Arnaud.

(3) Voyez les *Lettres Provinciales*. Ce ſeul Livre eſt plus que ſuffiſant.

reproche l'affectation qu'ils ont à vouloir justifier les actions les plus criminelles de leurs confreres (1), enfin on les accuse de *l'abominable péché contre Nature*. Les Poëtes se sont égayés plusieurs fois sur ce sujet ; & tu fais , sage & savant Abukibak , les vers qui furent faits à l'occasion du feu qui prit à la Maison Professe des Jésuites , le jour même , à la même heure que l'on punissoit un fameux Sod***.

*Quand du Chauffour l'on brûla ,
Pour le péché philosophique ,
Le feu , par vertu sympathique ,
S'étendit jusqu'à Loyola.*

Puisque les sujets de plainte , qu'on pense avoir dans toute l'Europe contre les Jésuites , sont si conformes à ceux qu'on eut autrefois contre les Templiers , n'est-il pas apparent que ces deux Ordres , si ressemblans en tout , auront une pareille fin ? La grandeur à laquelle les Jésuites se sont élevés , l'autorité qu'ils ont acquise , les biens immenses qu'ils possèdent , ne les garantiront point du sort qui les attend. Les Templiers avec

(4) On voit la preuve de ces accusations dans l'*Apologie* que le Pere Richeome a faite du Jésuite Guignard , pendu par Arrêt du Parlement de Paris , pour avoir conspiré contre Henri IV.

tous ces avantages ont péri dans le tems qu'ils sembloient avoir le moins à craindre, il en sera ainsi de la Société. L'on ouvrira tôt ou tard les yeux, & on connoîtra combien de grands maux elle a causée; sa chute sera d'autant plus étonnante, qu'elle aura été imprévue. Les Jésuites n'ont ils pas été déjà bannis & chassés de la France, des Etats de la République de Venise, &c. ? S'ils ont trouvé le moyen de rentrer dans ces pays, ils n'auront pas toujours le même sort. Plus on va, plus leur ambition, plus leur orgueil & leur mauvaise foi s'accroissent, & plus aussi on apprend à les connoître. On viendra un jour à sentir toute la vérité des reproches de Pasquier. *J'espere vous montrer, disoit ce sage Avocat au Parlement de Paris, que cette Secte, par toutes ses propositions, ne produit qu'une division entre le Chrétien & le Jésuite, entre le Pape & les Ordinaires, entre tous les autres Moines & eux: finalement, que les tolerant, il n'y a Prince, ni Potentat, qui puisse assurer son Etat contre leurs attentats. Je vous ai dit, & est vrai, que cette Secte a été bâtie sur l'ignorance d'Ignace. J'ajouterai qu'elle a été depuis entretenue par l'orgueil & l'arrogance de ses Sectateurs (1).* Si le

(1) Pasquier, Recherches de la France, Liv. III. Chap. XLIII. pag. 329.

256 LETTRES CABALISTIQUES,
Parlement de Paris & les Rois n'ont pas
profité de ces sages avis, peut-être un
jour en feront-ils un meilleur usage. Que
deviendront alors les Jésuites? Ce que
sont devenus les Templiers.

Je te salue, savant Abukibak. Porte-
toi bien, & souviens-toi que Dieu pu-
nit enfin les méchans.

LET TRE CLII.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

J'A I été étonné plusieurs fois, sage
& savant Abukibak, que la plupart
des Auteurs modernes qui ont parlé des
devoirs & des obligations des Militai-
res, soit dans ce qui regarde la Reli-
gion, soit dans ce qui concerne la vie
civile, ayent dit des choses aussi peu
utiles & aussi impraticables. Les Ecri-
vains pieux qui ont traité ces matieres,
sont tombés dans un excès très-vicieux;
ils ont prescrit des regles, plus pro-
pres à des Capucins, qu'à des soldats
& à des Officiers. Les gens du monde,
qui ont donné quelques préceptes aux
Militaires, ont échoué contre un autre
écueil: ils ont entièrement oublié les

loix de la Nature & de la raison , comme si un Officier étoit dispensé par son état de consulter le bon sens ; ils ont établi pour maximes sûres & constantes les sottises les plus grandes. On peut avancer hardiment que jusques ici très-peu de personnes ont écrit sensément sur les obligations civiles des Militaires ; voyons - en d'abord une preuve dans ce qu'on a dit sur les duels.

Tous les Théologiens crient sans cesse que ces combats particuliers sont absolument défendus , & qu'il faut non-seulement les éviter , mais les refuser , si l'on a malheureusement quelque démêlé. Ils n'apportent aucune restriction sur cet article ; ainsi ils mettent un homme dans la nécessité d'être deshonoré. Peu de gens sont assez touchés des récompenses de l'autre vie , pour prendre un parti aussi dur. Il ne reste aucune ressource à un homme , qui est regardé dans le monde comme un lâche , que celle de se faire Moine. Les Officiers & les Gentils-hommes ont rarement de la disposition à chanter *Laudes* & *Matines*. Prescrire une loi aussi severe que celle des Théologiens , c'est vouloir qu'elle ne soit point suivie. D'un autre côté , la plupart des gens du monde se figurent qu'on est obligé de se prêter sans restriction & sans ménagement à la fu-

reur, ou à l'étourderie d'un jeune événement, ou à la folie d'un bretteur; ils veulent qu'on ne puisse jamais refuser un rendez-vous. Cette opinion est plus insoutenable que celle des Théologiens. Est-il rien de plus absurde que d'exiger que pour contenter la passion d'un insensé, un galant homme soit forcé de perdre la vie, ou de passer dans les pays étrangers? Ceux qui pensent de cette manière, ne font gueres usage de leur raison; il est aisé de voir qu'un ancien & funeste préjugé les aveugle.

Je pense, sage & savant Abukibak, qu'il est aisé à un Officier de trouver un juste milieu entre ces deux sentimens opposés, & d'allier les loix de l'honneur avec celles de la Religion & du bon sens. Les duels sont défendus de Dieu & par le Prince, il faut absolument les éviter: mais une juste défense n'est point interdite, ni par le droit divin, ni par le droit humain; elle est au contraire ordonnée par tous les deux.

Ces premiers principes posés, j'en établis un autre aussi certain; c'est qu'il faut être fou, ou imbécille, pour avoir des égards pour une personne qui en est indigne, sur-tout lorsque ces égards souvent nous nuire considérablement. Or, je suppose qu'un homme me fasse

une querelle mal-à-propos , & qu'il me propose de me couper la gorge avec lui. Je lui réponds que sa conduite ne mérite point que j'aie pour lui une condescendance qui m'est défendue par le Roi mon maître. S'il m'attaque dans le moment , ou dans un autre tems , je me défends le mieux qu'il m'est possible : si je le tue , le Ciel ne me demande point compte de son sang ; le Prince me pardonne une action forcée & involontaire. Je le repete , sage & savant Abukibak , ceux qui prétendent qu'on ne peut refuser un rendez-vous , défendent un sentiment absurde. Je soutiens que non-seulement un Chrétien , mais qu'un homme de sens ne doit jamais en donner , ni directement , ni indirectement.

Il y a un cas qui paroît assez épineux , c'est celui , où étant insulté le premier , on est obligé d'aller chercher son ennemi. On peut prévenir cet inconvénient. Un homme porte-t'il la main sur moi , voilà le cas d'une juste défense ; je ne remets point au lendemain à vuidér une affaire , qui , étant pour lors innocente , devient criminelle , si elle est différée. Je venge dans l'instant l'outrage qu'on m'a fait , tout concourt pour lors à ma justification , la nécessité de me défendre , la violence

du premier mouvement , la vivacité , enfin la foiblesse humaine , qui ne peut s'élever que jusqu'à un certain point de perfection.

Je pousse les choses plus avant , & je vais jusqu'au dernier point. Si un homme qui a reçu un soufflet , n'a pû dans l'instant se vanger de son ennemi , il ne doit pas cependant lui donner aucune assignation. A quoi sert-il qu'il se mette dans le cas d'être puni par le Ciel & par son Prince ? Il doit l'attaquer , lorsqu'il le rencontre. Cette action alors est gracieuse chez le Souverain , & moins criminelle devant Dieu , parce qu'elle est excusable par tout ce qui favorise les fautes qu'on commet dans un premier mouvement.

Examinons à présent , sage & savant Abukibak , si sur les autres points on a prescrit des regles plus sûres & plus nécessaires que sur celui des duels. La plupart des Théologiens regardent la profession des armes comme un état si dangereux , qu'il est presque impossible de s'y sauver. Ils prétendent que les plus vertueux se corrompent tôt ou tard par l'exemple , ou par la persuasion des autres. Les gens du monde considèrent au contraire l'état d'un Officier comme le plus noble , le plus distingué , & le plus brillant ; à peine accordent-ils

ils aux autres quelque estime. Il est fort commun d'entendre appeller *Pedans* tous les Ecclesiastiques, & *Robins* les plus augustes Magistrats.

Ces deux excès sont également vicieux. Toutes les professions, utiles à la Société civile, sont respectables. Quant à celle des armes, lorsqu'on l'embrasse parce que la naissance ou l'inclination nous y portent, elle n'est pas plus dangereuse qu'un autre. *Ce n'est pas*, dit un des plus grands génies du quatrième siècle, *l'état des armes qui est criminel ; c'est la manière de s'y comporter, & le dessein de piller en l'embrassant* (1). Un galant homme, qui prend le parti du Service, fait bien qu'il doit se souvenir que le premier devoir d'un Chrétien, dans quelque situation qu'il soit, est d'être vertueux (2). Il faut être fou, pour se persuader qu'il est un état qui dispense de la probité. Quel est l'Officier qui veuille faire usage de sa raison, qui ne connoisse que les talens qu'il a pour son métier, la valeur, le courage, l'intrepidité sont des dons du Ciel qu'il ne doit

(1) Non enim militare delictum est, sed propter prædant militare peccatum est. S. August. Serm. XIX. de Verbis Domini.

(2) Apud omnem Christianum prima honestatis debet esse Militia. L. Augustin. ibid.

162 LETTRES CABALISTIQUES,
point employer à lui déplaire (2) ? Mais,
 dira-t'on, on en voit beaucoup qui ne
 pensent pas de même ; cela n'influe en
 rien sur l'innocence de leur profession.
 Dans quel état est-ce qu'il n'y a pas
 plus de méchans que de bons ? Sou-
 tiendra-t'on qu'on ne sauroit être Ma-
 gistrat sans se damner, parce qu'il y en
 a beaucoup plus d'ignorans, de corrup-
 tibles & de partials, que d'habiles &
 d'integres ? Bannira-t'on tous les Evêques
 & les Prêtres, établira-t'on le Qua-
 krisme par tout l'univers, parce que
 dans toutes les communions différentes
 le nombre des mauvais Ecclésiastiques,
 l'emporte de beaucoup sur les bons ? Tel
 est le sort infortuné de l'homme, depuis
 la chute du premier pere, il est porté
 plutôt au mal qu'au bien ; quelque état
 qu'il embrasse, il y porte le levain du
 péché. L'Ecriture nous apprend que
 le nombre des Elus est petit. Qu'on ne
 prenne aucun état, on ne courra pas
 moins le risque de succomber aux ten-
 tations ; au contraire on y sera exposé
 davantage. Un homme livré à lui-même

(3) Hoc primum cogita quando armaris ad pug-
 nam, quia virtus tua etiam ipsa corporalis donum
 Dei est. Sic enim cogitabis de dono Dei non fa-
 cere contra Deum *S. August. Epist. CCV. ad Bo-
 nifacium.*

est en proie à l'oisiveté & à la paresse. Plus une profession est pénible & fatigante , plus elle éloigne les occasions de pécher ; ainsi , celle d'un Officier a bien souvent , & sur-tout lorsqu'il est à l'armée , un avantage considérable sur les autres. Je conviens qu'il n'en est pas de même, lorsqu'il est en garnison ; mais quel est l'état qui n'emporte pas avec soi son bien & son mal ?

Convenons donc, sage & savant Abukibak , qu'on a peu de raison à vouloir rendre le parti des armes dangereux. Il me seroit aisé de prouver que les deux choses qu'on cite comme des écueils inévitables , doivent naturellement être plus funestes aux Ecclésiastiques & aux Magistrats, qu'aux Militaires. La première est l'impureté , la seconde l'avidité du gain. Quant à l'impureté , je pense qu'un Prêtre , renfermé dans un Confessionnal , écoutant les péchés les plus secrets d'une jeune & aimable personne , risque bien plus d'être ému , qu'un Officier qui voit une Dame dans une assemblée nombreuse , ou qu'un soldat qui apperçoit une servante sur la porte d'un cabaret. Le Confessionnal, selon moi , est l'endroit le plus funeste à la chasteté. Il faut avoir reçu du Ciel une grace surnaturelle , pour éviter du moins les desirs

& les pensées criminelles , entendant journellement le récit des actions les plus lascives. Si les femmes ne se confessoient qu'à soixante ans , je comprendrois comment un Prêtre peut toujours être insensible ; mais une pénitente de dix-huit est un sujet bien capable de faire naître des tentations.

Quant à l'avidité du gain , & au desir d'amasser des richesses, ce sont des défauts plus à craindre pour les Magistrats, que pour les Militaires. Un Officier trouvera peut-être dans vingt années une occasion de s'enrichir illicitement ; encore parmi cent , un seul est-il dans ce cas : mais un Juge peut tous les jours contenter son avarice. Chaque procès qu'il juge , est une attaque que reçoit la vertu. Combien voit-on de Magistrats qui succombent ? On pourroit peindre aujourd'hui la Justice avec une bourse , cet attribut lui conviendrait beaucoup mieux qu'un bandeau.

Je suis fermement persuadé , sage & savant Abukibak , que l'état d'un Officier n'a rien de plus dangereux pour le salut , que celui d'un Prêtre & d'un Juge. On peut réduire ses principaux devoirs civils à deux points , qui sont également essentiels à tous les honnêtes gens ; les bonnes mœurs , & la générosité. Pour être convaincu de la néces-

sité de ces choses , un Militaire sensé doit réfléchir qu'il est honteux qu'un homme qui ne se laisse pas vaincre par les armes , succombe sous le vin & sous la débauche (1) Il faut aussi qu'il profite de l'avis de S. Augustin. C'est la nécessité , dit ce Pere , qui nous fait accabler un ennemi qui se défend , & non pas le desir de le tuer. Il est aussi généreux de pardonner à une personne vaincue , que courageux d'user de force lorsqu'elle nous résiste (2). Les loix de l'honneur & de la probité sont conformes aux sages conseils de ce Pere de l'Eglise.

Je te salue , sage & savant Abukibak. Porte-toi bien , & donne-moi de tes nouvelles.

(1) Ornet mores tuos pudicitia conjugalis , ornet sobrietas & frugalitas ; valde enim turpe est , ut quem non vincit homo , vincat libido , & obruatur vino qui non vincitur ferro. *Sancti August. Epist. CCV. ad Bonifacium.*

(2) Hostem pugnantes necessitas perimat , non voluntas. Sicut enim rebellanti & resistenti violentia redditur , ita victo vel capto misericordia jam debetur , maxime in quo pacis perturbatio non timetur. *Sti August. Epist. CCV. ad Bonifacium.*



L E T T R E C L I I I .

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

JE comptois , sage & savant Abukibak , après t'avoir appris ce que je pensois sur les principaux devoirs des Officiers , te faire part des réflexions que je ferois sur les Sciences auxquelles il conviendrait qu'ils s'appliquassent avec assiduité. Pendant que j'étois occupé de ce projet , un Officier de mes amis m'en a communiqué plusieurs qui m'ont paru excellentes. Je t'avoue que je crois n'avoir rien lû de meilleur sur ce sujet : je suis persuadé que tu en jugeras de même ; & quoique je n'y aie aucune part , tu me sauras toujours beaucoup de gré de te les avoir fait connoître (1).

(1) » Je ne suis pas moins persuadé que tous
 » les Lecteurs me sauront le même gré , & qu'ils
 » ne me reprocheront point d'avoir grossi mon
 » Ouvrage d'une petite Dissertation , où je n'ai
 » d'autre part que quelques Notes , qu'on verra au
 » bas de la page , & qui ne m'ont pas paru inu-
 » tiles. Au reste , je souhaite que les Officiers

Réflexions sur les Sciences convenables aux Gens de Guerre.

Si tout le mérite d'un homme de guerre consistoit dans la force, la vigueur, la bravoure, il ne lui faudroit ni soins, ni étude pour se perfectionner dans sa profession; mais comme ces qualités font à peine le mérite du simple soldat, & que l'Officier doit avoir des connoissances à proportion des emplois dont il est chargé, il ne fauroit trop s'appliquer à les acquérir, s'il veut remplir tous les devoirs de son état.

Je suis persuadé que ce langage paroîtra nouveau à bien des gens, qui, pour avoir une espece d'excuse, plutôt que pour justifier leurs véritables sentimens, soutiennent que le métier

» qui liron les sages conseils qu'on leur donne
 » ici, puissent en profiter. Ils verront que l'homme d'esprit qui cherche à les instruire, connoît parfaitement leurs défauts, & qu'il les leur représente véritablement tels qu'ils sont. Ils sentiront aussi que ce n'est point un pédant qui parle, mais un maître qui possède toute la légèreté du courtisan le plus délié. Il auroit été faucheux pour tous les gens qui cherchent à s'instruire, que ses réflexions n'eussent point été imprimées.

de la guerre ne s'apprend que par l'expérience ; que celui qui s'y donne , n'a que faire d'étude ni de science pour s'y perfectionner. Je ne m'amuserai point à réfuter ce vain raisonnement , je tâcherai seulement d'établir la vérité contraire , (autant que mon sujet le demande) pour l'instruction de ceux qui voudront en profiter.

Si l'Officier se considère par rapport à la société , ou par rapport au Service , il se trouve également dans l'obligation de s'instruire dans la connoissance du monde , & d'acquiescer les lumières nécessaires à sa profession ; rien ne le dispense de ce double engagement.

Le métier des armes en général est honorable à tous ceux qui l'exercent. Des gens nobles par leur naissance , ou qui jouissent des mêmes privilèges , doivent soutenir cette idée avantageuse , par leurs manières & par leur conduite. Rien n'est moins excusable dans un Officier , que de vivre sans principes. La grossièreté & l'impolitesse sont les suites de l'ignorance : il doit travailler à s'en défaire , & s'appliquer à des études qui puissent orner son esprit en adoucissant ses mœurs & pour ne pas se livrer à quelque Science bizarre qui lui gâteroit le goût ; plutôt
que

que de le former , il n'a qu'à prendre le conseil de quelque ami éclairé sur le choix qui lui convient , & sur-tout se faire un plan exact de l'ordre qu'il doit tenir , des choses qu'il veut apprendre , & ne jamais s'en écarter , se contenter de peu à la fois , mais comprendre ce peu avec netteté. L'envie de tout embrasser , que l'impatience fait naître , est une marque de paresse , ou de légèreté d'esprit.

Les élémens sont toujours difficiles & peu amusans ; cependant ceux qui ont du génie pour les Sciences , ne laissent pas d'y entrevoir des beautés , qui commencent à les satisfaire. Une seule chose que l'on entend bien , facilite l'intelligence des autres. Une connoissance exacte de la Géographie , par exemple , nous met au fait de tout ce qui se passe dans le monde ; la situation des États nous donne une idée de leurs differens interêts ; une négociation , un mouvement de troupes , la moindre démarche d'un Prince nous fait juger de ses vûes , & nous avons le plaisir de démêler par nous-mêmes des choses qui intéressent : au lieu qu'une connoissance superficielle jette notre esprit dans la confusion , & fait connoître notre foible , lors même que nous cherchons à le couvrir. C'est.

la maniere ordinaire de ceux qui ont de ces sortes de connoissances sans principes , de vouloir passer pour Savans ; le peu qu'ils savent , leur fait appercevoir le vuide qui reste encore dans leur esprit , & les soins qu'ils prennent de le cacher , les jettent quelquefois dans des bévûes qui les dévoilent absolument. On passe volontiers sous silence une ignorance modeste ; mais on ne pardonne pas une fausse érudition qui se pare de suffisance.

J'ai connu dans une Cour étrangere un Ministre étranger , à qui je donne ici place , parce qu'il étoit Officier. Il se piquoit de passer pour savant en Astronomie ; il le fit même croire pendant un tems , à la faveur de quelques termes de l'art , jusqu'à ce qu'il eût une fois le malheur de soutenir qu'une étoile du Cancer , qui pour lors paroissoit à l'horizon sur le minuit , étoit celle de Venus. Cette décision gâta tout , & fit qu'on le crut peut-être plus ignorant qu'il n'étoit.

Ceux qui ont l'entêtement de vouloir passer pour Savans , feroient bien mieux de s'appliquer à le devenir ; ils y parviendroient par l'étude avec moins de peine , qu'ils n'en prennent pour donner le change ; il y a peu de prudence à s'agiter si mal à propos.

Un Officier qui néglige de s'instruire, donne mauvaise opinion de lui , & fait juger qu'il doit avoir un grand fond de nonchalance , ou beaucoup de stupidité. Ce n'est pas qu'il lui manque du tems , & sur-tout depuis que dure la paix ; il se trouve le plus souvent desœuvré du matin au soir , & si la chasse , le jeu , ou la débauche ne l'occupent , il ne fait que devenir (1). Il s'ennuie continuellement , & ennue par conséquent ceux qui tombent sous sa main. Est-ce donc un travail si pénible que de donner à l'étude deux ou trois heures par jour ? Outre l'ennui & l'oisiveté qu'il éviteroit , il pourroit acquérir des connoissances nécessaires à sa profession , & utiles au commerce de la vie. Il apprendroit à parler d'autres choses que des chevaux (2) &

(1) L'Auteur de ces Réflexions auroit dû mettre les Caffés & les cabarets parmi les occupations des Officiers : elles ne sont pas les moins nuisibles & les moins dangereuses.

(2) L'Officier de Cavalerie est ici en général fort bien dépeint ; celui d'Infanterie ne l'est pas moins naturellement. Il n'est aucun milieu dans les conversations des repas : ou l'on y médit de quelques femmes , ou l'on y parle du détail du Service. Dans les auberges des Officiers de Cavalerie , les chevaux reviennent régulièrement soir & matin ; & dans celles des Officiers d'Infanterie , les rectues , les habillemens ont le même sort.

172. LETTRES CABALISTIQUES,
de leurs maladies dégoûtantes, que de
remontes, de recrues & d'habillemens.
Ces sortes de détails qui n'intéressent
personne, doivent rester dans le Servi-
ce; c'est une indiscretion que de les por-
ter plus loin.

Rien n'est plus agréable que la con-
versation d'un Officier qui a du monde,
du savoir & de l'esprit; il répand sur
son entretien ce dégagement & cette
noble assurance qu'inspire le métier des
armes. Il semble que les autres pro-
fessions donnent un air plus contraint;
cette même assurance devient effron-
terie ou rusticité, si le discernement
ne la conduit, comme il arrive à quel-
ques indiscrets, qui se saisissent d'une
conversation, & se font écouter mal-
gré qu'on en ait, par le ton de leur
voix, qui marque la rudesse de leur
esprit, autant que la force de leurs poul-
mons.

Un Officier général qui servoit en
Allemagne, entra un jour dans une
salle. Plusieurs personnes regardoient
le plan de Venise, il s'approcha d'un
air délibéré, se fit faire place jusqu'à
la table, autour de laquelle on étoit;
Qu'est-ce que c'est, dit-il, *cette gran-*
de Ville de Venise? & après avoir
considéré quelque tems comme un
homme qui cherche des yeux: *Et*

bien, ajouta-t'il, où est donc le Car-
naval (1) ?

On a peine à se persuader que des gens qui remplissent des emplois considérables , puissent porter l'ignorance jusqu'à confondre un tems de l'année avec un bâtiment , ou une place publique ; cependant l'expérience nous empêche d'en douter. Nous avons vû faire des questions aussi extraordinaires, & c'est un défaut considérable dont il importe de se corriger , en tâchant d'acquérir les premières notions des choses les plus générales par quelque lecture utile , qui apprendroit au moins

(1) J'ai entendu quelque chose d'aussi absurde que la demande de cet Officier général. Nous disputons plusieurs Officiers sur l'invention qui marquoit le plus la pénétration , la sagacité de l'esprit humain. Les uns prétendoient que c'étoit l'Imprimerie , les autres la Peinture , &c. Notre Lieutenant-Colonel , prenant la parole , dit gravement : *L'invention la plus subtile , & qui prouve le mieux l'étendue de l'esprit humain , c'est l'art de faire des saucisses*. Ne falloit-il pas bien du génie pour aller s'aviser de hacher de la viande , de souffler dans un boyau , & en poussant avec les doigts cette viande dans le boyau , produire un des plus excellens mets ? Bien des gens qui liront cette Note , auront connu l'Officier dont je parle ; il est mort peu de mois après la prise de Philisbourg. Il étoit à la tête d'un Régiment , où il y avoit plusieurs Officiers qui pensoient d'une manière bien différente de la sienne.

à s'énoncer d'une manière à se faire entendre. Il est indécent à un Officier de parler en mauvais termes comme le bas peuple , ou d'écrire comme un soldat , sans style & sans orthographe.

Il y a quelques années qu'on vouloit établir en France une Académie militaire qui ne s'est pas soutenue : il seroit à souhaiter qu'un pareil établissement pût subsister. Je suis persuadé qu'il seroit très-utile , & contribueroit beaucoup à polir les Officiers , pourvu qu'on en bannît tout le romanesque , & qu'on n'y reçût que des gens de guerre d'un savoir aisé & compatible avec la politesse & la valeur.

Quelques ignorans prétendent que les Belles-Lettres amoindrent le courage : parce qu'ils ne connoissent d'autre valeur qu'une ferocité aveugle qui agit sans discernement , & ne considèrent la Science que dans certains Savans , peu propres aux expéditions militaires. Pour en juger plus sainement , il faut suivre d'autres principes.

L'assurance tranquille au milieu des dangers , qui fait la véritable valeur tire son fond du naturel & la perfection de l'art. C'est une qualité que l'on ne sauroit acquérir ; mais qui peut se perfectionner par nos soins. La prudence qui doit

lui servir de règle, est une suite de notre application à démêler les événemens, & à juger de leurs conséquences ; de sorte que la Science doit être regardée comme le véritable guide de la valeur. Un homme brave qui ne fait rien, est comme celui qui a de la force sans adresse ; l'un se précipite sans raison, & l'autre se fatigue sans nécessité. Il faut donc que l'Officier ait une Science unie, simple & nette, qui n'emprunte rien de l'affectation, & qui donne tout à l'amour du vrai, qui s'étende à toutes les connoissances utiles au commerce de la vie, & en particulier aux connoissances qui regardent son état dont il doit s'instruire à fond. La nécessité d'être versé dans les Belles-Lettres, lui est commune avec tous les honnêtes gens, aussi bien que d'avoir quelques connoissances du Droit naturel & de la Morale. Qu'il s'attache sur-tout aux traits d'histoire qui ont quelque rapport à la guerre, il peut y trouver des ressources dans l'occasion. Une action qui s'est passée depuis long-tems, peut fournir des expédiens pour se tirer de celles où l'on se trouve engagé. C'est par la connoissance des événemens qui nous ont précédés, que nous devons nous préparer à ceux qui peuvent arriver dans le cours de

notre vie : si nous attendons que l'expérience nous instruisse , nous arriverons au bout de notre carrière , avant que d'être capables de la remplir. Profitons de ce qui se passe sous nos yeux ; mais ne négligeons pas les instructions que peuvent donner les Auteurs qui ont exercé le même métier que nous : sans quoi , nous serons souvent réduits à rester courts. L'homme de la plus longue expérience ne peut se flatter de voir dans toute sa vie deux affaires qui se ressemblent entièrement. Il n'est pas possible de s'instruire par la seule expérience , à moins que d'y joindre la spéculation , sur - tout pour les cas qui demandent du raisonnement & de la conduite. Tel qui mène de bonne grace un bataillon à l'assaut , se trouve embarrassé de faire la disposition générale d'une attaque. On n'est jamais à portée de tout voir ; mais la lecture peut tout apprendre ; ensuite , une médiocre expérience redresse l'imagination , & rend l'exécution facile.

Un Officier qui a vû (1) plusieurs

(1) Rien n'est si utile aux Officiers, que la parfaite connoissance de certains Livres, aussi agréables qu'instructifs. Charles-Quint profita infiniment dans la lecture de Thucydide. Cet historien fut un de ses principaux maîtres dans l'art de la guerre : il le portoit avec lui dans toutes ses expé-

siéges & plusieurs batailles, & qui s'est bien imprimé les remarques qu'un habile homme aura faites sur ces siéges, peut dans la premiere action où il se trouve, se faire une idée juste des divers faits qu'il a trouvés dans les histoires; au lieu que s'il néglige la lecture, les idées de ce qu'il voit ne passent pas plus avant. S'il s'imagine d'autres actions, elles sont toutes ressem-

ditions militaires, il se servoit d'une version Francoise; c'est Vossius qui m'apprend ces particularités. *Imperator Carolus V. eum (Thucydidem) in expeditionibus, sed Gallice redditum, semper circumgestasse secum dicitur.* G. J. Vossius de Historicis Græcis Lib. I. Cap. IV.

Le grand Prince de Condé ne s'étoit pas moins servi avantageusement des Commentaires de Jules César. On prétend qu'à force de les avoir lus, il les savoit presque par cœur; aussi avouoit-il souvent qu'il leur étoit redevable de plusieurs choses dont ils lui avoient donné la premiere idée.

Le Maréchal de Villars faisoit un cas infini du même Livre. Il disoit que les simples Officiers, ainsi que les Généraux, y trouvoient également de quoi profiter. La vénération que les grands hommes ont eue pour certains Auteurs, devoit bien faire connoître aux militaires combien la lecture leur est nécessaire, & les désabuser du préjugé où sont la plupart que l'expérience tient lieu d'étude. Peut-on douter que Charles-Quint, le grand Prince de Condé, & le Maréchal de Villars n'eussent tous les avantages que donne l'expérience? Cependant ils empruntoient avec soin les secours de la lecture.

178 LETTRES CABALISTIQUES,
blantes à celles qu'il a vûes , ou bien les
circonstances qu'il y ajoute sont chimé-
riques.

Nous avons un Livre sur la guerre,
dont on ne sauroit trop recommander
la lecture aux gens de cette profes-
sion ; c'est celui du Chevalier Folard ,
qui a rassemblé dans ses Commentaires
sur Polybe tout ce qu'il y a de plus
important & de plus instructif pour les
Officiers. Je fais que quantité de per-
sonnes l'ont critiqué , mais leurs ob-
jections sont si foibles , qu'elles tom-
bent d'elles-mêmes. On n'a que faire
de leurs décisions pour juger de l'Ou-
vrage , & leur mauvaise humeur , ou
leur jalousie , n'empêche pas qu'il ne soit
excellent. On y voit par - tout une
connoissance exacte des principes de la
guerre , une application juste & natu-
relle de ces principes aux divers éven-
emens qui peuvent arriver ; d'où
l'Auteur tire des préceptes que l'on ne
sauroit trop retenir. Comme je ne me
flatte pas que mon jugement soit d'un
assez grand poids j'y joins celui d'un
Officier général au Service du Dan-
nemarck , aussi recommandable par ses
services que par son mérite & par son
savoir. Voici la Lettre qu'il m'a écrite
sur ce sujet. *Vous ne sauriez croire
la satisfaction que me donne la lecture*

du Chevalier Folard. Je m'étonne qu'un Officier (1) de ce mérite ne soit pas mieux

(1) » Si le mérite du Chevalier Folard n'a pas
 » été récompensé, ce sont les folies dans lesquelles
 » il a donné, qui en partie en ont été cause. On
 » pourra juger de l'état où se trouve aujourd'hui
 » cet Officier, par ce qu'en dit un Auteur qui l'a
 » connu particulièrement. Je crois faire plaisir à
 » mes Lecteurs, en ne leur abrégeant point ce qu'il
 » raconte du fanatisme de cet ingénieux Auteur ;
 » cela servira à montrer dans quels travers les gens
 » qui ont le plus de génie, donnent quelquefois. »
 Quand j'ouïs parler des Convulsionnaires . . . je n'y
 fis pas grande attention. Je me contentai d'admi-
 rer l'adresse des chefs de parti, & de plaindre le
 peuple qui en est facilement la dupe ; mais quand
 on me parla du Chevalier Folard, que l'on m'assu-
 ra être lui-même Convulsionnaire, je vous avouerai
 franchement, Monsieur, que je crus que l'on
 en imposoit au docte Commentateur de Polybe.
 Je vous moi-même voir ce grand homme pour
 désabuser ceux qui me l'avoient présenté sous une
 face ridicule ; je fus pour cet effet à la rue Dague-
 sseau, au Fauxbourg S. Honoré. Mais quelle fut ma
 surprise, quand au lieu de voir un homme d'esprit,
 un homme raisonnable, je trouvai dans ce fameux
 Chevalier les foiblesses d'une femmelette & les ab-
 sences d'un vieillard, tombé en enfance, dans un
 corps usé par les fatigues de la guerre. Un de mes
 ami m'y introduisit, en lui portant les *Gemissements*
du Port-Royal, imprimés en 1714. qu'il cherchoit
 depuis long-tems. Quelque grande que soit la ver-
 tu prophétique des Convulsionnaires, le Chevalier
 Folard ne me crut point Protestant, encore moins
 Ministre ; il me prit bonnement pour un zélé par-
 tisan du parti. *Quantum mutatus ab illis !* Il com-
 mença d'abord par nous dire, en jettant les yeux

180 LETTRES CABALISTIQUES,
*recompensé, & qu'on ait permis qu'il
ait communiqué ses grandes lumieres à*

sur le Livre dont je viens de parler, qu'avant que Dieu lui eût ouvert les yeux, il avoit eu ce Livre & en avoit fait présent à un de ses amis. Le souvenir de cet Ouvrage, le plaisir qu'il avoit de le tenir entre ses mains, l'esperance qu'il avoit d'y trouver de quoi se confirmer dans le fanatisme, tout cela l'émeut, le touche, & grave sur son visage un air d'Héraclitisme, à la vûe duquel il est comme impossible de ne pas faire le Démocrite. Je vous avouerai, Monsieur, que je riois de bon cœur sous cape. Ce fameux Convulsionnaire nous parla d'un homme de distinction, qui lit distinctement un Livre en faisant la piroüette, & cela pendant une heure. Et c'est là pour le Chevalier un événement distingué, le doigt de Dieu y paroît d'une maniere visible. Quoi ! les enfans deviennent Convulsionnaires, & le nombre en est grand ! Un enfant de trois ans embrasse le Chevalier, l'appelle parrein à la premiere vûe, ajoute que le Chevalier est en grace devant Dieu. Un autre enfant de quatre ans voit un Crucifix à l'opposite d'un portrait de *Jansénius*, & cet enfant, montrant avec le doigt ce portrait, dit : *Voilà deux bons amis*, tombe aussitôt en convulsions & excite une Dame & le Chevalier à tomber. Ce sont-là comme autant de miracles parlans, qui animent tellement notre dévot Chevalier, pour ne pas dire plus, que j'avois lieu de craindre de devenir le témoin d'une scene tragique.. Il fait profession d'une sainteté austere ; les péchés véniels sont même pour lui des écueils qu'il évite, & à l'approche desquels ce fanatique Officier frissonne & fremit...Ce Chevalier ne parle plus de Litterature, son unique occupation est de prier, de lire des Livres de piété, de fréquenter les maisons des Convulsionnaires, & d'aller à la piste des

toute l'Europe ; quiconque suivra sa méthode , battra certainement (à forces

prodiges . . . Voici ce qui m'a été communiqué par une personne qui a assisté plusieurs fois à ces accès convulsifs . . . Le Chevalier Folard qui prie sans cesse , récite par conséquent les Vêpres chaque jour. Quand il est au cantique des Vêpres, c'est-à-dire au *Magnificat*, il ne peut jamais le commencer , les convulsions le prennent aussi-tôt. Tout d'un coup il se laisse tomber , étend ses bras en croix sur le carreau. Là il reste comme immobile ; ensuite il chante , & c'est ce qu'il fait fort fréquemment. C'est une psalmodie qui n'est point aisée à définir : s'il prie , c'est en chantant ; si l'on se recommande à ses prières , aussi-tôt il se met à chanter. D'autrefois il pleure : après avoir pleuré , il se met tout-à-coup à parler par monosyllables ; c'est un vrai baragouin où personne n'entend goutte. Quelques-uns disent qu'il parle la Langue Esclavone dans ces momens ; mais je crois que personne n'y entend rien. Il sort quelquefois de son oreille un son qui se fait entendre des quatre coins de la chambre ; ce fait paroît tout-à-fait singulier. Une autre fois , on le verra placé sur un fauteuil , ses pieds simplement accrochés par un des bras du fauteuil , pendant que tout le reste du corps est dans un mouvement fort rapide. Il fait aller son corps comme une carpe qui saute ; cela paroît bien fort & bien surprenant dans un homme âgé , infirme & couvert de blessures. Il bat des mains ; quand il ouvre les yeux , il déclare qu'il n'y voit pas , qu'il est dans les ténèbres : mais quand il les ferme , il dit qu'il se trouve dans une lumière éclatante , & on le voit tressaillir de joie , tant il est content. Quand les Dames se recommandent à ses prières , il prend le bout de leur robe , & s'en frotte par-dessus son habit le tour du cœur. Quand ce sont des Ecclesiastiques , il prend le bout de leur souta-

égales) tout ennemi qui s'en tiendra à la manière , à présent reçue ; & soyez sûr que quelqu'un la saisira , & qu'il en fera merveilles , s'il sait s'en servir en habile Général , &c.

Si ce témoignage ne suffisoit pas , je pourrois citer le Roi de Pologne & le Prince Ragoski , ils ont écrit au

ne , & il s'en frotte le cœur pareillement ; mais par-dessous la veste : il s'en frotte aussi les oreilles & d'autres endroits du corps. Il faut remarquer que tout cela se passe sans connoissance de sa part , sans voir ni entendre. Il s'attache comme une corde au cou ; & après avoir fait semblant de se secouer il devient comme immobile. Il chante beaucoup , il arrive même souvent qu'il chante une grande partie de la nuit. Sur la fin de sa convulsion il chante , & dit en finissant. *Il me semble que je chante.* C'est alors qu'il revient à lui-même , & que les convulsions finissent. On dit de lui (mais c'est ce que je n'ai point vu) qu'il ne peut pas entrer dans l'Eglise de la Magdelaine sa Paroisse : si-tôt qu'il s'approche de la porte , il se sent repoussé par une main invisible. D'autres m'ont dit qu'il s'imagine voir un spectre qui se présente à lui , & qui le fait reculer. *Histoire d'un Voyage Littéraire , fait en 1733. en France , en Angleterre & en Hollande &c. p. 138. seconde Edit. A la Haye , chez Adrien Moetjens.*

» Un exemple aussi frappant & aussi triste que
 » celui du Chevalier Folard , doit servir à garan-
 » tir tous les hommes , & sur-tout les Militaires ,
 » de s'abandonner à des accès d'une dévotion mal
 » entendue. Le fanatisme suit ordinairement la
 » bigoterie ; un Officier qui se mêle des disputes
 » Théologiques , vise à la folie la plus dange-
 » reuse.

Chevalier Folard , pour lui donner des marques du cas qu'ils font de son savoir. A qui nous en tiendrons-nous ? A des Rois , des Princes & des Généraux qui ont fait la guerre toute leur vie , ou à des gens qui n'entendent rien à cette matiere , ou qui n'ont jamais rien vû ? Cette digression n'est pas étrangere à mon sujet , puisqu'il s'agit des Sciences convenables aux Officiers. Je ne saurois mieux faire que de leur inspirer du goût pour un Ouvrage qui peut leur donner de grandes lumieres.

On ne sauroit apporter trop de soins à désabuser les jeunes Officiers des préventions où les jettent les ignorans. Les mauvais principes leur gâtent l'esprit , & font sur eux des impressions qu'il est difficile d'effacer. Ils se persuadent volontiers que l'experience suffit au métier des armes , parce qu'ils sont charmés de trouver un prétexte à leur ignorance ; mais en ce cas-là comment peuvent-ils se flatter de meriter la préférence sur un simple soldat qui à toujours plus d'experience qu'eux , & quelquefois plus de génie (1) pour la

(1) Les Officiers peuvent se convaincre par eux-mêmes qu'il y a plusieurs soldats plus attachés à s'instruire de leur métier , qu'ils ne le sont eux-mêmes. Il y a des Régimens , où le soldat en général

guerre ; ce qui paroît aux soins que quelques-uns prennent de s'instruire ? (preuve assurée de leurs talens) : au lieu que cette répugnance invincible pour l'application à l'étude , est toujours la marque d'un esprit médiocre , ou d'un mauvais naturel. Je demanderois volontiers à ces jeunes gens , s'ils ont la même vertu que ces Chevaliers errans , qui pourroient eux seuls mettre en déroute une grande armée ? A ce compte , il n'est aucun Prince qui ne leur confie la sienne ; mais s'ils n'ont que la valeur & la force d'un homme ordinaire , je ne vois rien qui les mette au-dessus du mousquet. Leur naissance , s'ils en ont , n'est rien sans le mérite. Ignorent-ils qu'on ne fait cas de la noblesse que parce qu'on lui suppose plus de penchant aux bonnes choses , plus d'émulation , & plus d'attachement à ses devoirs , & qu'un Gentil-homme , qui ne se distingue pas par ces bons endroits , est un sujet très-peu estimable ?

Un Officier raisonnable doit laisser aux ignorans un nombre de sottises & fades préventions , & s'appliquer à tout ce qui peut le conduire à la perfection

se fait un véritable plaisir d'apprendre son métier. Les Officiers ne sauroient trop se donner des soins pour perpétuer dans un Corps ce louable desir de s'instruire.

de

de son état ; ne négliger aucune des instructions qu'il peut tirer des Auteurs militaires ; les comparer avec l'expérience qu'il peut avoir , & s'en faire un fond pour l'avenir ; y ajouter toutes les connoissances qui lui sont nécessaires , comme celles de la Géometrie & de la Fortification , dont il ne peut se passer , s'il veut se distinguer du commun. Il est honteux de tout attendre des autres dans l'exercice de son emploi , & de ne savoir se déterminer à rien , lorsqu'on se trouve à une tranchée , à une attaque d'un poste , ou à faire un logement.

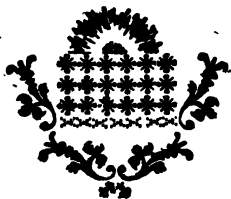
Les Officiers chez les Romains avoient tous une connoissance à peu près exacte de l'attaque & de la défense des places , & n'avoient besoin de consulter personne sur leurs projets. Les choses vont autrement parmi nous ; la plupart des gens de guerre ignorent cette partie essentielle à leur profession. On a fait des Corps séparés pour le génie & pour l'artillerie ; ceux qui entrent dans ces Corps , se chargent du soin d'étudier pour les autres. Il y a parmi eux des Officiers très-habiles , & ce n'est pas sans peine qu'ils parviennent à le devenir. Les professions demandent une application & une étude , à laquelle peu de gens s'assujettissent. Mécanique , Hydraulique , Géometrie , &c.

la plus grande partie de la Physique, l'Architecture & les diverses contractions, il n'est pas impossible de trouver toutes ces connoissances rassemblées en un seul homme, parce qu'elles s'entraident les unes les autres, & se prêtent des lumieres réciproques ; ce qui n'empêche pourtant pas qu'elles ne soient très-difficiles à acquérir. Un Officier qui les possède toutes, & qui joint à cela la valeur & le sang froid nécessaires dans l'occasion, est un sujet bien rare & bien estimable.

Les Officiers en Allemagne & dans le Nord savent presque tous le Droit, parce que leurs differends se terminent par cette voye. Il y a dans chaque Régiment un Auditeur, qui fait l'office d'Avocat & de Greffier. J'ai remarqué que cette méthode à répandu dans ces troupes un esprit de chicane, qu'on ne voit point parmi les nôtres (1). Il ne convient pas à des gens de guerre d'employer leur tems à chercher des subtilités & des détours. Qu'ils sachent le droit, à la bonne heure ; mais qu'ils ne

(1) Si c'est un défaut pour un Officier que de valider par la voye de la chicane les plus légers démêlés qu'il peut avoir, celui de les terminer par le duel, n'est pas moins considérable. Il faudroit, s'il étoit possible, un juste milieu entre l'usage des François & celui des Allemands.

le détournent point à cet usage dangereux ; qu'ils s'attachent à se rendre officieux & sinceres , & à connoître l'équité pour en faire l'unique règle de leur conduite. C'est cette vertu aimable qui doit être l'objet principal des études d'un Officier ; elle est le fruit & la récompense du véritable savoir , & fuit l'ignorance farouche qui la méconnoît. La valeur qu'elle adoucit , emprunte d'elle tout son lustre , & la Société dont elle affermit les liens , en reçoit tous ses agrémens. Elle seule peut donner une idée juste de cette véritable gloire , qui dans les grands hommes est la source des belles actions.



LETTRE CLIV.

Ben Kiber *au Cabaliste* Abukibak.

IL y a quelque tems , sage & savant Abukibak , que je te parlai d'un excellent Ouvrage , dont la lecture m'avoit paru très-instructive. Il vient d'en paroître un autre depuis peu , qui me semble encore plus utile & plus nécessaire. Il est intitulé , *Défense de la Religion , tant naturelle que révélée , contre les Infideles & les Incrédules , extraite des Ecrits publiés pour la fondation de M. BOYLE , par les plus habiles Gens d'Angleterre , & traduite de l'Anglois de M. GILBERT BRUNET.*

Avant de te donner une idée générale de ce Livre , il est nécessaire , sage Abukibak , que je te dise un mot de cette Fondation de M. Boyle , dont il est parlé dans le titre. Voici ce que nous apprend le Traducteur. » M. » BOYLE , dit-il (1) un des hommes » de son tems qui se mit à la brèche » avec le plus d'ardeur (*il veut parler de*

(1) Avertissement , pag. vij.

» *l'irreligion*) ne borna pas son zèle
 » au court espace de sa vie , & trou-
 » va le moyen de combattre , même
 » après sa mort , pour une cause à la-
 » quelle il prenoit le plus tendre in-
 » terêt. Par son testament il legua une
 » somme annuelle de 50 livres sterling ,
 » pour fixer , disoit-il , un honoraire
 » qui seroit donné tous les ans à tous
 » les Théologiens ou Prédicateurs qui
 » seroient obligés de remplir les de-
 » voirs suivans : 1. de prêcher huit
 » Sermons dans le cours d'une année ,
 » afin de prouver la Religion Chrétienne
 » contre ceux , qui de notoriété sont
 » Infidèles , tels que les Athées , les
 » Déistes , les Payens , les Juifs & les
 » Mahometans , sans descendre à aucune
 » des controverses qu'il y a entre les
 » Chrétiens eux-mêmes , ces Sermons
 » devant être faits en public le premier
 » Lundi des mois de *Janvier* , de *Février* ,
 » de *Mars* , d'*Avril* , de *Septembre* ,
 » d'*Octobre* & de *Novembre* , en telle
 » Eglise que les Exécuteurs testamen-
 » taires nommeroient de tems à autre :
 » 2. d'accorder leurs secours à toutes
 » les Sociétés qui auroient pour but
 » d'étendre la Religion Chrétienne , &
 » d'appuyer toutes les entreprises de
 » cette nature : & 3. de se prêter au
 » soin de lever les scrupules réels , que

» qui que ce soit pût se faire sur ces
 » sujets , & de répondre aux objec-
 » tions nouvelles , de même qu'aux
 » difficultés qui surviendront , & aux-
 » quelles on n'a pas encore donné de
 » bonnes réponses ».

On ne sauroit assez louer , s'avant
 Abukibak , l'utile & sage fondation de
 M. Boyle. Ce grand homme , après
 avoir rendu aux hommes de son tems
 le service le plus essentiel , en portant
 les coups les plus sensibles à l'Athéisme,
 monstre affreux né de l'irreligion , for-
 tifié par la débauche , & soutenu par
 l'aveuglement de quelques Savans in-
 sensés , qui , abusant de leurs foibles lu-
 mieres , ne s'en sont servis que pour se
 précipiter dans les ténèbres les plus pro-
 fondes ; M. Boyle , dis je , après avoir
 ébranlé jusques dans ses fondemens l'é-
 difice qu'élevoit l'esprit de perversion
 & de vertige , a chargé des personnes ,
 dont il connoissoit le zele , de le ren-
 verser entierement. Il n'a pas voulu que
 son Ouvrage restât imparfait , il a con-
 nu combien il étoit à craindre que dans
 les suites l'Athéisme ne vint à prendre
 de nouvelles forces , & ne se relevât
 après avoir été terrassé. L'irreligion doit
 être regardée comme une hydre , dont
 les têtes multiplient sans cesse ; il faut
 la détruire , la faire périr entierement ;

LETTRE CLIV. 191

s'il en reste la moindre trace , il est à craindre qu'elle ne regagne bien-tôt ce qu'elle a perdu. Tel est le malheur de la plupart des hommes , il semble qu'ils ne se servent de leur raison , de leur esprit , de leurs connoissances , que pour en abuser. Veut-on les instruire , leur montrer la vérité ; on a bien de la peine à y réussir. Tente-t'on de les séduire , de les tromper , de les abuser , on rencontre mille facilités. Locke a fait avec assez de peine un petit nombre de disciples. Spinoza trouva le secret de faire goûter son absurde & criminel systême à beaucoup de gens. Il fit recevoir comme des démonstrations , les raisonnemens les plus faux , & j'ose dire souvent les plus ridicules. Quel mal ses opinions n'ont-elles pas causé en Europe ? L'Athéisme y auroit fait sans doute des progrès encore plus considérables , si le Ciel , touché du malheur & de l'aveuglement des hommes , n'avoit produit , pour les défendre de l'erreur & pour les en retirer , des personnages illustres , tels que Boyle , Bentley , Kidder . Williams . Gastrell , &c. & plusieurs autres , qui ont secondé le zele de leur Chef par les excellens Ecrits qui composent le Livre dont je te parle. Le Traducteur François mérite aussi de grands éloges , il a donné

191 LETTRES CABALISTIQUES ,

à la France un préservatif excellent contre le venin de l'Athéisme & de l'irreligion. Sa Traduction , en conservant toute la force de l'Original , offre très-souvent aux Lecteurs les choses d'une manière beaucoup plus simple , plus claire , & plus nette qu'elles ne sont expliquées dans le Texte. Il falloit un aussi grand homme que l'est ce Traducteur , pour qu'un Ouvrage aussi philosophique , quelquefois aussi abstrait , pût être mis , comme il l'est à la portée de tout le monde , sans rien perdre du côté du raisonnement , & gagner beaucoup cependant du côté de la délicatesse , de la précision & de l'arrangement des matieres.

Actuellement que tu connois, sage & savant Abukibak , ce qui a donné lieu à la composition de ce Livre , je vais tâcher de t'en donner une idée la plus juste qu'il me sera possible. Il contiendra six volumes : le premier est le seul qui ait encore paru , il renferme la *Réfutation de l'Atheïsme* , par le Docteur BENTLEY ; la *démonstration du Messie* , par l'Evêque de KIDDER ; l'*idée générale de la Révélation* par l'Evêque WILLIAMS , & la *Certitude & la nécessité d'une Religion* , par l'Evêque GASTRELL. Ces quatre Pièces sont d'une beauté ravissante ; la force du raisonnement

sonnement y brille par-tout. L'étendue de nos Lettres ne me permettant pas d'entrer dans un détail de toutes les choses excellentes qu'elles contiennent je me bornerai à rapporter deux morceaux , qui , entre plusieurs autres , m'ont paru mériter d'être considérés comme des Chefs-d'œuvre. Le premier regarde la nécessité d'un Etre intelligent , qui a donné à l'Univers sa forme & son arrangement ; le second est une réponse excellente à toutes les foibles objections que font les Athées sur les défauts qu'ils croient appercevoir dans la construction du Monde. Ce dernier fera le sujet d'une autre Lettre , le premier étant plus que suffisant pour remplir l'espace qui me reste.

» Il n'étoit pas possible que par le mou-
 » vement commun, les particules de la
 » Matière , dispersées dans le Chaos ,
 » se joignissent pour former des corps
 » d'une considérable grosseur. Quand
 » on considère la disproportion immen-
 » se du vuide dans ce Chaos , à la pe-
 » titesse des atomes qui y étoient ré-
 » pandus , on ne conçoit pas que ces
 » atomes aient pû s'entasser si près , &
 » se resserrer si fort les uns sur les au-
 » tres. On juge au contraire que lors-
 » qu'ils vinrent à se choquer, ce choc
 » les dut faire rebondir , ou que s'ils

» s'attachèrent, un second choc les dut
 » séparer, & qu'ainsi jamais il ne s'en
 » put accrocher un nombre assez grand
 » pour former des masses comme des
 » planètes ; que ces chocs même dû-
 » rent arriver rarement, rarement dans
 » la nature des choses, & plus encore,
 » si l'on pense à l'incroyable quantité
 » d'atomes dont l'assemblage étoit né-
 » cessaire.

» Que si l'Athée, sentant cette difficul-
 » té, se retranche à dire que ce qui ne
 » seroit pas possible dans un nombre fixé
 » & donné de tentatives, le peut être
 » dans une succession infinie de tentatives
 » semblables ; la réponse est aisée. L'im-
 » probabilité d'une rencontre acciden-
 » telle n'est jamais diminuée par la
 » réitération des essais : & c'est tou-
 » jours également en vain que l'on s'at-
 » tend à les voir réussir, fussent-ils réi-
 » térés dans une durée éternelle. Mais
 » après tout, quand il seroit possible
 » que les atomes flottans dans le Chaos,
 » vinssent enfin à bout par le concours
 » de former des corps d'une aussi pro-
 » digieuse grandeur que les planètes,
 » il seroit toujours impossible que ces
 » planètes acquissent les révolutions
 » qu'elles font autour du Soleil. Ne
 » parlons ici que de la terre. Sa révo-
 » lution est d'une année ; & quel en

» est le principe, si la terre elle-même
 » ne doit son origine qu'au concours
 » des atomes ? Cette révolution an-
 » nuelle doit résulter, ou des divers
 » mouvemens de toutes les particules
 » qui forment ce Globe, ou de quel-
 » que nouvelle impulsion qui vint du
 » dehors, après qu'il eut été formé.

» Ce ne peut être le premier, par-
 » ce que les particules qui formerent
 » la terre, s'étant rassemblées de tous
 » les points à son centre, elles doivent
 » l'avoir mise dans un parfait équilibre ;
 » ou que, si elles y conservent encore
 » quelque mouvement, ce dut être
 » trop peu de chose pour communiquer
 » au corps un mouvement si rapide.

» Ce ne peut être non plus le dernier,
 » à moins que l'on ne suppose la terre
 » environnée d'une matière étherée,
 » qui est emportée comme un tour-
 » billon, autour du Soleil. Or, cette
 » supposition est détruite par ce que
 » nous avons établi ci-dessus, que
 » les espaces de l'éther doivent être re-
 » gardés comme un vuide parfait.
 » Ajoutez à ceci ce que l'on observe
 » du mouvement des comètes. Ces co-
 » mètes ne nous sont visibles, que
 » lorsqu'elles sont dans la région des
 » planètes ; cependant on remarque
 » que les mouvemens des premières

» sont quelquefois dans un cours con-
 » traire à ceux des dernières, & quel-
 » quefois les croisent, ou les coupent
 » obliquement ; ce qui ne pourroit
 » être, si les régions de l'éther n'é-
 » toient pas vuides, & par conséquent
 » telles qu'il n'y ait rien qui aide, ou
 » résiste aux révolutions des planetes.

» Dira-t'on que dans le cahos même
 » il se forma des tourbillons qui pro-
 » duisirent ces planetes, & qui ensuite
 » les firent tourner ? mais cela se peut
 » encore moins que le reste, parce que
 » la matiere inanimée se meut toujours
 » en ligne directe à moins qu'elle n'en
 » soit détournée par quelque impulsión
 » du dehors, ou par un principe intrin-
 » seque de gravité. La chose est si vraie,
 » que tous les corps qui se meuvent
 » en cercle, s'efforcent continuellement
 » de reprendre la ligne directe, & ne
 » manquent point de le faire, s'il n'y
 » a quelque matiere contigue qui les
 » en empêche. Or, dans le Chaos, tel
 » qu'on l'imagine, il ne put y avoir de
 » pareils obstacles pour gêner les mou-
 » vemens : il ne fut donc pas possible
 » qu'il s'y fit la moindre révolution,
 » en forme de tourbillon ; & cela d'au-
 » tant plus, qu'une révolution de cet
 » ordre demande un plein presque en-
 » tier.

» Cettémême considération nous mene
 » encore plus loin, & nous disons que,
 » quand même les planetes auroient pû
 » acquerir dans le sein du Cahos le prin-
 » cipe de leurs révolutions périodiques
 » autour du Soleil, il ne leur auroit
 » pas été possible de s'y maintenir, par-
 » ce que pour ne pas sortir des orbes
 » qu'elles décrivent, il faut qu'elles
 » roulent dans une matiere étherée,
 » qui soit aussi dense que le sont les pla-
 » netes elles-mêmes; autrement elles
 » s'écarteroient du mouvement circu-
 » laire, & décriroient des lignes spira-
 » les. Mais s'il est vrai, comme nous
 » l'avons déjà vû, que les immenses
 » espaces de l'éther ne forment qu'une
 » espece de vuide, qu'y a-t'il dans cet
 » éther qui puisse un seul moment re-
 » tenir les planetes dans leurs orbes?
 » Il n'étoit donc pas possible, dans
 » le mouvement commun de la Matiere,
 » que le concours des atomes formât
 » aucun de ces corps. Pour établir cette
 » possibilité d'une autre maniere, ce
 » seroit vainement que l'on auroit re-
 » cours au principe de gravitation ou
 » d'attraction mutuelle.

» Car ce principe ne peut être dans
 » la Matiere une propriété innée & qui
 » qui lui appartienne essentiellement,
 » puisque l'attraction n'est autre chose

» que l'action par laquelle des corps
 » éloignés operent ou influent les uns
 » sur les autres , à travers un espace
 » qui les sépare , & sans qu'il y ait
 » aucun écoulement de corpuscules qui
 » y contribue. Il est clair que si cette
 » qualité étoit inhérente dans la matiere,
 » il n'y auroit pû avoir de Chaos , &
 » que le Monde devoit avoir été de
 » toute éternité ce qu'il est aujourd'hui.
 » A quel tems en effet donnera-t-on le Chaos, s'il eut jamais une
 » existence réelle? Reculez ce tems autant
 » qu'il vous plaira, il faudroit tous
 » jours dire que la Matiere, bien qu'éternelle,
 » & quoiqu'essentiellement
 » douée de la vertu d'attraction, n'auroit
 » jamais fait auparavant aucun usage
 » de cette vertu ; ce qui seroit une contradiction
 » dans les termes (1) ».

Que peut-on ajouter , sage & savant Abukibak , je ne dis pas à ces raisons , mais à ces démonstrations évidentes ? Cet Auteur parcourt les différens systèmes des principales sectes. Il prouve que, soit en admettant l'opinion des Atomistes , soit en suivant celle des Cartésiens, soit enfin en soutenant l'attraction

(1) Défense de la Religion , tant Naturelle que Révélée , &c. Réfutation de l'Athéisme , par le Docteur Bentley , Tom. I. pag. 96. & suiv.

de-Newton, il est impossible que l'ordre & l'arrangement du Monde soit l'effet du hazard, ou d'une Intelligence aveugle. Il faut être bien prévenu, ou bien insensé pour donner dans un sentiment aussi hétéroclite. La plus simple montre, la plus petite machine ne peut être réglée, si un premier Mobile intelligent, si un Orfevre, un Machiniste ne détermine, n'entretient le mouvement de leur ressort : & l'on veut que celui du Monde, si beau, si régulier, soit produit par un pur effet du hazard. Quelle folie, & quelle impertinence !

Je te salue, sage & savant Abukibak. Honore & crains toujours l'Etre suprême.



L E T T R E C L V.

Ben Kiber , *au Cabaliste* Abukibak.

JE t'ai promis dans ma dernière Lettre , sage & savant Abukibak , que je rapporterois les excellentes réponses qui se trouvent dans la défense de la Religion , tant Naturelle que Révélée , &c. aux foibles objections que forment les Athées contre les défauts qu'ils croient appercevoir dans la construction de cet Univers. Je vais dégager ma parole , & je suis assuré que tu admireras la sagesse , les connoissances , le bon sens & la piété du sage Philosophe qui s'est chargé du soin glorieux de défendre la Divinité contre les attaques des impies & des insensés qui osent lever la tête & condamner la main toute-puissante qui les a formés , & qui seul les soutient & perpétue leur existence. Je m'enhardirai à mêler quelquefois mes réflexions à celles de ce savant Ecrivain. Mon zèle pour la bonne cause doit me tenir lieu auprès de toi de ce qui manque à mon esprit & à mes lumie-

res , pour pouvoir rien dire qui approche de la force & de la précision des pensées de l'Auteur , auxquelles j'ose associer les miennes. Voici ce qu'il répond à ceux qui , peu touchés de cet arrangement qui brille dans la sage distribution des fleuves, des rivières , dans les différens circuits que fait la mer dans les golfes & les lacs qu'elle forme , s'imaginent que tout cela est produit par le hazard , que le monde a essuyé plusieurs fois des changemens considérables , & que nous ne marchons que sur des ruines , causées par des embrasemens , par des tremblemens , & par des changemens subits & violens que le seul hazard a produits.

» On oppose (1) vainement , dit-il ,
 » à ces considérations un air apparent
 » de difformité & de ruine , que l'on
 » trouve dans la surface du Globe.
 » De prodigieuses montagnes , des
 » précipices affreux , de vastes marais ,
 » de sombres forêts , des abymes d'eau
 » qui menacent perpétuellement de tout
 » engloutir ; tout cela , dit-on , est si
 » peu fini , si peu régulier , qu'il semble
 » bien plus venir du hazard , que d'au-

(1) Défense de la Religion , tant Naturelle que Révélée , &c. Tom. I. pag. 133. *Réfutation de l'Athéisme* , par le Docteur Bentley.

» dis-je , & plusieurs autres sembla-
 » bles produisent à la longue cette
 » face que l'on croit irrégulière. Et
 » cela pourroit-il arriver autrement sans
 » miracle ? Cependant , dites - vous ,
 » cet objet est difforme , & choque la
 » vue. Vous le dites : mais ne trouvez
 » pas mauvais que l'on vous repré-
 » sente que cette difformité n'est que
 » dans votre imagination. Le laid &
 » le beau sont des termes purement
 » relatifs. De quelque manière que les
 » choses soient faites , quelles qu'en
 » soient la figure & les proportions ,
 » elles ont toujours une véritable beau-
 » té , lorsqu'elles ont les qualités de
 » leur espèce , & qu'elles répondent aux
 » fins de leur destination. Il se peut
 » donc que les rochers qui bordent
 » la mer , ne paroissent pas si régu-
 » liers que des bastions travaillés à la
 » main , & qu'une montagne ne soit
 » pas aussi agréable à voir , que se-
 » roit une pyramide. Mais aussi est-
 » ce - là que les pyramides & que
 » les bastions doivent être placés ? »

J'ajouterai aux sages réflexions de
 cet Auteur que l'irrégularité qui pa-
 roît sur la surface de la terre , étoit
 absolument nécessaire , & pour la santé,
 & pour la commodité de toutes les
 créatures , sur-tout des hommes , les-

quels il est visible que Dieu a eus le plus en vûe dans la construction de cet Univers. Les montagnes rendent l'air plus doux, moins froid & moins humide; elles défendent ceux qui habitent à leurs pieds, du souffle dangereux & violent des vents du Nord. Dans les pays chauds, ceux qui font leur séjour sur les lieux élevés, sont moins incommodés de la chaleur, moins sujets à des maladies contagieuses. Voilà pour la santé : voyons pour la commodité des choses qui sont nécessaires à la vie. Les vins qui croissent sur les montagnes & sur les côteaux, sont infiniment meilleurs que les autres; ils ont plus de force, contiennent beaucoup moins d'acide, risquent peu de s'aigrir. Les oliviers, les figuiers, bien d'autres arbres très-utiles aux hommes, exigent des collines & des montagnes. La plupart des plantes, si nécessaires à la conservation de la vigueur du corps, au rétablissement des forces perdues, ne croissent que dans des lieux élevés; c'est au milieu de ces rochers qui blessent la vûe des Athées, qu'ils rencontrent les choses qui leur sont les plus utiles. Ils imitent ces insensés, qui demandent à quoi servent les drogues qu'on leur fait avaler, & qui n'en reconnoissent l'a-

avantage que lorsqu'elles leur ont rendu la raison ; de même un Spinofiste ne sent l'utilité des choses qu'il condamne, que lorsqu'après avoir confideré les biens qu'elles lui procurent, il ouvre les yeux & voit tout l'excès de fa folie. Heureux ceux qui font alors affez fensés pour revenir de leurs erreurs ! Passons, sage & favant Abukibak , aux autres réflexions de notre sage Philofophe.

» Enfin, dit-il (1), on trouve à cri-
 » tiquer dans le continent ces mêmes
 » montagnes qui font ftériles , que l'on
 » ne peut cultiver , & qu'environnent
 » d'affreux précipices. Cependant est-
 » il befoin de le dire ? C'est fur ces
 » montagnes que les vapeurs fe con-
 » densent , que fe forment les pluyes,
 » que fe font les réfervoirs pour les
 » fontaines , que les rivières prennent
 » leur origine , sources uniques de
 » l'abondance des plaines. C'est en-
 » core fur ces montagnes , ou dans
 » leur fein que naiffent une infinité
 » de plantes très-utiles , ou que s'en-
 » gendrent les métaux de toutes les
 » fortes ; autres sources merveilleu-
 » leuses des commodités de la vie.
 » Voudroit on renoncer à des biens

» si réels , pour avoir le seul plaisir
 » imaginaire de ne porter la vûe que
 » sur la convexité d'un Globe parfai-
 » tement uniforme ? D'ailleurs, cette
 » convexité même peut - elle tomber
 » tout entière sous les yeux d'aucun
 » homme ? Une plaine d'environ trois
 » milles de tour , est tout ce que nous
 » pouvons découvrir à la fois , lors
 » même qu'il n'y a rien qui la borne ;
 » cependant dans cette plaine même
 » on apperçoit que les extrémités s'é-
 » levent à la vûe , & l'on a encore le
 » chagrin de se croire dans un bas ,
 » & d'imaginer de loin des monta-
 » gnes. Enfin , si la surface de la terre
 » étoit parfaitement unie , les hommes
 » n'auroient eu ni le moyen , ni l'oc-
 » casion de faire un grand nombre d'ob-
 » servations importantes dans les Ma-
 » thématiques , parce qu'ils ne se se-
 » roient jamais imaginés que la figure de
 » cette terre est en rond. Et qu'est-ce
 » donc , après tout , qui puisse paroître
 » si charmant dans une grande & vaste
 » plaine , où il n'y a ni haut ni bas ,
 » & aucune variété qui réjouisse les
 » yeux ? Nous en appellons hardiment
 » à tous les hommes du monde : il
 » n'y en a pas un seul qui ne trouve
 » un terrain mêlé de collines & de
 » vallées , cent fois plus beau qu'un

208 LETTRES CABALISTIQUES,

» pays plat & parfaitement uniforme ;
 » car si ce dernier est capable de plaire ,
 » ce n'est guères que lorsqu'on le con-
 » temple du haut de quelque éleva-
 » tion. Quelque chose donc que l'on
 » en puisse dire , les montagnes , les
 » rochers , les précipices , les abîmes
 » de la mer , tous ces objets mêmes
 » que l'on traite d'irréguliers & de dif-
 » formes , sont dans la Nature des
 » beautés & des régularités qui pu-
 » blient la sagesse , & la bonté de
 » celui qui les a faites , parce qu'il n'y
 » en a pas une seule qui n'ait ses fins &
 » ses usages. »

Je ne saurois revenir de ma surprise,
 sage & savant Abukibak , lorsque je
 vois que l'homme est assez vain & assez
 orgueilleux pour demander compte à
 la Divinité de ses Ouvrages , & qu'un
 être borné , foible , dont les connois-
 sances ne sont que ténèbres , veut cor-
 riger ce qu'a formé une intelligence
 aussi parfaite que puissante.

De quelque côté que j'envisage les
 opinions des Athées , je les trouve si
 absurdes , si impertinentes , si insoutena-
 bles , que je ne puis comprendre , quel-
 que persuadé que je sois des faiblesses
 & des caprices de l'humanité , qu'il
 se trouve des hommes assez fous pour
 pouvoir les adopter. Si je fais atten-
 tion

tion au sentiment de l'assemblage fortuit des atômes, je vois la raison, le bon sens, l'esprit, enfin tout ce qui a été donné à l'homme, qui le distingue des bêtes, me montrer clairement qu'il est impossible que la confusion, le désordre puissent produire l'ordre & l'arrangement le plus parfait; qu'il est encore plus impossible que le hazard puisse continuer & conserver cet ordre & cet arrangement avec autant de prudence, de sagesse, de justesse & de régularité, que le sauroit faire l'Intelligence la plus clairvoyante, la plus parfaite & la plus puissante.

Après m'être convaincu de la folie de la première opinion des Athées, si j'examine la seconde, je la trouve aussi insensée. Comment puis-je condamner la structure de cet Univers, en blâmer l'accord & l'assemblage des parties, si je me suis déjà démontré évidemment que tout ce que je vois a été produit par un Etre souverainement sage & souverainement puissant? Ne faut-il pas avoir perdu la raison pour chercher des défauts dans l'ouvrage d'un Etre qui par son essence ne peut rien produire que de bon & de parfait? Dès que je suis convaincu de la nécessité de l'existence de Dieu, cette existence m'est un garant certain de la régularité de ses

210 LETTRES CABALISTIQUES,

Ouvrages. S'il y a un Dieu, il ne fau-
roit rien faire qui ne réponde à la per-
fection de sa nature : or, il est évi-
dent qu'il y en a un ; donc il l'est
aussi que les ouvrages doivent être
parfaits.

Concluons donc avec notre Au-
teur, savant Abukibak, que » tant de
» traits (1) d'intelligence & de sages-
» se dans la structure organique des
» corps animés, & dans toutes les par-
» ties du monde inanimé, ne prouvent
» pas seulement d'une manière invinci-
» ble que toutes ces choses ne peuvent
» ni s'être faites d'elles-mêmes, ni
» être l'ouvrage, ou du hazard, ou
» de la matière ; mais qu'ils prouvent
» encore de la même manière qu'il y
» a un Etre intelligent & immatériel
» qui y a manifesté sa puissance éternelle
» & sa Divinité. Quand on considère
» sur-tout qu'il n'y a rien dans cet Uni-
» vers qui n'ait sa destination, & les
» qualités qui y conviennent, qui
» peut être assez aveugle pour n'y
» pas reconnoître la sagesse d'un Créa-
» teur ? »

Je te salue ; sage Abukibak. Déteste
toujours les Athées, & fuis leur dan-
gereux commerce.

LETTRE CLVI.

Abukibak , *au studieux ben Kiber.*

LA lettre que tu m'as écrite , studieux ben Kiber , sur les maladies auxquelles les Chymistes sont ordinairement sujets , m'a paru très-utile pour ceux qui cultivent la Chymie ; tous les Physiciens peuvent y trouver aussi des choses qui leur sont souvent très-nécessaires pour la conservation de leur santé. Je croirois manquer à ce que je te dois , si connoissant ton temperament délicat , & l'ardeur avec laquelle tu t'appliques à l'étude des Belles-Lettres , je ne te communiquois point quelques observations que j'ai puisées dans le même Auteur dont tu m'as parlé , & qui regardent les maux auxquels les Savans sont exposés.

La plupart des gens de Lettres sont sujets à toutes les maladies qui attaquent les personnes trop sédentaires. Elles sont d'autant plus difficiles à prévenir , qu'on ne s'en apperçoit que lorsqu'elles sont parvenues à un point dangereux , & qu'on ne songe souvent

212 LETTRES CABALISTIQUES,

à y remédier, que dans le tems qu'elles obligent à garder le lit (1).

Presque tous les savans sont incommodés de maux d'estomac. Cette partie du corps languit & souffre par la grande dissipation des esprits animaux, & par la quantité de ceux qui se portent au cerveau. La digestion ne peut se faire parfaitement : l'attention qu'ils donnent à leurs méditations, & la contention perpétuelle de leur ame empêchent que les esprits ne se répandent en assez grande abondance dans les parties qui exigent d'être ranimées par leur moyen ; ce qui cause une tension des fibres & des nerfs (1). Cela occasionne

(1) *Literati ergo homines, qui, ut ait Ficinus, quantum mente & cerebro negotiosi sunt, tantum corpore otiosi sunt, omnes fere vitæ sedentariæ incommoda, demptis Medicis Chymicis, subeunt. Nihil notius quam hominem sedendo, Sapientem fieri : tota ergo die ac nocte sedentes, inter Litterarum oblectamenta, corporis damna sentiunt, donec non intellectæ morborum causæ sensim obrepentes, eos lectis affixerint. Bernardi Ramazzini Opera omnia Medica & Physiologica, &c. de Morbis Artificum Diatriba, Cap. XLI. pag. 643.*

(1) In universum porro Literati omnes stomachi imbecillitate laborare solent. At imbecilles stomacho, quo in numero magna pars urbanorum, omnesque pene Litterarum cupidi, &c. aiebat Celsus. Nullus enim fere est, qui serio Litterarum studio det operam, ac de stomachi languore non conqueratur ; dum enim cerebrum concoquit ea, quæ

aussi des crudités : une grande abondance de vents rend le tein pâle , & procure plusieurs autres maladies , qui conduisent insensiblement à l'*hypochondriaquerie* , & à la *cacochylie*. Quelque enjoués que soient les Savans , ils deviennent peu-à-peu mélancholiques (1).

sciendi libido , & Litterarum Orexis ingerit , non nisi male potest concoquere ventriculus ea quæ fuerint ingesta alimenta , distractis nempe spiritibus animalibus , & circa intellectuale opus occupatis , vel iisdem spiritibus non adeo plene in fluxu uti opus esset ad stomachum delatis , propter fibrarum nervorum , ac totius nervosi systematis in altioribus studiis validam contentionem. *Idem, ibidem.*

(2) Hinc ergo cruditatis , flatuum ingens copia , corporis totius pallor & macies , partibus geniali succo defraudatis : summatim omnia damna , quæ cacochyliam consequuntur , ortum ducunt. Sic studiosi paulatim , licet joviali temperamento præditi , saturnini ac melancholici fiunt. *Idem, ibidem.* pag. 644.

» La maladie , qu'on nomme hypochondrie ,
 » attaque assez souvent les gens de Lettres , a cau-
 » se de la foiblesse de leur estomach , causée par
 » la dissipation des esprits. Les obstructions qui se
 » forment d'ailleurs dans le ventricule de l'esto-
 » mac , dans les boyaux & en plusieurs autres en-
 » droits par la vie sédentaire , sont les principales
 » sources de cette maladie , peu dangereuse pour
 » la mort , quoiqu'elle la cause quelquefois lorf-
 » qu'elle vient jusqu'à un certain point ; mais elle
 » est incommodé , troublant tous les plaisirs , cau-
 » sant dans le cours d'une journée mille maux dif-
 » férens. Je n'éprouve que trop depuis deux ans

214 LETTRES CABALISTIQUES,

Les Médecins attribuent ce dernier accident au mouvement violent des es-

» combien sont cruels les symptômes de cette ma-
 » ladie. Les gens de Lettres ne sauroient trop pren-
 » dre de précautions pour éviter d'en être atteints,
 » & pour la guérir, ou du moins arrêter ses pro-
 » grès, s'il est possible. Voici ce que dit un des plus
 » grands Médecins qu'il y ait eu chez les Moder-
 » nes, sur cette maladie, qu'il distingue en deux
 » différentes classes. Je crois qu'il est inutile que
 » je traduise ce passage, ce que je rapporte ici,
 » n'étant que pour les gens de Lettres.

*Affectio hypochondriaca utriusque affecti visce-
 ris, maximeque lienis, soboles est. Hujus enim spe-
 cies duæ, una mitior, deterior altera.*

*Illa ex melancholico humore terreno sanguinif-
 que sæce ducit originem, qui in liene vicinisque
 sedibus supra modum cumulatus, tumorem inge-
 nerat, e quo teter vapor sursum effertur. Lienis tu-
 mor interdum conspicuus ingensque animadvertitur
 sine ictero, sine cachexia, idque quum & mitis est
 humor, & arcte coercetur. At vero quum e pro-
 pria is sede prorumpit in venas effusus, aut icte-
 rum, aut cachexiam parit. Quum autem præter na-
 turam incalescit, vel deteriore substantiæ condi-
 tionem subit, atrum de se vaporem exhalat, qui
 animum mentemque varie conturbans, auctor est
 hypochondriacæ melancholiæ. Hujus notæ sunt,
 multa fixaque diu cogitatio, rerum commentatio
 & suspicio malarum, verecundia, rusticusve pu-
 dor, solitudo, mœstitia, timiditas, & ignavia, ani-
 mi dejectio, aut desperatio, mentis atque sensuum
 caligo, turbulentus somnus, perversa rerum existi-
 matio, ac sæpe præposterum judicium. Atque hæc
 quidem sunt melancholicorum symptomatum mi-
 tissima.*

Alter affectio ferocior existit. Ea fit ab atra bile,

prits vitaux, & à leur dissipation, qui rend le sang âcre. Les gens de Lettres, qui sont nés d'un temperament sérieux, sont encore plus sujets à ces

quæ vel ex terrena sanguinis facie supra modum incalescente & exusta, vel ex bile flava processit. Colligitur hæc nonnunquam in liene, sæpius in pancreas, & in mesenterium spargitur, nullo tumore manifesto. Quumque sit humor acer atque perniciosus, exigua portione sævissimorum symptomatum auctor existit.

Quæ igitur ab hoc fit melancholia, superiores notas præ se fert omnes, & eas quidem multo graviores. Præterea vero præcordia sæpe ingenti fervore æstuant, pulsusque arteriarum in his est validus, quum vapor quavis ex causa excitatus sursum evolat, cor palpitat, aut premitur, anima deficit, plerisque fauces siccitate præcluduntur, ut idcirco difficile possit in mulieribus ab uteri strangulatu secerni: facies rubore, ardoreque suffunditur, oculi quasi suffusione caligant, mens denique perturbatur, ac interdum tantopere occupatur, ut sine ulla rerum expectatione meliorum, summa sit desperatio vitæ, neque possit, ulla orationis suavitate, ad spem recuperandæ valetudinis erigi. Hoc miserabile Medicis tormentum: summa vero tranquillitas est laborantis constantia & prudentia. At vero extincto dissipatoque vapore, symptomata mitescent, subinde tamen reversura. Hoc malum si penetret in cerebrum, eoque figatur, furorem ac tandem febrem accerset, hæcticæ finitimam, & quæ in marasimum deducet.

His quadantenus similia profert incommoda bilis simplex circa jecur abundantior coercita, & exæstuens: nam & æstus apparet, & animi defectio, & suffusio, atque rubor: & nisi vires jam male

inconvéniens ; mais on peut dire qu'en général ils deviennent tous dans la suite mélancholiques , rêveurs & solitaires (1). Si j'osois me mettre au nombre des gens de Lettres , je pourrois autoriser par mon exemple cette vérité. J'ai perdu plus de la moitié de ma gayeté. Je haïssois autrefois la solitude, je la recherche aujourd'hui avec passion. Je ne ris plus que la plume à la main. On pourroit me comparer à un Individu composé de celui de deux anciens Philosophes. Je suis toujours chagrin hors de mon cabinet : je ris sans cesse , lorsque j'y suis renfermé au milieu de mes Livres ; me voilà devenu à demi hypochondre. Qui sait , cher ben Ki-ber , si mes Livres un jour ne m'attriste-

succumbant, animus concitatus exardescit, iracundia sæpe jactatur, ulciscendi libidine effertur. Hac etiam tandem corpus absumitur & liquefcit, nisi in melancholiam transitus sit. *Joan. Fernelii de morbis decoris* Patholog. lib. VI. Cap. VIII. pag. 245.

(1) Varias quidem causas affert Ficinus . . . quæ omnes ad vehementem vitalium spirituum motum & dissipationem referuntur, unde sanguis ater efficitur. Melancholicis ergo passionibus obnoxii sunt, ut plurimum, Litterarum Professores ; eoque magis ; si à primordiis tale temperamentum sortiti fuerint. Sic habitu graciles, lividi, plumbei, morosi, ac solitariae vitæ cupidi observantur, qui vere Litterati sunt. *Ramazzini ubi. sup.* . . .

ront point autant que les trois quarts
 des hommes ? En ce cas-là je n'aurai
 plus rien de Démocrite ; & peut-être
 imiterai-je si fort Héraclite , que je *lar-*
moyerai comme lui. Jetterai-je les yeux
 sur les Ouvrages de l'Auteur des *Entre-*
tiens des Ombres , ou sur ceux du Mé-
 decin de L*** ? Je gemirai amèrement
 de voir le Public ennuyé , les Libraires
 ruinés , & le caractère d'homme de
 Lettres ravalé. Regarderai-je les Livres
 divins de Locke , je pleurerai , en pen-
 sant combien de fots préfèrent des Ro-
 mans & des rhapsodies à des Ouvrages
 aussi parfaits. Faisant réflexion à l'imbé-
 cillité , à la folie , & à l'impertinence
 de presque tous les hommes , je trou-
 verai un sujet à sécher mon cerveau ,
 quelque humide qu'il soit. Combien de
 pleurs un homme du tempérament
 d'Héraclite ne répandra-t'il pas , en
 songeant aux foiblesses de l'humanité ?
 Le Ciel , studieux ben Kiber , veuille
 me préserver à jamais d'une pareille sen-
 sibilité ; & puisqu'il est presque impos-
 sible qu'un homme de Lettres ne de-
 vienne mélancholique , que s'il se peut ,
 je ne le sois jamais qu'hors de mon ca-
 binet , & que je conserve la gaieté qui
 me reste dès que je suis avec mes Livres !

Une autre incommodité , à laquelle
 les Savans ne sont gueres moins sujets

qu'à la mélancholie , c'est celle de rendre leur vûe foible. Il est presque impossible qu'en lisant , ou en écrivant pendant long-tems , les yeux ne souffrent beaucoup (1).

L'inconvenient d'être obligé de se baisser pour écrire , n'est pas un des moindres attaché à la profession des gens de Lettres. Ils compriment & pressent le *ventricule* ; l'estomac en est fortement incommodé , & le cours des sucs nourriciers ou *pancréatiques* , en est interrompu ; cela dérange l'ordre & l'économie des viscères. Doléus prétend avec raison que cette interception des sucs nourriciers , causée par cette situation , est très contraire aux hypochondriaques (2).

(1) Oculorum imbecillitati præterea obnoxii paulatim redduntur : legentes siquidem & scribentes , intento obtutu non possunt , quia visionis læsionem persentiant , quod malum fovent , dum litteras minutas scribunt , quod familiare est iis , qui prompti sunt ingenii. *Idem , ibidem.*

(2) Præterea Litterarum studiosi , cum legendo & scribendo , capite ac pectore inclinato Libris incumbant , ventriculum & pancreas comprimunt , ex qua compressione stomachus oblæditur , & succi pancreatici , per suos ductus cursus inhibetur , unde postea viscerum naturalium æconomia perturbatur. Hanc succi pancreatici interceptionem , ob talem corporis situm advertit Dolæus in Hypochondriacis affectibus valde noxiam. *Ibid.* pag. 643.

» On sera peut-être bien aise de voir ce que dit
» Doléus lui-même à ce sujet. Après avoir recom-

Parmi les Savans , ceux qui travaillent à donner leurs Ouvrages au Public , & qui sont sensibles au desir de transmettre leur nom à la postérité , sont les plus exposés aux maladies dont nous venons de parler. Au reste , en parlant des Auteurs , je n'entends point ceux qui sont semblables à ce Poëte d'Horace , qui faisoit cent vers dans un quart d'heure , *stans pede in uno* ; les productions de leur esprit ne les fatiguent pas au point

» mandé de faire un exercice modéré , il conseille
 » cependant d'en faire un plus fort qu'à l'ordinaire , lorsqu'on a été quelque tems dans un trop
 » grand repos. Il attribue toutes les maladies des
 » gens de Lettres à leur vie sédentaire & à la com-
 » pression du ventricule de leur estomac , causée par la
 » situation où ils sont lorsqu'ils écrivent.

Motus & quies justæ sint moderationis , excessus ramen in motu præ quiete admittitur ; quies enim nimia præ cæteris apta nata est hunc morbum inducere , inde ob hanc vitam sedentariam mulieres hoc affectu potius quàm viri afficiuntur , & ipsis accedit affectio hysterica. Et ob hanc vitam sedentariam docti magis quam rustici hoc vexantur affectu. Multum etiam confert, quod docti Libris incumbentes incurvati & proni plurimum sedeant , unde ventriculus & pancreas aliaque comprimuntur ut primo succus libere perreptare , neque debite colligi possit, sed stagnatione acescat; vitium enim capiunt, ne moveatur aquæ : secundo spiritibus vix concedatur ad viscera transitus ob complicatûram musculorum & viscerum. *Joan. Dolæi Lib. III. de Morbis Abdominis , pag. 394.*

220 LETTRES CABALISTIQUES,
 d'incommoder la santé du corps (1). Les
 Auteurs de la misérable *Continuation de*
l'excellente Histoire de Rapin-Thoyras
 ne couroient aucun risque d'altérer la
 leur ; il ne faut pas une grande applica-
 tion pour faire une mauvaise compila-
 tion de ce qu'ont dit quelques Gazetiers
 satyriques contre les plus grands hom-
 mes que l'Angleterre ait produits dans
 ces derniers tems. Il n'en est pas de mê-
 me du sage & élégant Auteur, qui,
 parmi plusieurs Livres excellens qu'il a
 publiés, vient de nous donner avant sa
 mort la savante *Histoire du Manichéisme*.
 Il y a beaucoup d'apparence que le tra-
 vail trop pénible & trop assidu à été la
 cause de sa dernière maladie. L'applica-
 tion qu'il avoit apportée à un Livre qui
 demandoit toute la Science d'un aussi
 grand homme que lui, avoit considéra-
 blement diminué ses forces, que l'âge
 avoit déjà affoiblies.

(1) Nulli porro præ cæteris Litterarum Profes-
 soribus, studiorum laboribus magis atteruntur,
 quam qui Operum editionem in Publicum moliun-
 tur, nominisque sui immortalitatem in animo ha-
 bent insculptam. De iis tamen loquor qui vere sa-
 piunt, nam complures sunt qui scribendi caoethe
 detenti, rerum male consarcinatarum editionem,
 ac abortus potius, quam maturos fetus properant,
 non secus ac Poetæ quidam qui centum Carmina
 compingunt stantes pede in uno, ut ait Horatius,
Ramazzini ibid. pag. 645.

Rien n'est si dangereux qu'un épuise-
ment causé par le travail d'esprit. » Lors-
» que l'ame, dit un célèbre Philosophe
» Grec, rappelle à soi toutes ses for-
» ces & en prive le corps, ce dernier
» devient languissant. Ainsi, quand un
» Orateur est uniquement occupé de ce
» qui concerne son art dans lequel il
» veut exceller, sa santé périclité, &
» son corps défailit. D'un autre côté,
» lorsqu'il débite ses harangues en pu-
» blic, la vivacité avec laquelle il parle,
» cause une émotion violente qui sou-
» vent occasionne d'autres maladies,
» qui, paroissant opposées aux pre-
» mieres, trompent les Médecins & leur
» font croire qu'il y a dans un même su-
» jet diverses causes contraires les unes
» aux autres (1). «

Cette espèce de séparation qui se fait
entre l'esprit & le corps, lorsque le pre-

(1) Quando anima corpore admodum poten-
tior est, exultatque in eo atque effertur, totum ip-
sum intrinsecus quatiens languoribus implet.
Quando etiam ad dicendum, investigandumque
collectis in unum viribus vehementer incumbit, li-
quefacit prorsus corpus & labefactat. Denique cum
ad dicendum, differendumque privatim, & publi-
ce ambitiosa quadam concertatione contendit, in-
flamat corpus atque resolvit. Nonnunquam etiam
distillationes fluxusque commovens, Medicorum
plurimum decipit, cogitque illos contrarias causas
judicare. *Plato in Timæo*, pag. 495.

mier est occupé fortement de quelque matiere abstraite & difficile , fait que la plupart des Mathématiciens sont toujours rêveurs , mélancholiques , & paroissent presque étrangers dans le commerce du monde ; on diroit qu'ils sont habitans d'un autre Univers. Il est par conséquent absolument nécessaire que leur corps languisse , comme s'il n'avoit point d'ame , & qu'il fût condamné à d'éternelles ténèbres ; car pendant que l'esprit est uniquement attentif à ces études sérieuses , toute la lumiere de l'animal est , pour ainsi dire , renfermée dans le centre , & il n'en reste aucune étincelle qui puisse s'étendre aux extrémités & les éclairer (1).

Les Théologiens , les Philosophes , enfin tous les Savans qui s'appliquent fortement , & dont le genre d'étude de-

(1) Mathematici porro , quibus animum a sensibus & corporis fere commercio sejunctum esse necessum est , ut res abstrusissimas , & a materialitate remotas contemplantur ac commonstrent , omnes fere stupidi sunt , ignavi , veterinosi , ac in humanis rebus semper hospites. Partes itaque omnes , ac totum corpus necesse est veluti situ quodam ac corpore languere , non secus ac perpetuis tenebris damnatum. Dum enim mens ad hujusmodi studia intenta est , tota lux animalis in centro conclusa est , neque ad exteriora illuminanda diffunditur. *Bernardi Ramazzini , &c. de Morbis Artificum Diatriba* , Cap. XLI. pag. 680.

mande une grande contention, sont sujets à une autre incommodité, moins dangereuse, mais plus à charge à ceux avec qui ils vivent. Ils sont souvent inquiets, & peu complaisans. Les Poètes surtout tombent souvent dans une espèce de bizarrerie qui leur est particulière, à cause des idées phantastiques & chimeriques dont-ils sont occupés la nuit & le jour (1). On prétend que l'Arioste étoit d'une humeur très-particulière. On pourroit joindre à l'exemple de ce Poète Italien celui des trois quarts des Poètes qui vivent aujourd'hui. Horace nous est garand de la bizarrerie des Poètes & des Musiciens anciens. Nous voyons par nous-mêmes celle de ceux d'aujourd'hui ; ainsi, nous pouvons assurer hardiment, que c'est une maladie qui de tout tems a été commune aux fils d'Apollon.

Il est tems de finir ma Lettre, studieux ben Kiber. Dans la première que je t'écrirai, je ferai mention des remèdes

(1) *Haud minus malam morborum segetem ex studiis suis referunt Poëtæ, Philologi, Theologi, Scriptores omnes, & cæteri Literati circa mentis officia occupati. Poëtæ præsertim, ob phantasticas idæas, quas die ac nocte in mente versant, attoniti sunt, morosi, graciles, uti illorum imagines ostendunt. Idem, ibid. pag. 649.*

224 LETTRES CABALISTIQUES ,
les plus utiles pour les maux dont je
viens de te parler.

Je te salue , porte-toi bien , & ménages ta santé.

LETTRE CLVII.

Le Cabaliste Abukibak , *au studieux*
Ben Kiber.

JE te promis dans ma dernière Lettre ,
studieux ben Kiber , de te parler des
remèdes qui conviennent aux maladies
ordinaires aux gens de Lettres. Je tâ-
cherai de m'acquitter le plus succincte-
ment que je pourrai de ma promesse ,
je n'oublierai cependant aucune des
choses que je croirai essentielles à la
conservation de ta santé ; elle m'est in-
finiment chère. Je prens aussi beaucoup
de part à celle de tous les véritables
Savans , quel que soit l'état qu'ils aient
embrassé. Depuis long-tems j'ai déclaré
assez précisément qu'un habile Magis-
trat , qu'un Officier expérimenté dans
son métier , tel que le Chevalier Fo-
lard avant que le Jansénisme & la vieil-
lesse l'eussent rendu fanatique , étoient
pour moi des personnes plus respecta-
bles que les Souverains les plus puis-

sans , qui n'avoient d'autre mérite que leur trône. Ainsi , je regarde la santé des Savans comme quelque chose de précieux , & dont la conservation intéresse tout l'Univers.

Qu'importe - t'il à l'Univers qu'un Prince , tel que les Rois sainéans dont l'histoire n'a conservé que le seul nom , vive ou meure ? C'est un homme inutile de moins dans l'Univers. Un Monarque de ce caractère n'est pas à coup sûr difficile à remplacer , & les hommes ne doivent pas craindre de manquer de maîtres tant qu'ils n'en exigeront que de semblables. Il faut dix siècles pour produire un Roi comme Henri IV. Rome dans moins de quarante ans , vit cinq ou six Empereurs , aussi méprisables qu'Héliogabale. La mort d'un Souverain ne doit être plainte , qu'autant que ses sujets ont lieu de se louer de lui. Lorsque les François perdirent un Prince comme Louis XIII. ils eurent raison de s'affliger ; mais si à la place de ce Roi respectable , ils avoient perdu un maître du caractère de Charles IX. il faudroit qu'ils eussent été fous de craindre qu'il leur pût jamais manquer des Princes d'un pareil caractère.

Si l'on mesure la grandeur d'une perte à la difficulté qu'il y a de la réparer ,

quelle précaution ne doit-on pas apporter à la conservation des véritables Savans ? Un homme tel que le Chevalier Newton , ou tel que le Président de Thou , doit plus coûter de pleurs à tous les gens sensés , que la perte de huit Souvetains , de cent Ducs & Pairs , de mille Marquis , & de trois mille Barons. Lui seul étoit plus utile aux hommes , que cette foule de Princes & de Nobles ; il les instruisoit & les éclairoit , il leur montrait la vérité , & les autres les pilloient , les méprisoient , & qui pis est , leur défendoit de faire usage de leur raison.

Quelles obligations ne doit-on point avoir à ceux qui fournissent des remèdes pour conserver des personnes aussi nécessaires à la Société civile , que le sont les Savans ? Sans la science , les plus belles qualités qu'on a reçu de la Nature , ne sont que ténèbres. On doit regarder les gens de Lettres comme des Médecins excellens qui savent rendre la vûe aux aveugles ; ou si l'on veut , comme d'habiles & rares ouvriers , qui ont le secret de changer en or fin des métaux bruts & remplis d'alliage.

Les personnes qui s'appliquent beaucoup à l'étude , doivent choisir une demeure dont l'air soit pur , qui soit éloignée des étangs , des marais , & à

couvert des vents du Nord. Une pareille habitation rend les esprits animaux plus épurés, & facilite par-là les opérations intellectuelles (1).

La vie champêtre, interrompue quelquefois par le séjour des villes, est très-utile aux Savans. Ils goûtent ainsi tous les plaisirs de la campagne, & ceux qui sont attachés aux villes. Ils temperent tour à tour le silence de la solitude & le fracas du grand monde; ils doivent sur-tout se défendre des vents du Nord, se garantir contre le froid, & se couvrir la tête avec soin (2). Quant à la nourriture qui leur est convenable (3) ils

(1) *Studeant primo, ut in aëre puro, ac salubre degant, procul a stagnis, ac paludibus, ac ventis australibus. Siquidem hoc facto puriores erunt spiritus animales, intellectualium operationum potissima instrumenta. Bernardi Ramazzini de Morbis Artificum Diatriba. Cap. XXXI. pag. 650.*

(2) *Rusticati propterea, & aura liberiore gaudere, ac vario vitæ genere uti, modo ruri esse, modo in urbe, ipsis salutare est, frequentiam & solitudinem ad invicem temperando. Illa enim nostri hæc hominum desiderium facit. Cavere quoque debent a validis ventorum affatibus Austri & Boreæ, ab hyberno frigore corpus, ac præcipue caput muniendo. Idem ibid. pag. 651.*

(3) » Les préceptes que donne Doléus à ce sujet, sont très-utiles; on n'y sauroit faire trop d'attention, c'est pourquoi je les rapporterai ici, pour qu'on puisse en faire usage.

Exulent & omnia quæ ventriculo sunt onerosa,

228 LETTRES CABALISTIQUES,

peuvent regarder comme un oracle le précepte d'Hippocrate. Ce sage & savant Médecin ordonne à ceux qui desireroient de conserver leur santé, de ne point se remplir de viande. Les gens de Lettres ne sauroient être trop en garde contre la grande répletion, & contre le mélange de plusieurs mets différens; cela regarde sur-tout, ceux qui sont incommodés de la *catochylie*, ou qui sont sujets à des coliques. Cette diversité d'alimens cause une fermentation pernicieuse dans l'estomac, se change en bile, & donne la pituite. Il est très-nécessaire de ménager beaucoup cette partie, de crainte qu'elle ne puisse

ut dura (quæ tamen nonnulli ferre possunt ob acidum intensum in stomachi tunicis latens.) Viscida, salita, nocent & pingua, nimia repletio & quæcunque inordinata diæta, cum vel cibus non bene masticatur, vel priori nondum fermentato alius injicitur. Nocet & varietas ciborum, quæ nobis plures conciliamus morbos, unde recte cardinem totius vitæ *Helmontius* in sobrietate consistere asserit. A cibis enim incongruis non tantum Reges nostri inquietantur, sed & spiritus animales jam dissipati & debiles non amplius restaurantur, sed sensim ac sensim plane pereunt, unde influxus spirituum animalium ad viscera pervertitur, hinc lerna illa malorum nocturna, quæ per quietem obijci solent menti, visa illa in formando animi statu ciborum efficaciam demonstrant. *Joh. Dolai*, Lib. III. de Morbis abdominis. pag. 394.

plus faire ses fonctions , & que tout le corps ne s'en ressente (1).

Ficinus approuve beaucoup l'usage de la canelle & des autres choses aromatiques , pour conforter l'estomac. Le chocolat est encore très-bon pour les gens de Lettres , je puis t'assurer , studieux ben Kiber , que j'en ai moi-même ressenti le merveilleux effet ; c'est une des choses qui a le plus contribué au retour de ma santé. Cette boisson balsamique & spiritueuse corrige l'acide qui abonde ordinairement chez les gens de Lettres , purifie leur sang , & le rend moins âcre (2)

(1) Quod victum spectat, Hyppocratis præceptum pro Oraculo habendum ; sanitatis studium esse non repleri cibis. A satietate igitur , insuperque a ciborum varietate cavere debent , ut quæ cacochyliam , & turbas in ventre ciere soleant : siquidem ut ait Horatius ,

Cum semel assis

Miscueris elixa , simul conchylia turdis ,

Dulcia se in bilem vertent , stomachoque tumultum ,

Lenta feret pituita.

Ventriculi ergo magna custodia habenda , ne a functionibus suis aberet , ac totum corpus plectatur. *Idem , ibid. pag. 653.*

(2) Ad roborandum stomachum , laudat Ficinus

Quant au vin qu'ils doivent boire , je crois que le rouge , pourvu qu'ils n'en prennent que médiocrement , est celui qui leur convient le mieux. Les Médecins qui leur permettent l'usage du blanc , comme plus léger , tombent dans une erreur considérable ; car ce vin a toujours un acide , sur-tout pendant les chaleurs de l'été , qui est pernicieux aux personnes chez qui l'acide domine. Crato prétend qu'il est beaucoup meilleur à ceux qui sont incommodés de l'estomac , de boire un peu de vin d'Hongrie , ou de la malvoisie , qu'une plus grande quantité d'un autre léger & foible. Helmontius écrit que tous les vins foibles ont de l'aigreur. Il est donc visible que les Savans , incommodés ordinairement par des douleurs d'estomac , par des coliques , & par des affections hypochondriaques , doivent fuir l'usage du vin blanc , puisque rien ne leur est plus contraire que tout ce qui contient quelque acide (1).

rus cinnamomum , & rerum aromaticarum usum. Nostra hac ætate in Litteratorum cupedias chocolata , stomachi & spirituum solatium ; ac profecto cum studiosorum natura melancholica sit , sive nativa , sive adscititia , ac multo acido abundet , hujusmodi poriones balsamicæ & spirituosæ acorem , tum stomachi , tum sanguinis , cicurare poterunt , & ad meliorem crasim perducere. Idem , ibid.

(1) Quoad potum , vinum cæteris porionibus

Je viens actuellement , studieux ben Kiber , à un point très-essentiel , & que je ne saurois assez te recommander d'observer exactement ; c'est de faire tous les jours un exercice modéré. Tu dois cependant éviter de sortir de ton logis lorsque l'air n'est point pur & serein , ou que les vents soufflent avec violence (1). L'usage des bains est encore fort nécessaire , il procure une transpiration douce & salutaire , il tempere l'âcreté des humeurs , & ramollit

præferendum. Meracum laudatur , sed modicum. Scio multos Litteratis suorum Medicorum consilio , ut possent liberaliter , vina alba , tenuia in usû habere quo pacto putant , sibi licere sine noxa bibere quantum lubeat ; quod certe non adeo tutum , ut putant. Vina hæc tenuia , æstate præcipue , aciditatem quandam , adiscunt , qua nihil perniciosius ubi luxuriat acidum. Præstat , aiebat Crato , eos qui ventriculo debili sunt , potius parum vini Ungarici , vel Malvatici bibere , quam tenuia vina copiosa haurire. De hujusmodi vinis scripsit quoque Helmontius , quod parum vini multum aceti contineat. Litterarum itaque cultoribus , arthritide , colica affectione hypocondriaca vexari solitis , qui affectus ex acido morbofo genefim suam ducunt , neutiquam acidorum usum , sed ea quæ illud infringant , convenire satis perspectum est. Idem. ibid.

(1) Quoad cæterarum rerum regimen , ut se dentariæ , ac statariæ vitæ incommoda declinent , moderata corporis exercitatione quotidie erit utendum ; si tamen aer purus ac serenus sit , & venti sileant. *Idem. ibid. pag. 653.*

232 LETTRES CABALISTIQUES ,

les duretés qui se forment dans les viscères. L'heure la plus propre pour les bains , c'est lors du couché du Soleil ; il faut ensuite souper , & de-là aller se coucher , ainsi que faisoient les Anciens (1).

La matinée est le tems qu'il convient d'employer à l'étude , il faut éviter de s'appliquer pendant la nuit , & surtout après le souper. C'est une chose monstrueuse , dit Ficinus , de veiller bien avant dans la nuit , & de dormir après le lever du Soleil. Lorsque cet astre est couché , l'air s'épaissit , & les humeurs mélancholiques ont plus de force pendant la nuit (2) ; aussi est-elle

(1) Molles etiam frictions , ad transpirationem tum servandam , tum promovendam , in usum frequentiore revocandæ. Lavacrum quoque aquæ dulcis , æstate præsertim , quo tempore atra bilis Litteratos infestat , valde salutare esset ; sic enim humorum acrimonia temperatur , & squallida viscera remollescunt. Tempus balneationi magis opportunum erit vespertinis horis , deinde cibum sumere , & cubitum ire ; hic enim apud Antiquos mos erat ac ordo. Sic Homerus.

Ut lavit , sumpsitque cibum , dat membra sopori.

Idem , *ibid.* pag. 654.

(2) Quoad tempus vacandi studiis magis commodum , matutinum præcipue commendari solet non ita vero nocturnum ac præsertim post cenam , destinée.

destinée au sommeil dans l'ordre de la Nature , comme le jour l'est à veiller (1).

Monstrum est , inquit Ficinus , ad multam noctem frequentius vigilare , unde etiam post Solis ortum dormire cogaris , & in hoc ait errare studiosos per multos, varias autem rationes affert, quarum alias ex planetarum positu & configuratione, alias a motu Elementorum deducit, dum aër, Sole occidente, crassescit necnon ab ipsis humoribus, dum noctu prævalet melancholia, ab ordine Universi, cum dies labori, nox quieti sit destinata, adeo ut hisce omnibus Litterati ad lucernam lucubrantes contrariis moribus repugnent. *Idem, ibid.*

(1) » Tous les Médecins s'accordent à regarder
» le travail de l'après-soupé comme mortel. Je
» puis dire ici que j'ai profité trop tard de leurs
» avis, & que je n'ai reconnu combien ils étoient
» utiles, qu'après la perte de ma santé. Que mon
» exemple, s'il est possible, puisse servir à mes
» Lecteurs, & qu'ils profitent des avis de Do-
» laus & de Cardan, qu'ils trouveront ci-dessous!

Quod concernit *somnium ac viliias*, provida mater Natura somnum & vigiliis concessit, ut secundum præstitutos alternandi terminos ille intercaletur, sicque se invicem sublevarent, ne scilicet spiritus animales aut plane exolvantur, aut satius iterum refecti, nimium obtorpescant. Somnus enim dulce curarum levamen: si medietatem excedat, ita torpidos reddit spiritus, ut viscera non quævis influant, unde dein cessat ipsorum viscerum tonus, fibrillæ laxiores redduntur, & sic viscus officio suo fungi nequit. *Vigiliæ* quoque nimis protractæ, absumendo spiritus animales, nocent, unde & cessat ille influxus ad partes, hinc & hujus morbi ortus. *Job. Dolai, Lib. III. de Morbis Abdominis*, pag. 394.

234 LETTRES CABALISTIQUES,

Il faut , après avoir soupé , se délasser quelque tems des fatigues de l'étude , avant d'aller se mettre au lit ; sans quoi la digestion ne se fait qu'avec peine. Le savant Cardinal Sforcia Pallavicini , après avoir travaillé toute la journée sans prendre aucun aliment , soupoit légèrement , se délassoit pendant toute la nuit pour réparer par le sommeil la dissipation des esprits (1).

(2) La saignée est ordinairement peu

Cardan regarde les veilles comme très-nuisibles à toutes sortes de tempéramens. Vigilia enim & fames sicceant corpora ; sed fames humidis corporibus (ut infra videbitur) convenit, vigilia nemini. In Hippocrat. Aphorism. H. Cardan. Commentar. Lib. I. Aphorif. 15. pag. 72.

(1) Verum in hac re attendenda est cujusque consuetudo. Cavendum tamen ex Celsi monito ne id post cibum ingestum fiat , sed peracta coctione. Eminentissimus Cardinalis Sfortia Pallavicinus , vir doctissimus , totam diem Litterarum studio sine cibo largiebatur ; mox cæna modica sumpta , ac studiorum cura ablegata , somno , & virium reparationi noctem totam impendebat. *Id. ibid.*

(2) Venæ sectio autem , ut ut parca illorum vires atterit ac spiritus ob vigilias & studiorum labores evanidos , facile exolvit. *P. Gassendum* , Philosophum celeberrimum , ob pluries repetitam phlebotomiam , ut mos est apud Gallos , périisse , in ejusdem Vita legimus. Observatione dignum est Religiosorum Ordinum Litteratos homines , macilentos , valetudinarios , familiares habere purgationes & vomitiones , ex pulvere cornacchini , calice emetico , & similibus non sine euphoria ; hor-

avantageuse aux gens de Lettres ; elle diminue trop leurs forces , qui sont déjà affoiblies par le travail & par les veilles. Gassendi fut la victime de la saignée , & de l'entêtement des Médecins François ; il mourut pour avoir été trop saigné. On ne sauroit assez faire attention à la conduite de la plupart des Savans qui sont renfermés dant des Monasteres , ils prennent souvent des purgations , ils ne craignent pas même de se servir quelquefois de l'émétique ; mais ils abhorrent la saignée , parce qu'ils connoissent clairement que l'origine de presque tous leurs maux étant dans l'estomac , ils ne sauroient mieux faire que de se décharger des humeurs âcres qui les incommodent ; au lieu que la vie & la force , gissant également dans le sang , c'est rendre languissante la premiere , & diminuer la seconde , que de faire usage de la saignée (1).

rere autem , cum de venæ sectione agitur , ut qui satis norint illud , quod magis illo infestat , saburram humorum esse in stomacho stabulantem , ac vitale robur , quod inest sanguini , languidum esse ac effetum. Idem , ibid. pag. 688.

(1) Atqui hos , conservo suo camelo , qui parte oneris sublevare cum nolebat ; *Tu vero , inquit , & omnia hæc mea brevi portabis , quod mortuo eo contigit. Haud aliter accidit animo , qui dum*

236 LETTRES CABALISTIQUES,

La principale chose enfin , à laquelle il faut que les Savans fassent attention s'ils veulent conserver leur santé , c'est de travailler avec modération , & de n'être pas si fort occupés de ce qui concerne l'esprit , qu'ils oublient tout ce qui regarde le corps. L'ame & le corps doivent se rendre mutuellement de bons offices ; cela est nécessaire pour leur conservation mutuelle. Plutarque les compare au bœuf & au chameau. Il dit que ce dernier , n'ayant pas voulu partager dans un certain tems une partie de la charge du premier , & l'aider lorsqu'il l'en prioit , fut dans la suite obligé de la porter tout entière. La même chose arrive à l'esprit, lorsqu'il ne veut donner aucun repos au corps : une fièvre violente, ou quelque maladie survient , qui porte un grand préjudice à tous les deux.

Tâches donc , studieux , ben Kiber , de te modérer dans tes études : prends tous les jours quelques heures de récréation.

Je te salue.

paululum laxare & remittere abnuat corpus , quod id requirit, mox febre aliqua, aut vertigine ingruente, dimissis Libris, disputationibus, & studiis, una cum illo ægrotare, & laborare compellitur. Plutarc. de Præcept. Salubr.

LETTRE CLVIII.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

Leshommes, sage & savant Abukibak, sont en général si portés au fanatisme, qu'il est surprenant qu'il s'en trouve un nombre aussi considerable parmi eux, qui ne tombe point dans cette dangereuse phrénésie.

Lorsqu'on voit les progrès que certaines Sectes ont faites dans les pays les plus polis & les plus éclairés, on est étonné de la foiblesse & de la bizarrerie de l'esprit humain. On croiroit presque que ce que l'on appelle raison, lumière naturelle, bons sens, n'a été accordé par le Ciel qu'à très-peu de mortels, & que les autres n'ont qu'une espece d'instinct qui est déterminé au bien ou au mal, suivant les impressions qu'il reçoit par quelque cause étrangere.

Les personnes qu'on regarde dans le monde comme les plus respectables, soit par leur rang, soit par leur conduite, sont souvent les plus folles & les plus ridicules. Les choses sont poussées

238 LETTRES CABALISTIQUES,

si loin aujourd'hui , qu'il faut chercher la raison chez quelques Philosophes , dont le nombre est bien petit. Vouloir la rencontrer par-tout ailleurs , c'est tenter l'impossible ; c'est courir après ce qu'on est sûr de ne point trouver. On peut justement appliquer à ce siècle ce que disoit du sien un ancien Evêque de Lyon (1). Il se plaignoit que les hommes crussent & fissent des choses auxquelles les Payens les plus insensés & les plus superstitieux n'auroient point ajouté foi , & qu'ils auroient rougi d'exécuter. Ne faut-il pas avoir perdu la raison ; mais même toute honte , pour donner dans les folies des Convulsionnaires Jansénistes ? Est-il quelqu'un à qui il reste encore l'usage du bon sens , qui puisse ne pas déplorer l'extravagance de M. de Mongeron ? Ce Magistrat , destiné par son état à juger les hommes , à protéger la veuve & l'orphelin , à réprimer le coupable , à punir le méchant , à soutenir les droits & les privilèges de sa patrie , va se faire le Chef d'une troupe de fanati-

(1) *Tanta jam stultitia oppressit miserum mundum , ut nunc sic absurde res credantur a Christianis , quales antea ad credendum non poterat quisquam suadere Paganis. Agobard , cité dans la Philosophie du bon-Sens , &c. pag. 60.*

ques, & met au jour un gros Livre pour autoriser sa folie. Qui pis est, c'est que quelque ridicule, quelque grande qu'elle soit, elle trouve beaucoup de partisans, & de zélés imitateurs. Le penchant que les misérables mortels ont au fanatisme, est si dangereux, que des gens, ennemis de leur personne & des opinions de M. de Mongeron, deviennent tout à coup aussi insensés que lui.

Après avoir vû deux Jésuites amenés subitement au parti des convulsionnaires, par les discours d'un Magistrat enthousiaste, un Philosophe ne sera-t'il pas bien fondé à soutenir que le fanatisme (1) est une maladie épidémique, qui se communique plus aisément que la peste, & que les personnes qui semblent devoir en appréhender le moins les atteintes, sont celles qui souvent en sont les premières victimes ? Je le repete encore, sage & savant Abu-

(1) » La superstition, dit Seneque, est une erreur qui tient de la folie. Elle appréhende & craint ceux qu'elle devrait aimer ; elle outrage ceux qu'elle honore, & il vaudroit autant nier qu'il y a des Dieux, que de les deshonorar par les idées qu'on s'en forge. *Superstitio error insanus est : amandos timet ; quos colit violat. Quid enim interest utrum Deos neges, an infames ?* L. Annæi Senecæ *Epistol. CXXIV. sub fin.*

240 LETTRES CABALISTIQUES ,
kibak , deux Jésuites rendus serviteurs
très-humble de S. Paris , & cela par
M. de Mougéron , le visionnaire le plus
avéré du Royaume , c'est-là une preuve
si démonstrative des funestes effets que
peut produire le fanatisme (1) , qu'il

(1) » Je placerai le superbe & magnifique por-
» trait qu'a fait du fanatisme un de nos meilleurs
» Poètes , on verra en abrégé les principaux éve-
» nemens qu'il a causés dans les siècles passés &
» dans ces derniers tems.

Le fanatisme est son horrible nom ,

Enfant dénaturé de la Religion.

Armé pour la défendre , il cherche à la dé-
truire ,

Et reçu dans son sein , l'embrasse & la déchire.

C'est lui , qui dans Raba , sur les bords de
l'Arnon ,

Guidoit les descendans du malheureux Ammon,

Quand à Moloc leur Dieu , des mères gé-
missantes

Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.

Il dicta de Jepheté le serment inhumain ,

Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.

C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie ,

Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.

France , dans tes forêts il habita long-tems.

A l'affreux Teutates il offrit ton encens.

Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides ,

ne doit plus paroître surprenant que les trois quarts de Paris ayent donné dans toutes les folies qu'on a faites pendant long-tems sur le Tombeau du Diacre.

Qu'à tes indignes Dieux présentoient les Druides.

Du haut du Capitole il crioit aux payens :

Frappez , exterminiez , déchirez les Chrétiens.

Mais lorsqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut soumise ,

Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise ,

Et dans les cœurs Chrétiens inspirant ses fureurs ,

Des Martyrs qu'ils étoient , les fit persécuteurs.

Dans Londres il a formé la Secte turbulente ,

Qui sur un Roi trop foible a mis sa main sanglante ;

Dans Madrid , dans Lisbonne il allumé ces feux ,

Ces buchers solennels , où des Juifs malheureux

Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres ,

Pour n'avoir point quitté la foi de leurs Ancêtres.

Voltaire. Henriad. Chant. V. 84.

- » Ajoutez à tous ces faits l'assassinat des Rois
 - » Henri III. & Henri IV. l'empoisonnement d'un
 - » Empereur , le massacre de la journée de S. Barthelemi , les guerres de Religion qui ont déchiré pendant si long-tems l'Allemagne & la France
- Tome VI.* X

Dans tous les tems les peuples ont toujours été naturellement portés au fanatisme , & les enthousiastes les ont séduits , dès qu'ils ont su flatter quelque peu leurs passions , ou se prévaloir de leur amour pour le merveilleux & pour la nouveauté. Les Egyptiens , les Grecs & les Romains se disputèrent à l'envi l'honneur de faire les plus grandes extravagances. Leur Religion étoit un fanatisme excessif , & leurs fêtes mon- troient jusqu'où peut aller la croyance des hommes , séduits par l'autorité d'un culte superstitieux.

Lorsqu'on lit le ramas des cérémonies anniversaires qu'on observoit le jour de la célébration de celle d'Adonis , on est honteux des foiblesses des hommes , on rougit d'avoir eu de semblables ancêtres ; & cependant l'on n'est pas plus sage aujourd'hui , qu'on l'étoit il y a deux mille ans. Le fanatisme ne regne pas moins , & les progrès qu'il fait , doivent augmenter les alarmes des Philosophes par les maux qui menacent nos descendans.

- » ce. Considérez tous ces funestes événemens, cau-
 » sés par le faux prétexte de soutenir la Religion,
 » & vous ne pourrez vous empêcher de dire avec
 » Lucrece.

Religio peperit scelerosa atque impia facta.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. I.

Il me seroit aisé de prouver , sage
 & savant Abukibak , que les folies
 qu'un faux zèle religieux fait faire de
 nos jours , ne sont pas moindres que
 les plus grandes qu'ont faites les an-
 ciens Egyptiens , Grecs & Romains.
 Cette fête d'Adonis , contre laquelle
 je me récriois seulement , étoit moins
 ridicule , & peut-être moins crimi-
 nelle que la plûpart de celles qu'on
 célèbre aujourd'hui à Rome & à Pa-
 ris. Examinons un moment l'opinion
 que je soutiens , & voyons sans pré-
 vention si je ne suis pas dans l'erreur.
 On promenoit par les rues l'image d'A-
 donis & celle de Vénus. On dressoit
 ensuite deux lits , dans l'un desquels on
 couchoit celle d'Adonis , & dans l'au-
 tre celle de Vénus. Après ces prépa-
 ratifs , on passoit à des choses moins
 gayer ; on pleuroit , on s'affligeoit.
 Beaucoup de gens ne bernoient pas-
 là leur tristesse , ils se fouettoient , &
 se fouettoient vivement. Tout cela se
 faisoit pour témoigner la douleur qu'on
 avoit de la mort d'Adonis , qu'on re-
 gardoit cependant comme un Dieu.
 Est-il rien de si fou , rien de si insensé ,
 rien enfin de si fanatique que de placer
 un homme au rang de la Divinité , &
 de s'affliger ensuite des maux qu'il peut
 avoir soufferts sur la terre ? Ces maux

244 LETTRES CABALISTIQUES

avoient - ils rien de commun avec le nouveau Dieu? Ou il falloit le laisser dans le nombre des mortels, ou se réjouir toujours dès qu'on en faisoit un Dieu.

Voilà les extravagances des Anciens, mises dans leur plus grand jour; parcourons celles des Modernes avec la même impartialité. Elles sont d'autant plus condamnables, qu'elles tombent sur les sujets les plus respectables. Les Payens, en rendant leur Religion ridicule, ne faisoient que se jouer d'une chose qui méritoit d'être méprisée par tous les gens de bon sens; mais les Chrétiens, en manquant à ce qu'ils doivent à la leur, avilissent un culte établi par la Divinité même. Le fanatisme Chrétien est donc nécessairement plus criminel que le Payen, & n'est pas moins extravagant. On couchoit dans des lits differens Adonis & Venus chez les Grecs; ne met-on pas dans des niches chez les Chrétiens S. Maximin à côté de la Madeleine? Ne s'afflige-t-on pas, ne jeûne-t-on pas, ne pleure-t-on pas la veille de leur fête? Et le jour de la célébration ne promene-t-on pas leurs images dans les rues? Les Prêtres qui desservent les Autels de ces Saints, ne se fouettent-ils pas dans certains jours réglés, à

leur honneur & gloire? Etoit-il plus fou de se battre les épaules & les fesses autrefois, qu'il ne l'est aujourd'hui? Et les Bienheureux canonisés sont-ils sujets à des incommodités, dont les Divinités Payennes étoient exemptes?

Le fanatisme Monacal va si loin, que le souvenir des Myſteres les plus augustes de la Religion sert souvent de prétexte à fomenter l'Idolâtrie & la superstition la plus criminelle. J'ai lû dans un Auteur moderne un fait, qui montre bien jnsqu'où l'abus des choses les plus saintes est porté. *Je me trouvai, dit-il (1), un jour à Mayence, dans la Sacristie des Peres Jésuites, avec cinq ou six de ces bons Peres. Nous prenions plaisir à voir les présens qu'on venoit faire à la Crèche. Un pauvre paysan entre autres apporta avec une grande simplicité & dévotion, une botte de foin, & la mit dans la sainte étable entre le bœuf & l'âne. Les Jésuites, qui s'en apperçurent, se dirent les uns aux autres : Fi, fi, il faut ôter cela vite; cela ruinerait tout, ils n'apporteroient plus que de l'herbe. Il vaut mieux qu'ils apportent de bons jam-*

(1) Histoire des Tromperies des Prêtres & des Moines, par Gabriel de Miliane, Tom. II. pag. 219. & 220.

246 LETTRES CABALISTIQUES ,
bons , & des langues de bœuf pour
S. Joseph. Le Sacristain accourut pour
l'ôter ; mais le paysan s'y opposa , di-
sant qu'il ne vouloit pas que l'âne &
le bœuf mourussent de faim. On lui dit ,
pour l'appaiser , que l'Enfant Jesus fe-
roit un miracle , & les soutiendrait par sa
vertu divine.

Dans ce passage singulier , sage &
savant Abukibak , on découvre non-
seulement une parfaite ressemblance
entre le fanatisme ancien & moderne :
mais on voit une égale mauvaise foi
entre les Prêtres qui vivoient il y a
deux mille ans , & plusieurs de ceux
qui vivent aujourd'hui ; car ce seroit
outrager les choses , que de les ranger
tous dans la même classe. Mais enfin ,
il suffit pour le malheur des peuples
que le nombre de ceux , dont les avar-
es impostures & les fourbes pieuses
fomentent la superstition , est beau-
coup plus considérable que ne l'est celui
de ceux qui voudroient en arrêter le
cours. Un enthousiaste , ou un homme ,
qui par avarice fait adroitement le con-
trefaire , peut causer lui seul plus de
mal que mille Theologiens , tels que
Baillet & Launoi , ne sauroient faire de
bien. On ne peut voir qu'avec une
surprise dont on ne revient point , les
progrès qu'ont faits les Sectes commen-

cées, ou protégées dans la suite par des fanatiques, soit qu'ils l'ayent été réellement, soit qu'ils ayent seulement affecté de l'être.

Le Mahométisme a séduit plus de la moitié de l'Univers ; son Auteur a acquis la plus grande réputation en se disant inspiré, & ses grimaces fanatiques ont été plus utiles à ses opinions, que tous les combats qu'il livra pour les établir dans l'Arabie.

Ignace de Loyola (1), peut-être aussi fin, aussi fourbe, & aussi délié que Mahomet, sut se servir encore mieux que lui, du penchant que les peuples ont au fanatisme. Il courut l'Espagne un pied nud & l'autre chaussé, il fit la veille des armes comme Dom Quichotte, il prétendit avoir souvent des visions célestes, & il trouva un grand nombre de gens qui ajouterent foi à ses discours. On l'eût enfermé aux Petites-Maisons, si l'on eût agi sensément ; mais on l'a canonisé après la mort, & ses disciples sont aussi riches que les Monarques les plus puissans. Quel exemple du

(1) Pour être persuadé que ce que je dis ici d'Ignace de Loyola, n'est point outré, il faut consulter Pasquier, & lire la vie du même Ignace, écrite sous le nom de l'*Histoire de Don Inigo de Quipuscoa*. Voyez aussi dans les *Lettres Juives*, & la Table au mot *Ignace*.

progrès que fait le fanatisme, & quel sujet de déplorer la foiblesse de l'esprit humain !

L'Histoire du Fondateur des Quakres est presque aussi singulière que celle du Patriarche des Jésuites. A la vérité ce premier étoit entièrement fou, & agissoit sans aucun déguisement ; mais les choses dont il vint à bout, prouvent encore mieux par cette raison les effets prodigieux de l'esprit fanatique. *George Fox*, dit un agréable Auteur (1), étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, de mœurs irréprochables, & saintement fol. Il étoit vêtu de cuir, depuis la tête jusqu'aux pieds. Il alloit de village en village criant contre la guerre & le Clergé. S'il n'avoit prêché que contre les gens de guerre, il n'avoit rien à craindre ; mais il attaquoit les gens d'Eglise, & il fut bientôt mis en prison. On le mena à *Darby* devant le Juge de Paix. Fox se présenta au Juge avec son bonnet de cuir sur la tête. Un Sergent lui donna un soufflet, en lui disant : Ne fais-tu pas qu'il faut paroître tête nue devant M. le Juge ? Fox tendit l'autre joue, & pria le Sergent de vouloir bien lui donner un autre sou-

(1) Lettres écrites de Londres sur les Anglois &c autres sujets, par M. de Voltaire, Lettre III. pag. 17.

flet pour l'amour de Dieu.... Le Juge, voyant que cet homme le tutoyoit, l'en-
 voya aux Petites-Maisons de Darby pour
 y être fouetté. George Fox alla à l'Hôpi-
 tal des fols en louant Dieu, où l'on ne
 manqua pas d'exécuter à la rigueur la
 sentence du Juge. Ceux qui lui infligerent
 la pénitence du fouet, furent bien surpris
 quand il les pria de lui appliquer encore
 quelques coups de verge pour le bien de
 son ame. Ces Messieurs ne se firent pas
 prier; Fox eut sa double dose, dont il les re-
 mercia très-cordialement. Il se mit à les
 prêcher. D'abord on rit; en suite on l'é-
 coute: & comme l'enthousiasme est une
 maladie qui se gagne, plusieurs furent
 persuadés, & ceux qui l'avoient fouetté,
 devinrent ses premiers disciples. Délivré
 de sa prison, il courut les champs avec
 une douzaine de prosélytes, prêchant tou-
 jours contre le Clergé, & fouetté de tems
 en tems. Un jour étant au pilori, il ha-
 rangua tout le peuple avec tant de force,
 qu'il convertit une cinquantaine d'audi-
 teurs, & mit le reste tellement dans ses
 intérêts, qu'on le tira en tumulte du trou
 où il étoit. On alla chercher le Curé An-
 glican, dont le crédit avoit fait condam-
 ner Fox à ce supplice, & on le piloria à
 sa plac.

Après des aventures aussi suprenantes
 que celles de George Fox, doit-on s'é-

tonner que l'Abbé Béchérac ait si fort augmenté le nombre des convulsionnaires, & que ses cabrioles ayent fait sur l'esprit des Parisiens le même effet, que sur les Anglois les coups de fouet qu'en recevoit tranquillement George Fox ? Malgré les précautions de la Cour, les folies qu'on a faites à S. Médard, & celles qu'on pratique encore dans la plupart des villes du Royaume, iront sans doute en augmentant, & le fanatisme des convulsionnaires croîtra, jusqu'à ce qu'une autre folie d'une espece differente remplace la premiere. Car il en est du fanatisme, ainsi que des autres choses ; il est sujet aux modes & aux changemens. Il prend de tems en tems une forme nouvelle ; mais au fond il est toujours également condamnable & pernicieux.

Je te salue, sage & savant Abukibak. Porte-toi bien, & gardes-toi toujours des préjugés populaires, source féconde du fanatisme.



LETTRE CLIX.

Ben Kiber , *au sage* Abukibak.

J'A I étudié avec soin , sage & savant Abukibak , les opinions des anciens Peres de l'Eglise sur le mariage ; je me suis fait un plaisir de savoir ce qu'avoient pensé sur une chose aussi utile à la Société civile , à la tranquillité des familles , à la grandeur des Etats , au bonheur des humains , des gens qui passent pour si éclairés & si savans. Quel a été mon étonnement , lorsque j'ai été convaincu que ces Peres de l'Eglise si vantés ont presque tous raisonné , ou comme des visionnaires , ou comme des fanatiques , sur une matiere qui étoit si aisée à traiter , en faisant usage de la raison ! Il ne falloit que le sens commun pour éclaircir certains points que les Peres ont obscurcis. Que doit-on en conclure , si ce n'est que les plus saints personnages se trompent quelquefois très-lourdement , & que la superstition qui se cache si bien & si facilement sous le voile de la Religion , trompe & séduit les personnes les plus pieuses , lors-

qu'elles négligent de s'éclairer du flambeau de la raison ?

Les Savans qui vivent aujourd'hui , & qui sont partisans des Peres , ne répondent rien de bon aux critiques qu'en font quelques autres Savans. Après avoir battu long-tems la campagne pour excuser les défauts , les erreurs & les opinions dangereuses qui se trouvent dans les Ouvrages de bien des Peres , ils sont obligés de convenir qu'ils ont soutenu quelquefois des sentimens qu'on ne sauroit approuver. Pourquoi ne point avouer cela naturellement , & sans chercher tant de détours inutiles ? L'affectation de vouloir justifier les erreurs des Peres leur a plus nui , qu'elle ne leur a servi. Si on les avoit loués dans ce qu'ils ont eu de bon , condamnés dans ce qu'ils ont eu de mauvais , on auroit abrégé bien des disputes & des discussions qui ne leur ont point été honorables. Plus on a examiné leurs Ecrits , & plus on y a trouvé de quoi critiquer. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des Peres qui ont été de grands hommes. Qui pourroit nier que S. Basyle n'ait écrit avec toute la pureté possible , que S. Chrysostôme n'aient été très-éloquent , que S. Augustin n'ait eu une vaste & profonde érudition ? Les Protestans , & quelques autres Auteurs

qui ont refusé aux excellentes qualités de ces Peres les louanges qu'elles méritent , se sont rendus ridicules ; mais un homme peut écrire purement & avec élégance , être savant , & cependant avancer plusieurs opinions fausses , & quelques autres dangereuses au bien de la Société. Les plus celebres Peres sont précisément dans ce cas lorsqu'ils ont parlé du mariage. Ils se sont figuré que les plaisirs les plus naturels & les plus innocens avoient quelque chose de mauvais en eux-mêmes , & que Dieu n'avoit permis aux hommes de les goûter , que par une espece de tolerance & d'indulgence , & pour les empêcher de commettre un plus grand mal. Ces idées fausses , & directement opposées à la raison , qui nous montre que Dieu a inspiré lui-même aux hommes un amour naturel , qui est inné avec eux , pour certaines choses , afin que cet amour soit le nœud & le lien éternel de la Société ; ces fausses idées , dis-je , entierement opposées à ce que nous montre clairement la lumiere naturelle , ont conduit les Peres à regarder l'usage du mariage , comme ayant de lui-même quelque chose de honteux & de criminel. Ils ont dit à ce sujet cent impertinences plus ridicules les unes que les

autres, & ils ont traité les matieres qui concernent le mariage, comme auroient pû le faire de vrais fanatiques, ou des enthousiastes, aussi visionnaires que l'étoit Origene lorsqu'il se fit faire eunuque par un zele également fou & dangereux.

Les Théologiens modernes, qui soutiennent aujourd'hui tous les Ecrits des Peres, & qui, soit par prévention, soit par politique, veulent ne point distinguer les excellentes choses qui s'y trouvent, des mauvaises, sont cependant forcés d'avouer que sur ce qui regarde le mariage, ces *anciens Docteurs ne sont point entierement exempts de blâme*. Cet aveu ne doit-il pas être regardé comme une conviction authentique des erreurs qu'on leur reproche ? S'il y avoit eu quelque moyen de les justifier, à coup sûr leurs partisans outrés ne l'auroient pas négligé. On fait assez dans quel sens il faut prendre ces confessions que la force de la vérité arrache d'un Avocat, attentif à cacher la foiblesse de la cause qu'il défend. Il seroit absurde de prétendre qu'un homme, tel que le Pere du Cellier, s'expliquât comme Barbeirac sur une erreur qu'il reconnoîtroit être dans les Ouvrages d'un Pere ; ce seroit exiger qu'un Avocat parlât de sa partie du même ton qu'il parle de celui.

contre lequel il la défend. Je ne voudrois pas aussi qu'on s'en tint aveuglément à ce qu'ont dit ceux qui ont attaqué directement les Peres, quoique la plupart du tems ils les croient condamnés avec raison. Ils leur ont quelquefois imputé des défauts qu'ils n'avoient pas; ils ont voulu leur faire un crime de certaines opinions assez indifférentes, ils ont grossi les fautes qu'ils leur reprochoient. Je pourrois en citer ici vingt exemples, pris dans les écrits de le Clerc & dans ceux de Barbeirac. Ces deux Savans, sur-tout le dernier, n'ont pas toujours jugé assez équitablement. Le grand nombre de fautes qu'ils ont trouvé dans les Peres, les a persuadés que leurs Ecrits étoient absolument mauvais, & presque indignes d'être lûs; ils se trompoient, & peut-être qu'un peu de passion les conduisoit. Scaliger étoit plus retenu qu'eux. *Les Peres*, disoit ce grand homme, *sont bonnes gens; mais ils ne sont pas savans.* En ôtant la science aux Peres, Scaliger laissoit à quelques-uns l'éloquence, & à presque tous le bon sens. Vossius pensoit à peu près de même; mais ce n'est point encore assez, & les sentimens de Scaliger & de Vossius me paroissent moins bons que celui d'Erasme. De tous les Savans qui ont parlé avec

liberté sur les Ouvrages des anciens Théologiens , personne ne me paroît en avoir jugé aussi sainement que cet habile Hollandois. Il n'a point la foiblesse d'applaudir aux erreurs & aux fautes des Peres , il ne cherche point à les justifier ; mais il relève aussi très-soigneusement les bons & beaux endroits de ces Auteurs , & il en trouve abondamment dans quelques-uns. On n'a qu'à voir ce qu'il pensoit de S. Basile (1), de

(1) Divus Basilus , vir optimo jure dictus magnus , sed maximi cognomine dignior , cujus facundiam contumeliam esse judico cum quoquam eorum comparare ; quorum eloquentiam supra modum admirata est Græcia juxta modum æmulata Italia. Quis enim inter illos sic omnibus dicendi virtutibus excelluit , ut in eo non aliquid desideretur vel offendant ? Tonat ac fulgurat Pericles , sed sine arte : Attica subtilitate propemodum friget Lysias Phalereo suavitatem tribuunt , gravitatem adimunt. Isocrates umbratilis Orator , affectatis structuræ numeris , ac periodis orationis , perdidit illam nativæ dictionis gratiam. Demostheni , quem velut omnibus numeris absolutum eloquentiæ exemplum producit M. Tullius , objectum est quod orationes illius olerent lucernam , nec desunt qui in eo affectus & urbanitatem requirunt. Sed ut maxime aliquis extiterit , in quo neque naturam , neque artem , neque exercitationem desideres , quem mihi dabis , qui Divi Basilii pectus numine plenum , non dicam æquarit , sed vel mediocri consequatur intervallo ? Quem qui tantum Philosophiæ , qui omnium disciplinarum circulum cum summa dicendi facultate conjunxerit ? Sed ut dixi , contumeliæ genus est yixum divinitus afflatum cum pro-

S.

S. Chrysostôme (1), de S. Grégoire de Nicée, de S. Athanase, on sera bientôt convaincu qu'il étoit très-éloigné du sentiment de Barbeirac.

Peut-être écrirai-je quelque jour, sage & savant Abukibak, l'histoire critique de la Vie & des Ouvrages des plus grands hommes anciens & modernes ; si cela est, je t'enverrai cet Ouvrage dès qu'il sera achevé. Tu verras alors si j'ai bien su distinguer ce qu'on doit louer ou ce qu'on doit blâmer dans les Ouvrages des Peres. Quant à présent, je vais te rapporter le plus succinctement qu'il me sera possible, & avec cette liberté qui est le partage des Philosophes, les erreurs, & même les sottises qu'ont dites presque tous les Peres au sujet du mariage, qu'il n'a pas tenu à eux qu'on ne supprimât entièrement, puisqu'ils ne l'ont regardé

phanis, ac nihil aliud, quam hominibus conferte. *S. Basilii Encomium ex Epistola Des. Erasmi, Roterd. ad D. Jacobum Adoletum, Episcopum Carpenteratensem, primæ Edit. Græcæ Basilii præmissa.*

(1) Tulit eadem ætatis aliquot summa facundia parique doctrina ac pietate viros. Athanasium Alexandrium Episcopum, Gregorium Nazianzenum Basilii Pyladem, ac studiorum sodalem, Joannem Chrysostomum & ipsum Basilio familiarem, ac fratrem Gregorium Nyssenum Episcopum. Horum suis quisque dotibus summus erat. *Idem, ibid.*

258 LETTRES CABALISTIQUES,

que comme un mal qu'on permettoit pour éviter un plus grand mal. Ce que je dis te paroîtra étonnant , tu ne pourras croire que des gens , à qui l'on donne journellement le titre de *Saint* , de grand *Saint* , de *Lumière de l'Eglise* , d'*Homme incomparable* , de *Génie sublime* , aient pû soutenir une pareille erreur , qui est aussi nuisible au bien public , qu'elle est impertinente & ridicule ; rien n'est cependant plus véritable. Je vais te faire entendre les Peres , ils parleront eux-mêmes , & tu verras que je ne leur prête rien.

S. Justin regarde le mariage comme un usage illégitime , par lequel on satisfait le desir de la chair (1). Il donne de grandes louanges à ceux qui se privent & s'abstiennent de cet usage , & qui étant mariés , vivent comme s'ils ne l'étoient point. Une opinion aussi ridicule , qui tend manifestement à la destruction totale de la Société civile & à la ruine des familles , te paroîtra beaucoup plus digne d'un enthousiaste que d'un

(1) Αἵμα καὶ μὴ τεῖραι μὲν ἐξ ἀρχῆς παρθενεύουσιν ᾧ , κατήργησαν τὴν συνουσίαν. ἑτεραί ᾧ ἐ ἀπὸ χρόνου. Αἱ ῥένας μὲν τὺς μὲν ἀπ' ἀρχῆς παρθενεύοντας ὁρᾷμεν , τὺς ᾧ ἀπὸ χρόνου. ἅτε ᾧ αὐτῶν καταλύσθαι τ' ᾧ ἐπιθυμίας ΑΝΟΜΟΝ γάμοι. *Spicileg. Tom. II. pag. 180.*

sage Ecrivain ; mais tu trouveras encore bien plus de fanatisme dans le sentiment de ce Pere, lorsque tu considereras l'idée qu'il s'étoit faite de la génération. Il se figuroit qu'il étoit très-possible que le genre humain fût continué sans le secours des femmes ; voici les propres paroles dans un fragment considerable qui nous reste d'un Ouvrage qu'il avoit écrit sur la Résurrection (1). *La seule raison pourquoi notre Seigneur Jesus-Christ est né d'une Vierge, a été pour abolir la génération qui se fait par un desir illégitime, & pour montrer que Dieu peut former un homme sans aucun commerce charnel.* Ces imaginations chimériques ne méritent-elles pes d'être condamnées très-sévèrement, & n'est-ce pas rendre un service essentiel au Public, que de montrer le ridicule d'une pareille opinion, d'autant plus dangereuse, qu'elle se trouve dans les écrits d'une homme qui d'ailleurs a du mérite, & qui est estimé par la pureté de ses mœurs ?

L'idée folle de S. Justin me rappelle cel-

(1) Καὶ ὁ Κύριος δὲ ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς ὃ δὲ ἄλλα τι ἐν παρθένῳ ἐτέχθη ἀλλ' ἵνα καταργήσῃ γέννησιν ἐπιθυμίας ΑΝΟΜΟΥ, καὶ δείξῃ ὅτι ἐδιδάσκουσιν ἀνθρώπινος δυνατην εἶναι τῷ Θεῷ τὴν ἀνθρώπου πλάσιν. *Ibid.* p. 180. 181.

260 LETTRES CABALISTIQUES,

le du Médecin dont tu m'as parlé dans tes premières Lettres, qui trouvoit si peu de dignité dans l'acte Vénérien (1), qu'il regrettoit toujours que les Philosophes n'eussent pas le privilège de faire des enfans sans le secours des femmes. Tertullien raisonnoit aussi ridiculement sur cet article que le Médecin moderne ; la différence qu'il y a entre ces deux Auteurs, c'est que le Médecin vouloit plaisanter, & que le Théologien parloit très-sérieusement. Il n'est rien de si peu sensé, & en même-tems de si plaisant que ce que Tertullien écrit à sa femme : *Si nous lisons*, (2), dit-il, *dans les Ecritures qu'il vaut mieux se marier que brûler, quel cas doit-on faire, je vous demande, d'un bien qui n'est bien qu'en égard au mal ? S'il est permis de se marier, ce n'est qu'autant que cela est moins mauvais que de brûler ; mais combien n'est-il pas salutaire & plus heureux de ne point se marier & de ne point brûler ?* Voilà un discours fort tendre pour un époux, & un modèle singulier d'un billet doux

(1) Voy. le I. Vol. de ces Lettres Cabalistiques.

(2) Quod denique scriptum est, *melius est nubere quam uri* ; quale hoc bonum est, oro te, quod mali comparatio commendat : ut ideo melius sit nubere, quia deterius est uri. At enim quanto melius est, neque nubere, neque uri ? *Tertull. ad Uxorem*, Lib. I. Cap. III. pag. 162.

pour un mari qui écrit à sa femme. N'y a-t'il pas dans la conduite de Tertullien de quoi détruire de fond en comble les Sociétés les plus tranquilles & les Etats les plus florissans, si cette conduite étoit imitée, & si beaucoup de maris étoient aussi fanatiques au sujet de leur mariage, que l'étoit cet ancien Docteur sur le sien ? Belle manière d'inspirer à une femme de l'amour pour son époux, que celle de lui vouloir persuader qu'elle ne doit le regarder que comme une chose qui est moins mauvaise que le supplice du feu, mais qui au demeurant ne vaut gueres mieux !

S. Jérôme n'étoit gueres plus retenu dans les déclamations qu'il faisoit contre le mariage, que Tertullien. Il traitoit les maris de Diables, & toute la grace qu'il leur faisoit, c'étoit de leur donner la préférence sur Belsebut & Astaroth. Selon lui, une femme qui se remarioit, devoit être privée pour toujours du Sacrement de la Communion. Ces opinions ne sauroient être assez sévèrement condamnées. Un fanatique qui prêcheroit aujourd'hui une pareille doctrine, seroit renfermé par arrêt du Parlement aux Petites-Maisons ; c'est ce qui pourroit lui arriver de plus heureux ; car si on ne lui faisoit grace, à cause de la fo-

lie dont on le jugeroit atteint , il seroit peut-être puni comme un perturbateur dangereux du repos public. Je te demande , cher Abukibak , si l'on pourroit traiter trop rigoureusement un Théologien qui écriroit , qui parleroit & penseroit comme S. Jérôme ? Voici mot à mot comment s'explique ce Pere (1). *Si une jeune veuve ne peut, ou ne veut pas garder la continence, qu'elle prenne un mari plutôt que le Diable. La belle chose, & bien à souhaiter, où il s'agit de choisir entre cette chose & Sathan!* Tu vois que je ne fais dire à S. Jérôme que ce qu'il a dit expressément , lorsque je l'accuse d'avoir comparé les maris aux Diables: je rapporterai un autre passage de ce Pere sur le sentiment que je lui ai attribué, que les femmes qui se marient une seconde fois, devroient être exclues à jamais de la Communion. *Si une veuve, dit-il (2), qui a eu deux ma-*

(1) Ideo adolescentula vidua , quæ si non potest continere , vel non vult , maritum potius accipiat quam Diabolum. Pulchra nimirum , & adpetenda res , quæ Satanæ comparatione fuscipitur ! Hieron. *ad Salvinam* , de servando viduit. Tom. I. pag. 77. Ed. Basîl. 1537.

(2) Simulque considera , quod quæ duos habuit viros , etiam si anus est , & decrepita & egens , Ecclesiæ stipēs non meretur accipere. Si autem panis

L E T T R E C L I X. 263

ris, quelque vieille & quelque indigente qu'elle soit, ne méritent point d'être assistée des charités de l'Eglise. Si elle est privée du pain de l'aumône, ne devroit-elle pas l'être à plus forte raison du pain du Ciel, qui fait la condamnation de ceux qui le mangent indignement ? Peut-on, sage & savant Abukibak, avancer des erreurs plus grossières & plus condamnables ? Quoi ! parce qu'une femme a été deux fois utile à sa patrie, qu'elle a deux fois donné des Citoyens à la République, qu'elle a voulu suivre le conseil & le précepte de l'Apôtre, se mettre à l'abri des tentations, s'empêcher d'y succomber, qu'elle a enfin voulu vivre comme une sage & honnête femme, elle doit être non-seulement privée du secours de l'aumône ; mais encore être séparée en quelque manière du Corps de son Eglise ! Il n'y a que le fanatisme le plus outré qui puisse dicter de pareils discours, il est facile de connoître qu'ils parlent d'un solitaire hypocondriaque, chez qui les accès de la mélancholie faisoient quelquefois

illi tollitur elemosynæ., quanto magis ille panis qui de cælo descendit ? quem qui indigne comederit, reus erit violati corporis & sanguinis Christi. Hieronim. contra Jovinian. Tom. II. Lib. I. pag. 28.

264 LETTRES CABALISTIQUES ,
disparoître entièrement la raison.

Ce n'est pas seulement contre les secondes nœces que s'élevoit aussi fortement S. Jérôme, il étoit aussi peu partisan des premières; mais il n'osoit sans doute, à cause des Magistrats, ou des autres personnes qui n'auroient pû souffrir une pareille opinion, la soutenir clairement. Il s'expliquoit cependant assez pour être entendu de bien des gens. Un Jurisconsulte moderne a dit avec raison (1), *Je vous ai parfaitement entendu Jérôme, & ne vous attribue aucun sentiment que vous n'ayez eu véritablement. Vous vous récriez en vain, vous condamnez les premières nœces, & les secondes encore plus. Vous blâmez en général toute sorte de mariage; mais vous disputez à la manière de Socrate; vous semblez croire les choses que vous condamnez, par les raisons qui vous paroissent les plus fortes.*

Il est certain, sage & savant Abukibak, que S. Jérôme a pensé sur la possibilité de la génération sans le secours des femmes, presque aussi ex-

(1) Aperui aures, Hieronymus. Non tibi obtrector. Proclames quantum voles, & primas damnas, & magis secundas. Nam sic disputas contra nuptias, & more Socratico, concedis quidem verbo, quas rationibus negas. Alberic. Gentil. De Nuptiis, Lib. VI. Cap. XXII. pag. 564.

traordinairement

traordinairement que S. Justin. Il ne dit pas tout - à - fait comme ce Pere , que Dieu ait eu l'intention d'abolir dans la nouvelle Loi la génération qui se fait par l'union des mariés ; mais il n'ose décider (1) si , supposé qu'Adam & Eve n'eussent jamais péché , ils se seroient rendu le devoir conjugal : Il regarde cela comme fort incertain. Apparemment qu'il se figuroit que les hommes seroient venus comme des choux , & que Dieu auroit donné une graine à Adam & à Eve , qu'ils eussent semée dans une certaine saison.

Minutius Felix , qui vivoit plus d'un siecle avant S. Jérôme , avoit eu la même délicatesse que lui sur le mariage. Sans doute qu'il devoit croire que ce saint noeud conservoit toujours quelque chose de deshonnête & de criminel , puisqu'il loue non - seulement ceux qui s'en privoient , mais ceux qui rougissoient quand ils en remplissoient les devoirs. *Plusieurs* , dit-il (1) ,

(1) Quod si objeceris , antequam peccarent , sexum viri & foeminae fuisse divisum , & absque peccato eos potuisse conjungi : quid futurum fuerit incertum est. *Hier. contr. Jov. T. II. L. I. p. 37.*

(2) Casto sermone , corpore castiore plerique inviolati corporis virginitate perpetua fruuntur potius quam gloriantur : tantum autem abest incesti cupido , ut nonnullis etiam rubori sit pudica conjunctio.

aussi chastes dans leurs actions que dans leurs paroles, gardent une perpétuelle virginité, sans en tirer vanité. Les autres, bien loin de former des desirs criminels & incestueux, rougissent même, & ont honte de rendre le devoir conjugal.

Je ne finirois jamais, sage & savant Abukibak, si je voulois rapporter ici tous les faux raisonnemens que les Peres ont faits au sujet du mariage. Les plus modestes sur cet article, ou pour mieux dire les plus sensés, sont ceux qui n'ont déclamé que contre les secondes nûces; mais ils ont presque tous penché à regarder le mariage, c'est-à-dire la seule chose qui maintienne la Société, & fasse fleurir les Etats, comme une espèce de mal qu'on ne devoit tolérer que le moins qu'on pouvoit, & qu'il falloit empêcher autant qu'il étoit possible. Sûrement personne ne se seroit marié, si cela avoit dépendu de S. Ambroise; il n'y a qu'à l'écouter pour en être persuadé. *Penseigne* (1), dit-il, à

(1) Virginitatem, inquis, doces & persuades plurimis. Utinam convincerem, utinam tanti criminis probaretur effectus. . . Initiatas, inquis, sacris Mysteriis, & consecratas integritati puellas, nubere prohibes. Utinam possem revocare nupturas! Utinam possem flammæ nuptiale pio integritatis velamine mutare! *Ambros. de Virginib. Lib. III. col. 191.*

garder la virginité , & je viens à bout de persuader plusieurs personnes. Plût à Dieu que je fusse assez heureux pour que cela fût vrai ! L'empêche que les filles qui s'étoient dévouées pour un tems au service des Autels , ne viennent ensuite à se marier ; que ne puis-je encore empêcher toutes les autres de se marier ! Que ne puis-je arracher au mariage toutes celles qui y sont destinées , & changer leur voile de noces en un voile de virginité ! Suis-je mal fondé , sage & savant Abukibak , à soutenir que s'il avoit dépendu de S. Ambroise , le genre humain auroit fini ? Si ses souhaits avoient été accomplis , l'affaire auroit bien-tôt été faite.

Lorsque je considère la fureur qu'ont eue certains Théologiens qui passent pour les plus célèbres & les plus éclairés , d'établir une opinion directement opposée à la raison , à la Nature , au bonheur des hommes , à la gloire des Princes , au bien des Etats , je ne puis m'empêcher de réfléchir sérieusement combien il est dangereux d'ajouter aveuglément confiance à des Auteurs , parce que pendant plusieurs siècles consécutifs , des Théologiens & des Moines , bien moins savans que ces Auteurs , & bien plus portés au fanatisme , ont dit qu'on devoit recevoir sans examen tout ce qui se trouvoit dans leurs Ecrits , &

268 LETTRES CABALISTIQUES,
ont honoré également les bonnes & sages opinions, comme les ridicules & les impertinentes, du nom pompeux de Tradition.

Je te salue sage & savant Abukibak.

LET TRE CLX.

Ben Kiber *au sage* Abukibak.

L Es anciens Peres, sage & savant Abukibak, ne pouvant & n'osant interdire ouvertement l'usage du mariage qu'ils regardoient comme ayant quelque chose de mauvais, qui n'étoit tolerable que pour éviter un plus grand mal, en bornoient excessivement les plaisirs & les droits. Il ne tenoit pas à eux qu'on n'établît (1) un calendrier, plus incommode pour les jeunes mariés, que celui dont parle l'ingénieux la Fontaine. Ils inspiroient, comme je

(1) Sic enim causa liberorum procreandorum ducitur uxor, non multum tempus concessum videtur ad ipsum usum, quia & dies festi, & dies purgationis, & ipsa ratio conceptus & partus, juxta Legem cessari temporibus suis debere demonstrant. *Autor. Commentar. quæ tribuuntur, D. Ambrosii. sup. Epist. ad Corinth. Cap. VII,*

te l'ai montré par leurs propres paroles, de la honte & du mépris pour le devoir conjugal, autant qu'il leur étoit possible.

Montagne, qui avoit bien autant de science qu'aucun Pere de l'Eglise, & peut-être plus de justesse dans le raisonnement, a eu raison de dire : *Ne sommes-nous pas bien brutes de nommer brutale l'operation qui nous fait ?* Il y a plus de sel & de vérité dans ces paroles, que dans toutes les vaines déclamations que les Peres de l'Eglise ont écrites contre le mariage. Le même Philosophe fait encore plusieurs réflexions excellentes sur les préjugés ridicules où l'on est au sujet de la honte qu'on prétend être attachée à remplir les devoirs du mariage. *Chacun fuit (1),* dit-il, en parlant de l'homme, *à le voir naître ; chacun court à le voir mourir. Pour le détruire, on cherche un champ spacieux en pleine lumière ; pour le construire, on se musse dans un creux ténébreux, & le plus contraint qu'il se peut. C'est le devoir de se cacher pour le faire, & c'est gloire, & naissent plusieurs vertus de le savoir défaire.*

(1) *Essais de Michel de Montagne, Liv. III. Chap. V.* pag. 110. Edit. de Londres.

270 LETTRES CABALISTIQUES,

Les Peres de l'Eglise n'ont pas été les seuls qui aient peu approuvé l'usage du mariage, & qui l'aient voulu réduire à un point bien modique, quelques anciens Philosophes ont pensé aussi ridiculement, & je croirois assez volontiers que les premiers Peres, grands Platoniciens, avoient pris de quelques-uns de ces Philosophes la prétendue idée d'immodestie qu'ils attachoient à l'accomplissement du mariage. Ces Philosophes pouvoient bien à leur tour avoir reçu cette opinion des anciens Pythagoriciens, dont ils en avoient adopté plusieurs autres. Nous apprenons dans un fragment de l'Histoire de Diodore de Sicile, que Pythagore approuvoit fort peu le fréquent usage des plaisirs permis dans le mariage. *Pythagore, dit cet Historien, ne considéroit dans l'union de l'homme & de la femme que la seule utilité; ainsi il conseilloit de s'abstenir absolument pendant l'été de tout acte vénérien. Dans l'hiver il permettoit qu'on l'accomplît quelquefois; mais cependant il ordonnoit que ce fût rarement & avec modération: car il estimoit en général que toute action, tendante à la génération, étoit une chose nuisible, & il disoit, que l'usage journalier de l'acte vénérien affoiblissoit beaucoup, &*

taufoit enfin un mal irréparable. (1).
Voilà le texte original que les anciens Peres ont commenté à leur façon. Ils y ont ajouté leurs idées particulieres, & ont tâché d'accommoder au Chriftianifme les idées du Pythagorifme fur la génération, comme ils avoient amené à la Religion toutes les rêveries de Platon fur la nature des efprits & des Dieux fubalternes. S. Clement, pour arrêter les effets de l'amour mutuel qui doit fe trouver entre deux jeunes époux, prétend (2) que c'eft

(1) Ο'τι ὁ αὐτὸς Πυθαγόρας, καὶ περὶ τῶν ἀφροδισίων ἐκλογιζόμενος τὸ συμφέρον, παρήγγειλε κατὰ μὲν τὸ θέρος μὴ πλησιάζειν γυναίξει, κατὰ δὲ τὸν χειμῶνα προσιέναι τεταμειμένης. καθ' ὅλου γὰρ τὸ γένος τῶν ἀφροδισίων ὑπελάμβανεν εἶναι βλαβερόν, τὴν δὲ συνέχειαν αὐτῶν τελείως ἀφενείας καὶ ὀλέθρου ποιητικὴν ἐνόμιζε.

Pythagoras in rebus Venereis utilitatem spectans, consulebat ut æstate quidem a coitu abstinerent, hyeme vero parce ac moderate ad coitum accederent. Etenim concubitus in universum, rem noxiam esse existimabat: continuum autem veneris usum, penitus vires labefactare, ac perniciem afferere aiebat. *Diodorus Siculus in Excerptis.*

(2) Ψιλὴ γὰρ ἡδονή, πᾶν ἐν γάμῳ παραληφθῆ, παράνομός ἐστι, καὶ ἄλογος.

Sola enim voluptas, si quis ea etiam utatur in conjugio, est præter Leges, & injusta, & a ra-

272 LETTRES CABALISTIQUES,

une chose opposée à la Loi, & une action injuste & contraire à la raison de ne se proposer que le simple plaisir dans le mariage ; de sorte qu'il s'ensuit nécessairement de ce Principe, qu'un homme ne peut ni selon la Loi, ni selon la raison, connoître sa femme dès qu'elle est enceinte. Voilà un jeûne de neuf mois, bien plus considérable que celui de Pythagore, qui ne duroit que pendant l'été.

S. Ambroise a adopté l'étrange opinion de S. Clement. Cela n'est pas surprenant, puisque s'il avoit été le maître du sort des humains, le mariage auroit été défendu, ainsi que l'est la fornication, & Dieu auroit conservé, s'il lui avoit plu, les hommes par un autre moyen que la génération. Tu as vû, sage & savant Abukibak, dans ma dernière Lettre, combien ce Pere se félicite de te qu'il avoit empêché plusieurs filles de se marier, & avec quelle passion il souhaite de pouvoir persuader toutes les autres à fuir le mariage. Un ennemi, si déclaré du lien conjugal, ne pouvoit manquer, ne pouvant l'anéantir absolument, d'en resserrer les droits le plus qu'il lui se-

roit possible. Il n'est rien de si pitoyable que les fausses & absurdes comparaisons que ce Pere fait pour autoriser son opinion (1). *Que ne doit-on pas penser, dit-il, de la cupidité des hommes, lorsqu'on voit les bêtes, qui par une espece de langage muet, montrent qu'elles s'accouplent, non pas pour satisfaire leur desirs; mais pour engendrer d'autres animaux? Dès qu'elles sentent qu'elles ont connu, elles ne souffrent plus l'approche des mâles, elles ont alors la tendresse d'une mere, & non pas l'emportement & les desirs d'une amante. Mais les hommes ne pardonnent ni à Dieu, ni aux hommes; ils flétrissent les derniers, & offensent le premier.*

(1) Quid mirum de hominibus, si pecudes quodque muto quodam opere loquuntur generandi sibi studium, non desiderium esse coeundi. Siquidem ubi semel senserint genitali alvo semen receptum, jam nec concubitu indulgent, nec lasciviam amant, sed curam parentis assumunt. At vero homines nec conceptis ipsis, nec Deo parant; illos contaminant, hunc exasperant. In vulva matris sanctificavi te, ad cohibendam petulantiam tuam, manus quasdam tui autoris in utero hominem formantis advertis, ille operatur, & tu sacri uteri secretum incestas. Vel pecudes imitare, vel Deum reverere. Quid de pecudibus loquor? Terra ipsa a generandi opere sæpe requiescit, & si impatienti hominum studio jactis frequenter seminibus occupetur, impudentiam mulctat agricolæ, & sterilitatem fecunditate commutat. D. Ambros. *Comment. in Cap. L. Evangel. Luc.*

274 LETTRES CABALISTIQUES,

Dieu a sanctifié quelques enfans dans le ventre de leur mere, pour apprendre aux hommes à réprimer leurs desirs & à vivre chastement avec leurs femmes dès qu'elles sont enceintes. N'est-il pas affreux qu'il y ait des gens assez criminels pour aller fouiller dans un endroit où se trouve un Saint, & profaner un lieu qui est devenu sacré? Si l'on ne veut pas craindre Dieu, du moins qu'on imite les bêtes. Mais que dis-je? La terre même instruit les hommes de leur devoir, elle a besoin, pour produire, de se reposer quelquefois. Si on l'ensemence trop fréquemment, elle reste & devient stérile.

Cette déclaration puerile est prise presque mot à mot d'une pareille de S. Clement d'Alexandrie (1). L'exemple des bêtes qui ne s'accouplent que dans un certain tems, y est aussi rapporté; cet exemple devoit paroître d'une grande importance aux Peres de

(1) Aliquod tempus ad seminandum opportunum habent quoque rationis expertia animalia. Coire autem non ad liberorum procreationem est facere injuriam Naturæ, quam quidem oportet magistram asciscere, & diligenter observare quas illa introducit temporis considerationes, senectutem inquam & puerilem ætatem; his enim nondum concessit, illos autem non vult amplius uxores ducere. *Pedagog.* Lib. II. Cap. X. pag. 225, Edit. Oxon.

l'Eglise. Avant que nous examinions combien elle est absurde , je remarquerai que S. Jérôme n'a pas manqué de s'en servir (1) : il n'avoit garde d'oublier ce mauvais raisonnement ; tout ce qui pouvoit flétrir le mariage & en interdire les plaisirs innocens , lui paroissoit trop essentiel pour le négliger.

Je ne fais à quoi pensoient les Peres, lorsque pour montrer qu'un mari ne pouvoit connoître sa femme dès qu'elle étoit enceinte , ils citoient à ce mari l'exemple d'une chienne ou d'une jument. Ce mari ne devoit-il pas leur répondre ? *Un animal ne connoît sa femelle que dans un certain tems , parce que c'est un animal ; c'est-à-dire , une créature qui n'agit que par instinct , & comme une espèce de machine. L'Auteur*

(1) Liberiorum ergo, ut diximus, in matrimonio opera concessa sunt, voluptates autem quæ de meretricum capiuntur amplexibus in uxore damnatæ. Hoc legens omnis vir & uxor, intelligat sibi post conceptum magis orationi quam connubio serviendum, & quod in animalibus & bestiis ipso Naturæ jure præscriptum est, ut prægnantes ad partum usque non coeant; hoc in hominibus sciant arbitrio derelictum ut merces esset ea abstinencia voluptatum. Imitentur saltem pecudes, & postquam uxorū venter intumuerit, non perdant filios, nec amatores uxoribus se adhibeant sed maritos. *Hieronim. Tom. I. pag. 140.*

176 LETTRES CABALISTIQUES,

de la Nature a jugé à propos de ne donner des desirs aux bêtes que dans une certaine saison, il a accordé au contraire la raison aux hommes & aux femmes, leur a formé un tempérament qui leur occasionne des desirs dans tous les tems; ainsi, de l'assemblage de ces desirs & de celui de la raison il s'ensuit une chose très-naturelle, qui est le contentement & la satisfaction d'une passion innocente. Loin que l'exemple des bêtes prouve que les hommes ne doivent connoître leurs femmes que dans un certain tems, il montre au contraire que Dieu a voulu qu'ils pussent toujours en jouir, puisqu'il leur a donné un desir continuel, qui n'est que momentané dans les bêtes, & ce desir est une des plus grandes marques de la sagesse & de la Providence divine. Elle a voulu former entre le mari & la femme, entre deux créatures douées de raison, un lien qui conservât toujours leur union & leur tendresse réciproque, qui servît à entretenir & à renouveler leur amitié mutuelle. On voit bien que les Peres qui écrivoient sur le mariage, en parloient comme les aveugles des couleurs, & ne connoissoient gueres l'interieur des menages. Tout homme marié sait assez par experience combien le desir dont Dieu a favorisé les hommes de rendre

le devoir conjugal à leurs femmes dans tous les tems , est utile à la paix , au bonheur , & à la prospérité des familles. Je citerai ici encore Montagne au sujet de ces contraintes , & de ces rigidités inutiles & pernicieuses. Un Auteur qui raisonne toujours très-sensément , vaut bien chez les véritables Philosophes , un Pere de l'Eglise (1). Hé ! pauvre homme , tu as assez d'incommodités nécessaires , sans les augmenter par ton invention : & es assez misérable de condition , sans l'être par article : tu as des laideurs réelles & essentielles à suffisance , sans en forger d'imaginaires. Trouves-tu que tu sois trop à l'aise si la moitié de ton aisé ne te fâche ? Trouves-tu que tu ayes rempli tous les offices nécessaires , à quoi nature s'engage , & qu'elle soit oisive chez toi , si tu ne s'oblige à nouveaux offices ? Tu ne crains point d'offencer les loix universelles indubitables , & te piques aux tiennes partissanes & fantastiques. Et d'autant plus qu'elles sont particulieres , incertaines & plus contredictes , d'autant plus tu fais là ton effort. Les ordonnances positives de ta Paroisse s'attachent , celles du monde ne te touchent

(1) Essais de Michel de Montagne , Liv. III. pag. 111. Edit. de Londres.

278 LETTRES CABALISTIQUES,

point. Cours un peu par les exemples de cette considération , ta vie en est toute.

Les autres raisons , sage & savant Abukibak , sur lesquelles se fonde S. Ambroise , sont encore plus pitoyables que celle qu'il prétend tirer de l'exemple des animaux. Un enfant dans le ventre de sa mere , quelque saint qu'il doive être un jour , n'est pas souillé davantage par l'accomplissement de l'acte vénérien , qu'il l'est par les alimens , ou par les autres choses qui peuvent entrer dans le corps de sa mere. Et depuis quand est-ce que Dieu a attribué quelque impureté à la semence humaine , qui ne se trouve point dans le reste de la matiere ? Du sang un peu plus , ou un peu moins purifié , peut-il profaner un enfant qui ne vit & ne se nourrit que de la nourriture qui se forme dans l'estomac de celle qui le porte ? Le raisonnement de S. Ambroise est celui d'un véritable déclamateur. Ce qu'il ajoute *sur la terre qui ne porte point , lorsqu'elle n'a pas le tems de se reposer* , est pitoyable. Quelle comparaison y a-t'il entre une chose inanimée & une animée , entre une substance insensible à toute sorte de sensations & un être susceptible de desir ? Si l'intention de S. Ambroise a été de

dire que de même que la terre trop fatiguée devient stérile , de même un mari qui connoît sa femme lorsqu'elle est enceinte , la rend moins féconde , il s'est trompé étrangement ; car tous les grands Médecins soutiennent le contraire , & il est certain que lorsque les femmes sont enceintes de cinq ou six mois , elles ont plus de desirs qu'auparavant. Or , c'est nuire considérablement à leur santé , que de s'opposer à ces desirs.

Les Peres n'entendoient gueres mieux la Médecine que la politique. Deux raisons essentielles doivent non-seulement permettre aux maris , mais même les obliger de rendre à leurs femmes le devoir conjugal lorsqu'elles sont enceintes. La première , c'est la nécessité de contenter leurs desirs , auxquels on ne peut se refuser sans s'exposer également à des dangers éminens , & les meres & les enfans qu'elles portent. La seconde , c'est que la nature demande dans les grossesses pendant un certain tems , l'accomplissement de l'acte vénérien. Il seroit inutile de dire que les femmes doivent ne point former les desirs que les Peres de l'Eglise condamnent : car non-seulement elles ne sont pas maîtresses de ne pas les avoir , mais ces desirs sont des accidens atta-

280 LETTRES CABALISTIQUES,

chés nécessairement à leur grosseffe ; & qui sont si naturels à leur état , qu'on juge qu'elles sont enceintes parce qu'elles les ont ; c'est une des marques essentielles qu'Hippocrate prescrit (1) dans ses *Aphorismes*. Cardan remarque fort à propos (2) que l'état d'une femme enceinte est celui d'une personne qui a malgré elle les envies les plus fortes , & quelquefois même les plus deraisonnables & les plus défordonnées. On voit des femmes manger avec une avidité étonnante des charbons, de la cendre, de la chair crue. Si elles ne conten-

(1) Ἦν γυναῖκί καθάρσις μὴ πορεύοντος, μήτε φρίκης, μήτε πυρετὸς ἐπιγινώσκιναι, ἅσπερ αὐτῇ προκίπιναι, λογίζεσθαι ταῦτ' ἐν γαστρὶ εἶναι.

Si mulieri menstruarum purgationes non prodeunt, neque horror, neque febris succedit, & sibi fastidia accidunt, hanc prægnantem esse æstimato. *Hippocrat. Aphorism. Lib. V. Aphorism. LXI.*

(2) Apparet igitur fastidium hoc cibi, quod Græci *Picæm* vocant, & ab Hippocrate ut signum commemoratum conceptionis, & experimentum id ita esse docet. Nam aliæ quidem ut conceperunt, prorsus cibos omnes abominantur: aliæ vero carbones, calcem & carnes crudas appetunt. Ergo id contingit, quod in his quæ uterum gerunt, tria fiunt, quæ non in aliis, in quibus menses aliter retineatur. *Hieronim. Cardani Mediolanensis in septem Aphorismorum Hippocratis particulas Commentaria, &c. pag. 178. Edit. in-folio Basilææ 1564.*

toient

toient point leurs envies elles courroient risques de se blesser, & l'enfant qu'elles portent pourroit se ressentir du chagrin qu'elles auroient de ne pouvoir se satisfaire. Ce ne sont point des Médecins ordinaires qui prétendent que les envies des meres sont souvent imprimées sur le corps de leurs enfans, presque tous les plus grands en conviennent; Fernel (1) ce restaurateur de la Médecine, est précis sur ce sujet. Mais enfin, quand il seroit vrai, (comme il n'est pas impossible qu'il le soit) que le fœtus seroit insensible aux mouvemens de l'ame de la mere, il ne le seroit pas aux coups & aux mouvemens auxquels il est exposé par le derangement & la secousse qui se fait dans le corps d'une femme qui est agitée d'une passion violente. De quelque maniere qu'on pense donc sur les envies des femmes en-

(1) Si gravida eo cujus flagrat desiderio minime potiat, infans illius signum geret. Veterum etiam literis proditum est mulierem albam, prolem nigram genuisse, hinc duntaxat, quod fixis oculis intentoque animo diu Æthiopis imaginem comprehendisset. Si pavo, dum ovis suis incubat, linteis albis circum tegatur, albos omnino pullos, non gemmantis coloris edet: quemadmodum etiam gallina colore varios emittet, si varie picta ova foveat. *Joan. Fernelii Universa Medecina, &c. Physiologia Lib. VII. Cap. XII. pag. 335.*

282 LETTRES CABALISTIQUES,

ceintes, il est toujours certain qu'il est très-dangereux pour le fruit qu'elles portent, qu'elles ne puissent pas les contenter.

Une femme, qui pendant sa grossesse souhaite l'accomplissement du mariage avec ardeur, & à qui l'on refuse ce devoir, devient mélancholique: sa passion s'irrite par l'obstacle qu'on y oppose, il lui est impossible de vaincre un desir qui est une cause nécessaire de l'état où elle se trouve. Peu à peu sa tristesse se change en chagrin, & ce chagrin à la première occasion devient une espèce de fureur, à laquelle on donne communément le nom de vapeur hystérique. Rien n'est si dangereux que ce mal pour une femme enceinte, causé ordinairement par la mélancholie ou la colere. Lazarus Riverius, un des plus illustre Médecins de Montpellier, rapporte dans les excellens Ouvrages qu'il a publiés, plusieurs exemples du danger où cette maladie expose les femmes enceintes. Parmi ces exemples, celui (1) d'une Dame ap-

(1) Clarissima uxor Dn Daumelas, Francise Quæstoris generalis, circa finem septimi graviditatis mensis, occasione quadam domesticâ in iram vehementissimam concitata est, a qua vomitum mane patiebatur cum dolore stomachi, & icterica facta est. . . His postremis de causis noluit Ranchâ-

pellée Daumelas , qui mourut dans le septieme mois de la grossesse , d'un accès de vapeur qu'elle s'étoit causé par une colere , est des plus instructif, & prouve bien le danger qu'il y a de refuser de contenter la volonté d'une femme enceinte. Au reste , il est certain que rien ne procure plus les vapeurs hysteriques que le chagrin qu'on ressent de ne pouvoir satisfaire ses desirs. On peut assurer hardiment qu'en établissant qu'il doit être défendu de rendre le devoir conjugal aux femmes enceintes ; on les expose à toutes les passions qui causent cette dangereuse maladie. Parmi celles dont font mention les habiles Médecins , ils placent au premier rang le chagrin & la tristesse (1). Ce qu'il y a de plus triste

nus phlebotomiæ assentiri, sed decretum fuit rhab in substantia exhibere ad unc. 1. ut bilis illa per alvum sensum educeretur , quod factum fuit. Parum præstitit rhabarbarum , ægraque post quinque vel sex dies , abortum passa est. *Lazarus Riverii &c. Observationes medicæ & curationes insignes.* Edit. Hagæ Comitum , Centuria. II. Observat. IX. pag. 106.

(1) Somnus & vigiliæ etiam in mediocritatis cancellos contineantur, nocent enim somnus & vigiliæ nimis protractæ, cum varias cumulent cruditates; animus sit hilaris , moerores autem graves & animus meticulosus, consternatio ex inopinatis ca-

284 LETTRES CABALISTIQUES,

pour les femmes qui dans leur grossesse sont attaquées de vapeurs hystériques, c'est qu'on ne peut gueres employer de remedes pour leur rendre la santé, qui ne soient contraires à l'état où elles sont, & qui par leur violence (1) n'ébranlent la machine, & ne causent quelque dommage au fœtus, qui se ressent des mouvemens que reçoit le corps de sa mere.

Je viens actuellement à l'autre raison, qui doit obliger les maris à rendre de tems en tems le devoir conjugal à leurs femmes pendant leur grossesse, du moins jusques vers la fin du septieme mois. Les femmes enceintes ont besoin de

sibus, & si qui sunt similes affectus, hunc morbum facile inferre possunt. Johannis Dolai, &c. Encyclopædia Medecina Theoretico - Practica, Lib. V. de Morbis Mulierum, pag. 629. Edit Amstelod.

(1) Si ergo femina in paroxysmo graviari constituta est, clamores, pilorum in pudendis, præcipue aurium uellicationes, ligaturas & frictiones dolorificos commendant, præ omibus tamen nobis observatione titillationes in plantis pedum paroxysm. discutunt; sæpe etiam concubitulas cum multa flamma suis & femoribus applicandas volunt. Naribus graveolentia & fœtida, ut pote castor. Assa fœtida, fumus ex pennis perdicum, unguibus cornubus, &c. ut vapores illi maligni discutiantur, adhibenda volunt, in quem finem etiam arcani instar verrucas (quæ tibiis equorum adnascuntur) comburunt, fumumque naribus excipere instituunt. *Id, ibid.*

se purger de tems en tems de cette quantité d'humeurs que la suppression de leurs regles laisse croupir dans leur corps. Il est bien vrai que le fétus absorbe en quelque maniere une partie de ces humeurs, la matiere menstruelle (1) servant à imbiber les parties qui l'enveloppent, & qui par un prodige de la Nature grandissent & s'étendent, à mesure qu'il devient plus grand & plus considerable ; mais il reste encore une grande quantité d'humeurs, qui sont augmentées par la conservation de la semence. Or, c'est rendre un service considerable à une femme enceinte, que de lui faire évacuer en quelque maniere une partie de cette semence ; & c'est n'avoir pas la moindre idée de la Médecine, que de se figurer qu'un coit modéré puisse nuire au fétus, tan-

(1) Uterus in non gravidis, pugno facile comprehenderetur ; at in gravidis in quantum foetus crescit, in tantum sese expandit uterus, & quidem dum ita se extendit (visu mirabile) corporis sui membranae non redduntur tenuiores, sed multo corpulentiores acquirunt crassitiem. Quod ideo contingit, quia in venis & arteriis suis, & etiam in reliquo substantiae suae, menstrua materia, istic restagnante, imbibitur uterus. *Ludovici Cardani Medicina Doctoris, &c. Manuductio per omnes Medicinæ partes, seu Institutiones Medicinae, Lib. I. pag. 253.*

288 LETTRES CABALISTIQUES,

traitée avec trop de retenue, & qui par elle-même engage nécessairement à des discours difficiles à accommoder avec la délicatesse du langage François, tous les gens mariés connoissent bien eux-mêmes qu'il leur est facile d'éviter cet inconvénient, & les moyens qu'ils peuvent prendre, leur sont permis non-seulement par les loix de la nature & de la raison ; mais par les regles des plus habiles gens qui ont écrit sur les devoirs du mariage.

Il te sera facile à présent de juger du peu de solidité de l'explication que donne S. Jérôme d'un des plus beaux & des plus sages préceptes de S. Paul. Ce grand Apôtre écrit aux Thessaliens. *Que chacun de vous sache posséder le vase de son corps saintement & honnêtement, & non pas en vous abandonnant au mal de la concupiscence, comme les Payens qui ne connoissent pas Dieu.* S. Jérôme prétend (1) que le sens qu'il faut donner aux

(1) Noverit unusquisque possidere vas suum in sanctitate & pudicitia. Præcipitur ergo viris ut non solum in alienis mulieribus, sed in suis quoque, quibus videntur lege conjuncti, Scriptura dicente, *Creſcite & multiplicamini, & replete terram*, certa concubitus norint tempora, quando coeundum, quando ab uxoribus abstinendum sit, quod quidem & Apostolus & Ecclesiastes sonant, tempus amplexandi, tempus fieri longe ab amplexibus. Caveat
personne

paroles de l'Apôtre , c'est l'obligation où sont les personnes mariées de vivre en continence avec leurs femmes dès qu'elles ont conçu. Il avertit les uns & les autres d'éviter soigneusement de se rendre en pareille cas le devoir du mariage , & recommande aux femmes de ne rien demander à leurs maris , & aux maris de ne rien donner à leurs femmes. On sent d'abord combien l'explication de S. Jérôme est forcée & éloignée du véritable sens des paroles de l'Apôtre , qui se présente naturellement à l'esprit ; il n'est rien de si aisé que de l'entendre. S. Paul ordonne aux gens mariés de posséder saintement le vase de leur corps , & de ne point s'abandonner à la concupiscence comme les Payens , c'est-à-dire , qu'il prescrit aux Chrétiens de ne point se souiller par l'adultère & par la fornication comme les Gentils ; mais de conserver au Saint lien du mariage le respect & l'attachement qui lui est dû. Le verset qui précède celui qu'interprete

ergo uxor ne forte victa desiderio coöundi , illicitat virum , & maritus ne vim faciat uxori , putans omni tempore subjectam sibi esse debere conjugii voluptatem. Unde & Paulus ut noverit, inquit, unusquisque possidere vas suum in sanctificatione & pudicitia. Hieronim. Comment. Epist. Ephes. Lib. III. Cap. III.

si mal S. Jérôme, met dans tout son jour la pensée de S. Paul, *La volonté de Dieu*, dit cet Apôtre (1), *par laquelle vous êtes sanctifiés, veut que vous vous absteniez de la fornication & du concubinage, Qu'un chacun de vous possède donc saintement le vase de son corps; &c.* Rien n'est si clair que ce passage; mais S. Jérôme vouloit autoriser son opinion absurde & chimerique, il tordoit un passage de l'Écriture; & le faisoit servir à appuyer un sentiment auquel S. Paul n'avoit jamais pensé. Je remarquerai au reste, que la traduction de S. Jérôme dans cet endroit n'est rien moins qu'exacte & literale. Celle de Théodore de Beze, quant à ce passage, l'est infiniment plus; car il y a proprement dans le Grec : *Que chacun possède le vase de son corps saintement & honnêtement, & non point avec la maladie de la cupidité, comme les Payens qui ne connoissent pas Dieu;* ce qui exprime beaucoup mieux les desirs de l'adultere & de la fornication, que les termes dont se sert S. Jérôme, *Que chacun*, dit ce Pere (2), *possède*

(1) Ut sciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctificatione & honore, non in passionis desiderii, sicut Gentes quæ ignorant Deum. *Paul. I. Tessal. C. IV.*

(2) » Voici les trois versets dont il s'agit. II

saintement & honnêtement le vase de son corps, & non point en suivant les mouvemens de la concupiscence. Ces dernières paroles rendent mal le sens du précepte de l'Apôtre, & font louche la pensée la plus claire, parce qu'on peut entendre cette concupiscence innocente, dont le mariage fait un saint usage. Mais c'étoit justement ce que vouloit défendre S. Jérôme : il se pourroit bien que par la même raison qu'il a mal expliqué ce passage, il l'eût mal traduit. Tu entends le Grec, sage & savant Abukibak, consultes le texte original, & tu trouveras que j'ai raison de donner la préférence à la

» est aisé de voir combien l'explication de S. Jérôme est fautive, & éloignée du véritable sens de l'Apôtre ; il ne faut pour cela que savoir lire :

Τὸτο γὰρ ἐστὶ θέλημα τοῦ Θεοῦ, ὁ ἁγιασμός ὑμῶν, ἀπιχειῖσθαι ὑμᾶς ἀπὸ τῆς πορνείας.

Εἰδέναι ἕκαστον ὑμῶν τὸ ἑαυτοῦ σκεῦος κληῖσθαι εἰς ἁγιασμόν καὶ τιμὴν.

Μὴ ἐν πάδι ἐπιθυμίας, καθάπερ καὶ τὰ ἰδιώματα μὴ εἰδόμενα τῷ Θεῷ.

Nam hæc est voluntas Dei, nempe sanctificatio vestra, id est ut abstinere a scortatione: & sciat vestrum unusquisque suum vas possidere cum sanctificatione & honore: non cum morbo cupiditatis, sicut Gentes quæ non noverunt Deum.

traduction de Beze sur celle de S. Jérôme quant à cet endroit ; car je n'entre point ici dans aucune discussion sur le mérite des différentes traductions des Ecritures.

S. Augustin a été un peu plus modéré que les Peres qui l'avoient précédé, sur les devoirs du mariage. Il n'ose pas dire nettement, comme S. Jérôme, qu'un mari pèche lorsqu'il rend le devoir à sa femme si elle est enceinte ; mais il établit directement (1) ce qu'il n'ose avancer sans détour.

Ces idées sur le mariage, si contraires au repos des familles, si opposées au bonheur des humains, si peu utiles à la gloire de Dieu, si propres à jeter les gens les plus sensés dans une espece de fanatisme, avoient été peu-à-peu abandonnées. Plusieurs Savans, parmi

(1) Qui uxoris carnem amplius appetit quam præscrivit limes, ille liberorum procreandorum causa, contra ipsas tabulas facit, quibus eam duxit uxorem, recitantur tabulæ, & recitantur in conspectu omnium attestantium, & recitantur liberorum procreandorum causa, & vocantur tabulæ matrimoniales ; nisi ad hoc dentur, ad hoc accipiantur uxores. Quis sana fronte det filiam suam libidini alienæ? sed ut non erubescant parentes cum dant, recitantur tabulæ, ut sint foceri, non lenones. Quid ergo de tabulis recitantur? liberorum procreandorum causa. *August, Serm. LXIII. de Diversis, Cap. XIII.*

lesquels on trouvoit même de grands Théologiens Catholiques, les avoient fortement réfutées : on croyoit qu'elles seroient entièrement décréditées ; mais les Jansénistes ont tâché de les remettre à la mode. Cela est bien digne des protecteurs , que dis-je des protecteurs ? des auteurs du plus ridicule fanatisme qu'il y ait jamais eu en Europe. Ce que les Jansénistes ont enfin exécuté depuis dix ou douze ans, montre assez que leurs ennemis n'avoient pas tort de les donner pour des gens qui avoient de la disposition à devenir enthousiastes ; ce qu'on avoit prédit n'est que trop arrivé : après les folies journalières que l'on voit faire aux Jansénistes , peut-on s'étonner qu'ils aient eu des idées bizarres sur le mariage , & qu'ils aient tâché de renouveler les visions chimeriques de quelques Théologiens anciens ? Ho ! le grand homme que Zénon ! Il doit être au gré de ces zélés dévots modernes (1). Ce Philosophe ne connut qu'une seule fois en sa vie une femme , *encore* dit Mon-

(1) Ἀπαξ ἡ δίσκου παιδισκαριᾷ τινὶ , ἵνα μὴ δοκοῖη μισογύνῃς εἶναι.

Semel fere aut his usus est ancillula quadam , ne sexum odisse videretur. *Diogen. Laërt. de Vit. & Dogmat. clar. Philosoph. Lib. VII. Segm. 63.*

tagne après Diogene Laerce, *ce fut par civilité, pour ne sembler trop obstinément dédaigner le Sexe.* Je suis persuadé que si Nicole avoit vécu du tems de Zénon, il l'eût dissuadé d'une pareille civilité. Ce fameux Janséniste prétendoit (1) *qu'encore que le mariage fasse un bon usage de la concupiscence, elle est néanmoins en soi toujours mauvaise & déréglée.* Quel pitoyable raisonnement! Aussi voit-on que les disciples de ceux qui l'ont fait, sont les danseurs de S. Medard ; & les principaux Convulsionnaires ; cela est dans l'ordre.

Je te salue, sage & savant Abukibak.

(1) *Essai de Morale, Tom. III. Traité de la Comédie, Chap. III. pag. 206.*



LETTRE CLXI.

Ben Kiber, *au sage & savant* Abukibak.

IL étoit naturel, sage & savant Abukibak, que les Peres de l'Eglise, étant si peu favorables aux premières nôces, le fussent encore moins aux secondes ; aussi ont-ils dit à ce sujet les choses les plus étonnantes & les plus pernicieuses au bien de la Société. Si quelque Théologien moderne soutenoit aujourd'hui de pareilles erreurs, les Juges civils & les Souverains le puniroient sévèrement ; les Ecclésiastiques même, j'entends les Ecclésiastiques véritablement savans, condamneroient eux-mêmes ces opinions, comme S. Augustin les condamna autrefois, ainsi que nous verrons bien-tôt.

S. Irenée traite la Samaritaine de fornicatrice, pour avoir eu plusieurs maris. *Le Seigneur* (1), dit-il, *voulut bien pardonner à la Samaritaine qui*

(1) Miserrante Domino Samaritanæ illi prævaricatrici, quæ in uno viro non mansit, sed fornicata est in multis nuptiis. *Iren.* Lib. III. Cap. 19.

296 LETTRES CABALISTIQUES,

avoit péché, & s'étoit rendue coupable du crime de fornication, pour n'avoir pas resté veuve après la mort de son mari, & en avoir épousé plusieurs autres. C'est-là s'exprimer en termes nets & claires sur l'idée qu'on a des secondes nôces. Selon S. Clement d'Alexandrie (1), un Chrétien n'a le pouvoir par la Loi que d'épouser une femme en premières nôces. Minutius Felix (2) compare les secondes nôces à un adultere. S. Basile les appelle (3) une polygamie, ou une fornication mitigée. S. Grégoire de Nazianze dit (4) que le premier mariage est légitime, que le second n'est accordé que par indulgence, que le troisième est un crime, & que le quatrième

(1) Α' κ' ὁ καθ' ἑκατον ἡμεῶν, ἢ ἂν βέλεται, κατὰ τὸ νόμον γαμεῖν, τὸν πρῶτον λέγω γάμον, ἔχει τὴν ἐξουσίαν. Clem. Stron. lib. III. cap. XI. p. 544.

(2) Alia sacra coronat univira, alia multivira, & magna religione conquiratur quæ plura possit adulteria numerare. Min. Fel. Octav. Cap. XXIV.

(3) Ο'νομάζουσι δὲ τὸ τοιοῦτον ἐκ ἑτὶ γάμον, ἀλλὰ πολυγαμίαν, μᾶλλον δὲ προνειάν κηκολασμένην. Basil. ad Amphilocho. Can. IV.

(4) Τὸ πρῶτον, νόμος τὸ δεύτερον, συζώρησις τὸ τρίτον, παρνομία. ὁ δὲ ὑπὲρ τοῦτο χοιράδης, &c. Greg. Naz. Orat. XXXI. pag. 501. tom. I. Ed. Colon.

ne peut être contracté que par des pour-
ceaux. Voilà bien des sottises & des
erreurs en peu de mots. Quant à S.
Jerôme (1), il ne regarde les secondes
nôces que comme un mal permis, &
toléré pour en éviter un plus grand.
*L'Apôtre, dit-il, n'accorde aux veuves
un second mari, un troisième si elles
veulent, & même un vingtième que pour
leur enseigner que cette permission leur
est moins accordée pour qu'elles prennent
des maris, pour qu'elles évitent des adul-
teres.*

Pour réfuter ces idées folles & ridi-
cules de presque tous les anciens Peres
sur les secondes nôces, il n'est pas be-
soin de recourir aux raisons que four-
nissent en abondance le bien public (2),

(1) Ita secundum indulgens (Apostolus) mari-
tum, ut & tertium, si liberet, etiam vicesimum,
ut scirent sibi non tam viros datos, quam adulte-
ros amputatos. Hier. ad Salvin. de servand. Viduit.
pag. 77. Tom. I. Ed. Basil. 1537. Dans un autre
endroit ce Pere s'exprime encore plus fortement ; il veut
qu'on pese à la même balance la fornication & l'adulte-
re, comme deux choses également permises. Non dam-
no digamos, immo nec trigamos, & si dici potest,
octogamos. Plus aliquid inferam, etiam scortato-
rem recipio poenitentem. Quidquid æqualiter licet,
æquali lance pensandum est. Hier. contra Jovinian.
Lib. I. pag. 29. Tom. II.

(2) » Les Législateurs Payens ont raisonné bien
» plus sensément sur le mariage que plusieurs Pe-
» res de l'Eglise. Solon avoit aboli l'usage des dots

278 LETTRES CABALISTIQUES,

la tranquillité des particuliers, les situations des familles, la prospérité & la conservation des Etats qui en dépendent, tout ce qui peut en multiplier le peuple par des voyes également honnêtes & nécessaires; il ne faut, dis-je, pour réfuter ces idées si peu justes, avoir recours à aucune de ces raisons qui sont si fortes & qui se pré-

» pour rendre les mariages plus aisés & plus fréquens. Il ordonnoit aussi qu'un mari rendît tous les mois un certain nombre de fois le devoir conjugal à sa femme, cela étant nécessaire pour entretenir l'union entre les époux & la paix dans les familles. Plutarque nous apprend les sages loix que ce Législateur établit à ce sujet. » Solon veut, dit-il, qu'un mari soit tenu de voir sa femme au moins trois fois le mois; car quoiqu'il n'en vienne point d'enfans, c'est toujours un honneur qu'il rend à la chasteté de sa femme, & cette marque d'amour qu'il lui donne, éteint beaucoup de sujets de querelles & de mécontentemens qui arrivent tous les jours, & empêche que ces différends ne produisent enfin la haine, & n'aliènent entièrement les esprits.

Il abolit les dots des autres mariages, & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs maris que trois robes, & quelques meubles de peu de valeur; car il ne vouloit pas que le mariage devînt un commerce & un trafic pour le gain, mais qu'il fût toujours regardé comme une Société honorable pour avoir des enfans, pour vivre agréablement & avec douceur, & pour se témoigner une amitié réciproque. Plutarque, *Vie de Solon, de la Trad. de Dacier.*

sentent naturellement à l'esprit, il suffit de répondre ce qu'a dit S. Augustin à ceux qui ont condamnés les secondes nœces : car c'est peut-être le seul des anciens Peres qui ait raisonné sensément sur cet article, & il prouve dans deux mots, & d'une manière invincible que ceux qui considèrent les secondes nœces comme un *moindre mal*, ne peuvent s'empêcher de disconvenir qu'ils les regardent comme mauvaises de leur nature; ce qui est absurde & également opposé à la loi naturelle & à la Religion (1). *Nous ne saurions*, dit ce Pere, *appeller un bien ce qui n'est bien qu'en égard à la fornication. Il faut au contraire qu'il y ait deux maux, dont l'un à la vérité est plus mauvais que l'autre; car si un plus grand mal rendoit une chose bonne & changeoit sa nature, la fornication deviendroit un bien, parce que l'adultere est plus mauvais, & l'adultere à son tour pourroit devenir un bien, parce qu'il est moins criminel que l'inceste.* Le raisonnement de S. Augustin est aussi fort & aussi évident qu'une

(1) Quod non sic dicimus bonum, ut in fornicationis comparatione sit bonum, alioquin duo mala erunt, quorum alterum pejus: aut bonum erit & fornicatio, quia est pejus adulterium . . . & bonum adulterium, quia est pejus incestus, &c. *August. de Bono Conjug. Cap. VIII. §. 8.*

démonstration Géométrique. Ou il faut convenir que les secondes nôces ne sont point un *moindre mal* , ou il faut avouer qu'elles sont mauvaises de leur nature, & donner à tête baissée dans une erreur condamnée par les Apôtres , & dans la suite du tems par plusieurs Conciles.

Entreprendre de justifier ce que beaucoup de Peres de l'Eglise ont dit au sujet du premier & du second mariage , c'est vouloir tenter de blanchir un more. Pourquoi ne point avouer une chose qu'il est impossible de nier ? C'est cette fureur qu'on a de vouloir déguiser certaines erreurs grossieres qu'ont soutenues les anciens Théologiens , qui leur a nuï considérablement dans ces derniers tems. S'il avoit été permis de condamner dans les Peres ce qu'on y trouvoit de reprehensible , sans être traité d'homme téméraire , & sans être insulté cruellement par leurs adorateurs , on auroit parlé d'eux comme on parle aujourd'hui des Bossuets , des Bellarmins , des du Perron. Quoiqu'on les critique sur bien des articles , on rend cependant justice à leur merite. L'on ne sauroit nier que les Peres n'en aient eu beaucoup ; mais la contrainte & le joug sous lequel on vouloit réduire ceux qui trou-

voient certaines choses à reprendre dans les Ecrits de ces anciens Théologiens , a révolté les esprits & leur a fait pousser leur critique beaucoup plus loin qu'ils n'auroient fait. Les Pères y ont perdu , & peut-être auroient-ils plus de partisans qu'ils n'en ont aujourd'hui , si l'on avoit pas voulu les ériger en Oracles.

Ce qu'il y a de fâcheux pour les Pères , c'est qu'ils ont eu des adversaires, ou si l'on aime mieux , des critiques dangereux dans toutes les différentes Communions , même dans la Romaine & dans la Grecque. Photius en a maltraité plusieurs : le savant Patriarche , qui fait encore aujourd'hui l'admiration de tous les Savans , a reproché à S. Irenée (1) *d'avoir corrompu & falsifié, par des raisonnemens également vagues & peu solides , la vérité & la pureté des Dogmes de l'Eglise.* Bellarmin n'a gueres épargné Origene & Tertullien. Monsieur du Pin (2) a

(1) Εἰ καὶ ἐν τισιν αὐτῶν (συγγραμμάτων) ἢ τῆς κατὰ τὰ Ἐκκλησιαστικά δόγματα ἀληθείας ἀκρίβεια νόθοις λογισμοῖς κινδυνεύεται.
Phot. Cod. CXX. pag. 301. Edit. Rothom. 1653.

(2) Vous serez sans doute surpris que M. du Pin ait osé s'expliquer aussi librement sur le compte de

302. LETTRES CABALISTIQUES ,
parlé si peu avantageusement de S.
Cyrille, que les Partisans de ce Pere,
ou plutôt les aveugles adorateurs des

S. Cyrille , la force de la vérité l'a emporté malgré lui. Cela est si vrai qu'il a tâché de détruire ce qu'il avoit établi d'une manière si précise & si convainquante ; mais on voit bien à la façon dont il s'y prend pour réfuter les reproches qu'il avoit d'abord faits à S. Cyrille , que le cœur parloit lorsqu'il condamnoit ce Pere , & que l'esprit seul a travaillé à sa justification. Car malgré les efforts qu'il a faits pour l'excuser , & les précautions qu'il a prises pour ne rien dire que le caractère d'Historien impartial ne dût justifier , les partisans outrés des anciens Docteurs se sont soulevés contre lui , & il a été obligé de se retracter des vérités qu'il avoit eu assez de force pour produire au grand jour. S. Cyrille & ses adhérens ont trouvé des protecteurs non seulement parmi les Docteurs & les Jésuites ; mais encore chez les principaux Magistrats du Royaume. M. l'Avocat-général de Lamoignon demanda la suppression du Livre de M. du Pin : la Cour rendit un arrêt conforme à sa réquisition ; de sorte qu'il a été décidé près de douze cens ans après S. Cyrille , par le Parlement de Paris , que ce Saint avoit parfaitement bien fait de faire chasser à coup de pierre les Evêques d'Orient, & qu'il n'avoit dérogé, ni à la douceur, ni à la décence de son caractère, en faisant mettre à la tête de la sentence qui fut signifiée à son Antagoniste: *A Nestorius, Nouveau Judas*; Heureusement cet arrêt n'a point été enregistré au Greffe du Parnasse , & les gens de Lettres ont la liberté de ne pas regarder comme un compliment fort poli l'apostrophe de *nouveau Judas* , ni comme une conduite fort pieuse de faire lapider les personnes qu'on n'aime pas. *Mém. Secrets de la Rep. des Lettres , Lettre III. pag. 326. 27. 28.*

plus grandes fautes des Théologiens anciens, lui firent une affaire dans laquelle ils interessèrent les Magistrats. Le Pere Hardouin a été plus loin qu'aucun Critique Protestant. Il a bien laissé en arriere les Daillés, les Bayles, les le Clercs, les Kemnitijs, les Barbeiracs, puisqu'il a prétendu que presque tous les Ouvrages des Peres avoient été composés par des imposteurs qui avoient voulu détruire la Religion. Ce sentiment est celui d'un fou, j'en conviens; mais pourquoi ne pas s'en tenir à celui de S. Augustin qui fut réellement un grand génie & très-savant? Il a établi clairement & précisément dans ses Ouvrages qu'il n'y a que (1) l'Ecriture Sainte qui doive être l'objet de notre foi, & qui demande une soumission aveugle? Pourquoi vouloir accorder cette soumission aux Ouvrages des Peres, & à ceux de S. Augustin, lorsqu'il nous avertit lui-même (2) que

(1) Noli meis litteris quasi canonicis scripturis inservire, sed in illis, & quod non credebas, cum inveneris incunctanter crede, in histis autem quod certum non habebas, nisi certum intellexeris, noli firmum tenere. *August. Dist. IX. Cap. III.*

(2) Negare non possum nec debeo, sicut in ipsis Majoribus, ita multa esse in tam multis Opusculis meis, quæ possint justo judicio, & nulla temeritate damnari. *Id. Cap. IV.*

304 LETTRES CABALISTIQUES,
 dans les Ecrits , ainsi que dans ceux
 des Peres qui l'ont précédé, il y a
 une infinité de choses qui peuvent être
 reprises & condamnées sans témérité ?
 Avec raison, n'est-il pas plaisant , sage
 & savant Abukibak , qu'on veuille don-
 ner pour infaillibles des gens qui nous
 avertissent eux-mêmes qu'ils sont très-
 fautifs ? C'est en vain qu'on prétend
 rejeter leur aveu sur leur modestie,
 & qu'on exalte leur sainteté ; car le
 même S. Augustin nous recommande
 de n'avoir aucun égard à cette sainteté
 pour déterminer notre croyance , &
 nous avertit qu'on n'est point obligé
 de déferer absolument à l'autorité des
 Peres de l'Eglise (1) , quelque pieux
 & quelque savans qu'ils aient été. Il
 fait mention lui-même des Ecrits d'A-
 grippin , Evêque de Carthage, de
 ceux de S. Cyprien , de ceux de S.
 Hilaire , & dit formellement (2) qu'il

(1) Alios autem ita lego ut quantalibet sancti-
 tate doctrinaque polleant , non ideo verum pu-
 tem , quia ipsi ita senserunt , sed quia mihi per
 alios Auctores, vel canonicas, vel probabiles ratio-
 nes , quod a vero non abhorreat , persuadere po-
 tuerunt. *Id.* Cap. V.

(2) Noli frater contra divina tam multa , tam
 clara , tam indubitata testimonia colligere velle
 calumnias ex Episcoporum scriptis , sine nostro-
 rum , sicut Hilarii , sive (antequam pars Donati
 separaretur) ipsius unitatis sicut Cypriani & Agrip-
 est

est très-permis de s'éloigner de leurs opinions , lorsqu'on juge qu'elles sont fausses. Que peut dire de plus le plus hardi critique, que ce que dit S. Augustin?

En vérité , sage & savant Abukibak , on ne peut qu'être étonné lorsqu'on considère avec quel entêtement les hommes soutiennent les sentimens les plus opposés à ceux des gens qu'ils regardent comme infailibles , & quelle peine ils se donnent pour trouver des sophismes qui puissent excuser le peu d'uniformité qu'il y a dans leur croyance. Un Pere a dit précisément le contraire de l'autre ; cependant on doit les regarder tous les deux comme des Oracles , & comme les fideles interpretes de la vérité , quelle folie!

Je te salue.

pini. Primo quia hoc genus litterarum ab auctoritate Canonis distinguendum est. Non enim sic leguntur tanquam ita ex his testimonium proferatur, ut contra sentire non liceat , sic ubi forte aliter sapuerint , quam veritas postulat. In eo quippe numero sumus , ut non dedignemur etiam nobis dictum ab Apostolo accipere , & si quid aliter sapitis , id quoque Deus vobis revelabit. *Id. Cap. IX.*



L E T T R E C L X I I .

Ben Kiber , *au sage & savant* Abukibak,

L Es jugemens , sage & savant Abukibak , que portent quelquefois les Savans d'une Nation sur ceux d'une autre , sont aussi faux qu'injustes & injurieux. L'amour de la patrie , j'entends cet amour aveugle qui fait voir toutes les choses , ou mauvaises , ou médiocres dans les pays étrangers , égare plusieurs gens de Lettres ; on voit même des Philosophes qui sur ce qui regarde le préjugé national , deviennent peuple , & pensent ainsi que le vulgaire. Il est étonnant que des gens qui font profession de chercher la vérité , l'évitent & la fuyent dès qu'il s'agit de louer leurs voisins , ou de blâmer leurs compatriotes. Ce n'est pas à des personnes aussi partiales qu'on doit confier le soin d'éclairer les hommes ; ils ne peuvent que les égarer , & il leur est impossible de jamais les instruire. Il y quelques autres Savans , qui moins prévenus , font par ignorance ce que les autres font par amour

propre. Quoiqu'ils soient plus excusables, cependant on ne sauroit le leur pardonner parce qu'ils devroient avoir plus d'attention à s'instruire des matieres qu'ils traitent, & qu'ils ne devroient parler des Ouvrages d'une nation étrangere, qu'après les avoir mûrement examinés, & s'être precautionnés non-seulement contre les préjugés, mais encore contre tout ce qui peut les jetter dans l'erreur.

Les gens de Lettrés, & sur tout ceux qui publient des Livres, sont responsables des fautes qu'ils font commettre à ceux qui les suivent; sans eux, ils n'eussent point erré. Un homme qui veut s'ériger en pedagogue du genre humain, doit répondre à ce genre humain de la justesse de ses leçons: si elles sont trompeuses, si elles déguisent la verité, si elles tendent à diminuer le prix de la vertu, à flétrir la réputation des gens de merite, il est juste de les mépriser & de les considerer comme aussi indignes d'être approuvées, que les Ecrits insensés & fanatiques des Journalistes de Trévoux.

Quelque dangereux que soient dans la République des Lettres les Ecrivains qui ne travaillent que dans le dessein de décrier tout ce qu'il y a de

508 LETTRES CABALISTIQUES,
meilleur & de plus estimable , leur nombre est cependant très - considérable dans tous les pays. Combien d'Auteurs n'y a-t'il pas en Europe de ce caractère ? car sans parler des Jésuites, toujours attachés à blâmer sans réserve & sans raison tout ce qui vient de leurs ennemis ; sans faire ici mention de l'Abbé des Fontaines , convaincu tant de fois aux yeux du public de mauvaise foi , d'imposture , de falsification ; sans m'arrêter à plusieurs petits Ecrivains , imitateurs de cet Abbé, ne pourrois-je pas nommer ici une foule d'Auteurs Italiens , François , Anglois , Hollandois , Allemands , dont les Ouvrages n'ont été composés que pour noircir , s'il étoit possible , les plus sublimes & les plus utiles productions de l'esprit humain ? Combien de misérables rapsodies n'a-t'on pas publiées contre Bayle , Locke, Leibnitz, Wolf ? Ce qu'il y a de plus extraordinaire & de plus indigne , c'est que la plupart de ceux qui ont écrit contre ces grands hommes , n'avoient uniquement d'autre but que de flétrir , s'il étoit possible , leur réputation , & agissoient uniquement par haine , ou par un préjugé & un amour propre , qui n'étoient ni plus raisonnables , ni moins criminels.

On ne doit point se flatter , sage & savant Abukibak , de voir bannir de la république des Lettres la pernicieuse coutume d'attaquer sans respect & sans sujet les plus grands Auteurs. Tandis qu'il y aura des hommes , il y aura des Ecrivains qui se livreront à leurs passions , & par conséquent qui condamneront les meilleurs Ouvrages , parce qu'ils seront faits par des gens qu'ils n'aimeront point , ou par des Auteurs d'une Nation contre laquelle ils auront conçu dès l'enfance quelque préjugé défavantageux , ou parce qu'ils ne se donneront pas le tems d'approfondir les choses qu'ils blâmeront dans ces Ouvrages. Je suis assuré, sage & savant Abukibak , que ces trois défauts sont les principales , & presque les uniques sources d'où découlent toutes les mauvaises critiques dont le monde est inondé aujourd'hui : & quoique la haine particuliere que plusieurs Ecrivains ont les uns contre les autres , semble avoir beaucoup plus de part à tous les jugemens injustes qu'on lit tous les jours dans tant de Livres ; cependant si l'on examine les choses attentivement , on verra que le préjugé national , & le défaut de connoissance des matieres qu'on traite , n'influent pas moins sur les critiques mal fondées. Si les gens

410 LETTRES CABALISTIQUES,
de Lettres vindicatifs , orgueilleux ,
sont emportés par la haine , les pacifi-
ques le sont par l'amour mal entendu
de leur patrie , & les paresseux & les
étourdis , par leur nonchalance & par
leur peu d'attention. Or , je crois que
le nombre de tous ces derniers est aussi
grand que celui des premiers ; on voit
même des gens sensés & véritablement
savans , qui ne peuvent se défendre
du préjugé national : au lieu qu'il n'y
a gueres que des Auteurs médio-
cres qui se livrent totalement à la
haine.

Il m'est tombé dans les mains il y a
quelques jours , un Ouvrage d'un Pro-
fesseur Allemand. On voit qu'il a du
savoir & du mérite ; mais dans bien
des endroits il juge en homme , ou
prévenu , ou ignorant de ce qui con-
cerne la Litterature Espagnole , & la
Poësie François. Voici quelques re-
marques critiques que j'ai faites sur cet
Ouvrage. Le Professeur dit que les Es-
pagnols (1) ne sont point doués d'un

(1) Hispani enim nec felices ingenio , nec felici-
tate discunt , semi docti doctos se censent , Sophis-
tarum strophas impense amant , suos ingenii for-
tus ad posteritatem raro , rarius ad exteros ob Lin-
guæ defectum producant. Jo. Justus non Einem Cot-
tingensis Commentariolus Historico-Litterarius de
Fatis Eruditionis apud potiores Orbis Gentes , &c.
pag. 28. Magdeburg. 1735.

génie heureux ; qu'il n'apprennent les Sciences qu'avec beaucoup de peine & de difficulté, & que rarement ils fassent des Ouvrages qui passent à la postérité, & qui soient connus des étrangers, attendant les défauts de leur Langue. Il y a dans ce jugement une grande ignorance du caractère des Espagnols, ou bien une grande prévention contre les mêmes Espagnols. Il est vrai qu'ils sont paresseux, fainéans, & qu'en général ils s'appliquent moins à l'étude que plusieurs autres Nations ; mais ils ont le génie aisé, vif, pénétrant, & lorsqu'ils veulent s'en servir, ils font aisément de grands progrès ; c'est ce que je prouverai bien-tôt, en parlant des grands hommes que l'Espagne a produits. Quant à leur Langue, elle a une noblesse infinie, elle est riche & abondante ; tous ceux qui l'entendent, en conviennent. Charles-Quint disoit que s'il avoit dû parler à Dieu, il se fût exprimé en Espagnol.

Ce que dit le Professeur du style Latin de tous les Auteurs Espagnols, n'est ni plus vrai, ni plus équitable que ce qu'il dit de leur génie. Selon lui, la Langue Latine est inconnue (1) en

(1) In Academiis quoque Hispanice magis quam Latine, Maurorum etiam vocibus non pau-

§12. LETTRES CABALISTIQUES;

Espagne; on y a substitué un idiôme monstrueux, composé également de mots Latins, Espagnols, Arabes, & c'est-là le langage de toutes les Universités. Pour autoriser son sentiment, il rapporte l'exemple d'un Président du Conseil de guerre, qui dans une ou deux occasions s'expliqua en Latin (1) d'une manière barbare. On voit d'abord, sage & savant Abukibak, combien cet exemple est déplacé; car la façon dont un militaire s'exprime, doit-elle décider du mérite & de la pureté du style des Auteurs de son pays? Il est ridicule de soutenir une pareille absurdité. Pour juger de la manière dont les Espagnols écrivent en Latin, il faut lire Mariana; l'histoire de ce Jésuite

eis interspersis (nam quarta pars minium Hispanicæ Linguae merito est Arabica) loqui gaudent. *Id. ibid.*

(1) Quam sermonis elegantiam bene expressit *Vergas*, Præses Senatus militaris, quando Academia Lovaniensis Professoribus facinus Hispanorum, qui Comitem Puranum literis ibi operam navantem, per vim rapuerant, improbantibus & privilegia sua ingeminantibus, respondebat barbare: *Non curamus vestros privilegios*, & quum consilium caperetur de Iconomachia, hoc erat votum ejus: *Hæretici fraxerunt Tempia, boni nihil faxerunt contra, ergo debent omnes patibulare.* Ex quo, quanta fuerit barbaries, facile poterit judicari. *Id. pag. 29.*

est

est une preuve évidente qu'il se trouve en Espagne des gens qui ont écrit en Latin avec toute l'élégance possible. Bien des Savans de toutes les Nations ne font aucune difficulté de comparer Mariana à Tite-Live, à Tacite, &c. & à tout ce que Rome nous a donné de plus illustre.

A entendre parler notre Professeur Allemand, on croiroit que c'est depuis deux jours que les Espagnols commencent d'avoir quelque teinture (1) des Belles-Lettres ; mais il est si mince, selon lui, que si l'on ajoute foi à ses discours, on regardera les Espagnols comme des Moscovites. Il est honteux en vérité qu'un homme, qui se mêle de vouloir faire un Ouvrage sur le destin qu'ont eu les Sciences en Europe, & sur celui qu'elles y ont aujourd'hui, avance une pareille absurdité ; car il est certain que l'Espagne a produit de grands Ecrivains dans ces derniers siècles.

(1) Hispani tunc demum se studiis dedere, & in adsequenda honestarum artium scientia operam & industriam collocare cæperunt, quum ea, quæ Barbarorum impetu perculsa ac prostrata erant erigerentur ac in solido ponerentur, pristinam vero gloriam ac majestatem studia in Hispania propter incolarum superbiam & innatam eorum pigritiam, quæ inter omnes sunt satis perspectæ, receperunt nunquam, sed umbra modo & nomen de studiis eis est relictum. *Id. ibid. pag. 28.*

314 LETTRES CABALISTIQUES,
cles, dans toutes sortes de genres. Ils
sont à la vérité en plus petit nombre
que dans quelques autres pays ; mais
il n'en est pas moins faux & moins ri-
dicule de dire que les Sciences y étoient
entièrement inconnues. Commençons
par l'Histoire, nous trouverons d'abord
trois Ecrivains de la premiere classe,
le Jésuite Mariana, l'Auteur de l'*His-
toire d'Arragon*, & celui de la *Conquête
du Mexique* ; ouvrage traduit en tant
de Langues, & toujours plus admiré
des connoisseurs. Passons à la Poësie :
le Théâtre étoit encore dans toute
l'Europe plongé dans la Barbarie, lors-
que Dom Lopez de Vega avoit fait
des Comédies si belles & si conformes
aux bons & anciens modeles Grecs &
Romains, que Corneille auroit voulu
donner deux de ses plus belles pieces
pour avoit fait le *Menteur* de ce Poëte
Espagnol. La *Diane* de Monte-major,
l'*Austriada* de Jean Ruffo, sont des
poëmes qui ont mérité l'estime de toute
l'Europe savante.

Les Romans & les Livres d'Histoires
galantes ont été portés chez les Espa-
gnols au plus haut point. Quel est le
mortel qui sache lire, & qui ne con-
noisse les inimitables Ouvrages de Mi-
chel de Cervantes ? J'aimerois mieux
avoir composé ses charmantes *Nouvel-*

les , que tous les Romans qui se sont
 faits dans ce goût depuis vingt ans.
 Quant au *Dom-Quichotte* de cet Au-
 teur , c'est un chef-d'œuvre qui a fait
 autant de bien au genre humain , soit
 par le plaisir qu'il a causé aux Lec-
 teurs , soit par le ridicule qu'il a donné
 à tous ces Livres de Chevalerie qui gâ-
 toient l'esprit de la jeune Noblesse ;
 c'est un Livre dis-je , qui a fait autant
 de bien , que les Ouvrages de tant de
 Théologiens , inspirant la discorde &
 la révolte , ont causé de maux à l'Eu-
 rope. Les Espagnols ont eu aussi plu-
 sieurs Auteurs qui ont écrit fort sensé-
 ment sur la politique & sur la morale.
 Les Ouvrages de Baltasar Gratian ont
 été reçus chez toutes les Nations avec
 applaudissement. On peut voir si c'est
 avec raison que le Professeur Allemand
 prétend que les Belles - Lettres n'ont
 été connues que récemment en Espa-
 gne. Tous les Auteurs dont je viens de
 parler , ont vécu , les uns , il y plus de
 cent cinquante ans , les autres , il y a
 près d'un siècle.

Le reproche que le Professeur fait
 aux Espagnols d'avoir produit des
Théologiens superstitieux (1) , est bien

(1) Sed ad propositum revertor, recensens pau-
 cis studia Hispanorum altiora , in quibus tamen

fondé ; il auroit même pû dire *fanatiques*. Les Casuistes & les Théologiens Espagnols ne sont pas seulement la honte de leurs compatriotes , mais encore celle de tout le genre humain. Il est mortifiant pour quiconque pense sensément , qu'il se soit trouvé des hommes aussi fous & aussi visionnaires que ces Ecrivains ; mais dans quel pays ne se trouve-t'il pas des Théologiens superstitieux ? Est-ce en Allemagne ? Le grand Luther lui-même se persuadoit, & vouloit persuader aux autres qu'il avoit eu une vive dispute avec (1) le

ubique deprehenditur defectus , in Theologia quæ omnium præstantissima est facultas , Hispani sunt superstitiosi Plane enim vivunt Hispani ex opinione tantum , imaginando & fingendo nunquam futura , credendo quæ fixerint , prosequendo quæ crediderint. *Id.* pag. 29.

(1) » Voyez ci-dessous la Lettre adressée au
 » Professeur Weismann. Le passage des Oeuvres de
 » Luther , où se trouve le récit de cette dispute ,
 » y est rapporté. Si l'on vouloit examiner à la ri-
 » gueur les actions & les Ecrits des Théologiens
 » les plus célèbres , on connoitroit évidemment
 » que la superstition par un malheur étonnant est
 » presque toujours la compagne fidèle de la Thé-
 » logie. N'est-ce pas la superstition qui a suscité
 » tant d'ennemis à l'illustre Wolff , & qui a sou-
 » levé contre ce grand homme les trois quarts des
 » Théologiens Allemands ? n'est-ce pas cette mê-
 » me superstition qui fait produire tous les jours
 » tant de mauvais Ecrits contre les plus illustres
 » Savans , en France , en Angleterre & en Alle-
 » magne ?

Diable. Est-ce là une conduite bien exempte de superstition ? Il faut convenir cependant que les Théologiens Espagnols sont sans contredit les plus visionnaires & les plus extravagans de tous les mortels.

Le Professeur traite encore plus mal les Philosophes Espagnols que les Théologiens ; ces derniers ne sont que *superstitieux*, mais les premiers sont *insensés* (1) & *ridicules*. Il est assez bien fondé dans cette critique ; il n'y a aucun Philosophe en Espagne, & il ne pourra jamais y en avoir, à cause de l'Inquisition qui ôte la liberté de penser. Or la bonne Philosophie ne peut être fondée que sur la liberté de penser : si l'on détruit cette liberté, l'esprit reste & croupit dans l'esclavage où on le tient ; c'est donc à l'Inquisition qu'il faut attribuer le pitoyable état où est la Philosophie en Espagne, & non point au génie des Espagnols. S'il n'étoit permis de raisonner en France, en Allemagne & en Angleterre, qu'en risquant d'être brûlé tout vif, jamais Descartes, Gassendi, Locke, Leibnitz n'eussent écrit leurs Ouvrages. On trouve encore dans quelques

(1) Hispani in Philosophia ineptissimi. Id. *ibid.*

autres pays des préjugés aussi contraires à la bonne Philosophie que le sont les Inquisiteurs. Dans l'Allemagne, dans la France il y a certaines Universités, qui, peu contentes d'être attachées fermement à toutes les opinions d'Aristote, persécutent à outrance ceux qui cultivent la nouvelle Philosophie. Dans ces Universités forme-t-on de bons Philosophes ? Non sans doute ; ce sont cependant des François & des Allemands qui y étudient, & qui ailleurs auroient fait de grands progrès. Il en est de même des Espagnols. Qu'on cesse de les faire étudier sous les maîtres qui les instruisent, l'on verra qu'ils ne manquent point de génie, & qu'ils peuvent devenir aussi bons Philosophes que les autres Européens.

Le défaut que le Professeur reproche aux historiens Espagnols, ne leur est pas plus ordinaire qu'à ceux des autres Nations. Il les taxe d'être trop prévenus (1) en faveur de leur patrie ; mais quel est l'historien ancien ou moderne à qui l'on n'ait pas fait le même reproche ? A peine entre mille Auteurs s'en trouve-t'il un qu'on

(1) In Historia videntur esse jactatores, & a suis partibus stantes. *Id. ibid.*

puisse regarder comme véritablement impartial. Pourquoi vouloir exiger dans quelques Espagnols ce qu'on trouve rarement ailleurs ? Car on ne peut nier que les Ouvrages de quelques - uns de leurs historiens ne soient écrits avec beaucoup de sincérité ; Mariana est même loué (1) sur cet article par les plus grands ennemis des Jésuites.

Tu seras surpris , sage & sçavant Abukibak , que ce Professeur ait porté un jugement aussi faux de l'état des Sciences en Espagne , & qu'il ait marqué tant de passion , & tant de partialité même dans les endroits où ces critiques sont fondées. Quant à moi je n'en suis pas étonné , parce que j'ai vû dans son Ouvrage qu'il l'a écrit dans le tems de la dernière guerre , où les Espagnols unis avec les François , avoient pris les Royaumes de Naples & de Sicile. Le Professeur , plus Allemand que Philosophe , étoit piqué (2) contre les

(1) Bayle , Diction. Histor. & Critiq. Art. Mariana.

(2) Jam vero novum profecto est Imperium Hispanicum , semper Regium , post familias Pelagianam , Alphonsonianam , Castellianam , Burgundicam , Aragonicam , & Austriacam , fuisse translatum in Gallicam quam ex eo tempore quo stetit , nunquam vidit imperantem. Novum omnino

320 LETTRES CABALISTIQUES,

Espagnols; il leur reproche aigrement de s'être alliés avec des gens qu'ils avoient haïs si fortement autrefois, & de s'être soumis à un Prince François. Voilà la cause de la mauvaise humeur du Professeur, voilà l'origine de toutes ses mauvaises critiques, si propres à tromper tous ceux qui y ajouteront quelque croyance. Un peu plus de Philosophie, & un peu moins de prévention pour toutes ces guerres, qui doivent toujours être assez indifférentes à un véritable Savant, eût empêché le Professeur d'être cause de l'erreur où seront plusieurs de ses Lecteurs.

Je viens actuellement, sage & savant

est quod illi, qui Gallis non tantum corpore, animo, gestu, vestitu, victu, incessu, sermone dissimiles & contrarii sunt; sed etiam naturali, ac velut hæreditario eisdem odio huc usque prosequabantur, colla nihilominus submiserint Principi Gallo. Novum & hoc est, quando illos viribus conjunctis in aciem prodire videmus, qui plerumque aperto Marte inter se dimicabant. Novæ sunt artes, quibus hæc omnia sunt acta, & novas subinde scenas, theatro semel aperto, universus observat orbis. Quemadmodum vero ita nobis cum comparatum est, ut rerum vel plane novarum, vel novo duntaxat habitu ad parentum sollicitam suscipere soleamus considerationem: ita nunc quoque Hispania, huc usque fere neglecta, postquam secunda vice cum Gallia & Sabaudia se conjunxit, in omnium versatur, illiusque intimior quæritur notitia. Id. pag. 30.

Abukibak , à ce qui regarde les François , dans le jugement qu'en porte le Professeur. Il n'y a ni haine ni passion ; car il paroît qu'il les aime autant qu'il hait les Espagnols ; mais il y a bien des fautes d'inattention ou d'ignorance. Il dit d'abord en termes précis , que les *François aiment les Sciences , & qu'ils sont au-dessus de tous les peuples de l'Europe (1) par la beauté du génie.* Quoique François , je trouve cette louange trop forte , & je suis persuadé qu'il y a eu & qu'il y a encore en Allemagne , en Angleterre , en Hollande , &c. d'aussi beaux génies qu'en France. Est-ce que Locke & Wolf ne valent pas Mallebranche ; Leibnitz & Newton , Gassendi & Descartes ? Est-ce que Pope n'est pas aussi grand Poëte que Despreaux ? Ce que dit le Professeur du goût naturel que les François ont toujours eu pour les Sciences , & du bien qu'a fait à l'avancement de ces mêmes Sciences la protection marquée que leur ont accordée

(1) Ad Gallos transeo. Hi Litterarum studiosi sunt , ingenique præstantia cæteris Europæ populis superiores. Quemadmodum naturalis eis insita est habilitas , ita quoque studia Litterarum eis summam famam atque gloriam attulerunt ; tantopere enim hæc auxerunt , ut nullibi ferbuerint magis quam in Gallia. *Id.* pag. 31.

322 LETTRES CABALISTIQUES,
plusieurs Rois de France (1), me
paroît très-juste & très-sensée. Rien
n'est plus propre à former des Savans
dans un Etat, que la gloire & les récom-
penses.

Après avoir si fort loué les François,
le Professeur revient tout à coup à ses
préjugés, & l'amour de la patrie lui
fait avancer une chose dont bien des
gens ne conviendront point, & je crois
très-fausse; c'est *qu'il y a beaucoup
plus de gens de Lettres en Allemagne (2)*
qu'en France. La quantité d'Ouvrages
qui s'impriment tous les jours à Paris,
à Lyon, à Amsterdam, à la Haye,
&c. semblent prouver évidemment
qu'il doit pour le moins y avoir autant
de gens de Lettres en France qu'en

(1) Si quis quærat ex me causam cur Galli tam
serio se studiis adferant, non certe postrema mihi
videtur hæc, quod Reges felicissimi hujus Regni
non solum studia colant, studiosos ament, fo-
veant, provehant, multorumque, qui aliqua com-
ponunt, portus, sinus, præmium, sed omnium
etiam exempla, ipsarumque denique Litterarum
sint studiosissimi; quod sane acuit ingenia, & in-
citat studia altiora majori studio prosequendi. *Id.*
pag. 31.

(2) Tanta tamen copia Litteratorum non abun-
dat Gallia, quanta Germania: inde evenit ut plu-
rimi eorum, aut in Purpuratorum numero adhi-
beantur, aut in Amplissimum Ordinem promoveantur. *Id. pag. 32.*

Allemagne, quoique ce dernier pays soit infiniment plus étendu & plus vaste.

Le jugement que le Professeur porte sur les Théologiens François, n'est point équitable; il veut qu'ils ne soient point *profonds dans l'intelligence de l'Ecriture* (1). Et d'où sont donc sortis tous ces beaux Traités de controverse qui ont fait l'admiration de tous les Savans? Si l'on condamne le sentiment des Catholiques, on fera toujours obligé d'admettre Calvin, du Moulin, Dailé, Claude, la Chapelle, comme des génies du premier ordre; & si l'on est Catholique, pourra-t'on s'empêcher d'admirer Arnaud, Bossuet, Nicole, Chefmacher? Les gens qui louent le mérite par-tout où il se rencontre, conviendront également, qu'ils soient Papistes ou Huguenots, que tous ces Docteurs ont été de grands hommes, & qu'ils ont défendu la cause qu'ils avoient embrassée, avec toute la force imaginable. Je soupçonnerois, sage & savant Abukibak, que l'attachement au Lutheranisme a dicté l'injuste décision du Professeur, qui ne regarde pas les Calvinistes comme plus éclairés que

(1) In divinarum rerum intelligentia non sunt admodum profundi. *Id. ibid.*

324 LETTRES CABALISTIQUES

les Catholiques , dans la connoissance de l'Ecriture ; mais il auroit dû réfléchir que les Docteurs de ces Religions pensoient que ceux de la sienne n'étoient pas aussi clair-voyans qu'il le croyoit. Alors il auroit fait abstraction du fond des dogmes , ayant considéré simplement comment les Théologiens Réformés & Catholiques François avoient soutenu leur opinion ; il auroit vû qu'il est impossible de porter plus loin de part & d'autre la force du raisonnement & la profonde connoissance de l'antiquité , si nécessaire à l'explication des Livres Saints.

Ce que dit le Professeur des Historiens (1) François fait leur éloge. Il convient qu'on a porté en France l'Histoire à un très-haut point ; mais il se plaint que de la maniere dont on l'a

(1) *Historiam , tam Ecclesiasticam quam Politicam , summo excolunt studio , etsi illa , tam Pontificiis quam Protestantibus , uno labore detrimendum adferant.* Id. ibid. C'est-là la maniere dont une bonne & véritable histoire de ces derniers siècles infortunés doit être écrite , & c'est de la façon que l'est le divin Ouvrage de M. de Thou , chef-d'œuvre pour l'art , pour le style , pour la vérité , & pour l'instruction de tous les honnêtes gens. Est-ce qu'on devroit écrire des Romans comme le Jésuite Maimbourg , ou des Libelles diffamatoires comme les Ouvrages de tant d'Ecrivains Protestans , pour enner dans le véritable génie de l'histoire ?

traitée , elle est aussi contraire aux Protestans qu'aux Catholiques. C'est - là une marque évidente de son impartialité : si elle étoit uniquement favorable aux Catholiques , on auroit déguisé toutes les mauvaises actions que ceux-ci ont faites pendant la Ligue, & si elle étoit entièrement contraire aux Catholiques , il auroit fallu supprimer bien des actions blâmables , injustes & cruelles qu'ont commises les Protestans. L'histoire de ces derniers tems n'est pas faite pour devenir le panégyrique de quelques Prêtres & de quelques Ministres ; mais pour être le tableau fidele des crimes où se sont abandonnés également ceux qui se sont laissés conduire à ces prêtres & à ces Ministres , dont les disputes pernicieuses ont fait périr tant de misérables.

Le Professeur loue beaucoup les François du goût qu'ils ont pour l'antiquité , pour l'architecture , pour la peinture , enfin pour les beaux Arts. Il convient des progrès qu'ils ont faits dans la Physique expérimentale & dans les Mathématiques ; mais il les taxe (1)

(1) Antiquitatum architecturæ , picturæ , aliarumque artium , pariter ac *Lingua* quæ elegantissima , lenissima , omnium denique Scientiarum ac

d'aimer dans la Philosophie à soutenir des paradoxes. Et quels sont donc les Philosophes auxquels on ne puisse faire le même reproche ; Toutes les opinions des plus illustres Modernes ne sont peut-être que d'ingénieux paradoxes. Fut-il jamais un homme, qui éprouva plus que Leibnitz, jusqu'où peut aller la licence du paradoxe.

De tous les jugemens du Professeur, le moins vrai c'est celui qu'il porte sur les Poètes François & sur les Auteurs des Romans ; voici purement & simplement ce qu'il dit : *Ils sont obscènes* (1). Un homme qui ne connoît les Poètes François que par cette décision, aussi fautive que courte, n'est-il pas bien instruit ? Il faut que ce cri-

Doctrinarum capaces sunt, & multas Societates erigere student : In *Philosophia* paradoxis, in *Matheſi* & *Phyſica* curiosis rebus operam dant. *Id. ibid.*

(1) In *Pœſi* & fabulis romanis sunt obscœni. *Id. ibid.*

» C'est ne connoître les Poètes François que par
 » quelques mauvaises pièces fugitives, desavouées
 » même par les Auteurs qui les ont faites, que
 » de juger de même des Poètes François. Ne di-
 » roit-on pas, à entendre la décision du Professeur,
 » que tous ces Poètes sont des Petrones, dont on
 » ne sauroit lire les Ouvrages sans rougir ? C'est
 » bien là l'idée la plus fautive qu'on puisse donner
 » de la Poëſie François.

tique n'ait pas la moindre connoissance de la Poësie Françoisë. C'est ici où l'on peut bien remarquer en passant, une faute d'ignorance, qui est aussi pernicieuse aux Lecteurs, que celles qu'on commet par la mauvaise foi. Corneille, Racine, Boileau, Crebillon, Capistron, Quinault, Voltaire, Fontenelle, Moliere, Renard, Malherbe, Racan, Boisrobert, sont-ils des Poëtes obscenes & orduriers? Trouvera-t'on aucune piece dans tous ces Poëtes qu'une Dame ne puisse lire, si l'on excepte quelques vers de Moliere, que le dévot le plus severe ne puisse avoir dans sa Bibliotheque? Mais, dira-t'on, Rousseau & la Fontaine, qui sont de bons Poëtes, ont fait plusieurs pieces obscenes. J'en conviens, & ce sont les deux seuls bons Poëtes qui soient tombés dans ce défaut. Il ne reste plus qu'à savoir si deux Auteurs doivent l'emporter sur cinquante; car à tous ceux que j'ai cités, je pourrois encore en joindre plusieurs autres qui sont estimés, & dont les Ouvrages n'ont rien d'obscene, Madame des Houlières, la Comtesse de la Suze, Pelisson, Pavillon, la Monnoie, la Fosse, l'Abbé de Chaulieu, &c.

Quant aux Auteurs de Romans, ce sont les mauvais Auteurs qui ont écrit

§28 LETTRES CABALISTIQUES,

des ordures. Mais le *Polexandre* de Comberville, *l'Astree* de M. Dufé, la *Cléopaire*, la *Cassandre*, le *Pharamond* de la Calprenede, la *Clélie*, de Madame de Scudery, le *Cyrus* de son frere, la *Zaire* de Segrais, le *Paysan parvenu* de Marivaux, les *Exilés* de Madame de Villedieu, le *Roman Comique* de Scaron, le *Clevelande* de Prevôt d'Exiles n'ont rien qui soit obscene, & qui ne puisse être lû par toutes les femmes du monde, pour qui ces fortes de Livres sont faits. Il faut que le Professeur ne connoisse gueres mieux les Poësies & les Romans imprimés en France, qu'on connoît à Paris les Ouvrages des Professeurs en Théologie de l'Université de Tubinge. Qu'est-ce qu'il penseroit, si quelque matin il voyoit dans un Livre que tous les Professeurs de cette Université sont des gens qui n'ont pas le sens commun? Il trouveroit sans doute que cette décision seroit ridicule, & qu'elle partiroit d'une grande ignorance du caractere des gens dont on auroit porté un pareil jugement; il diroit qu'on ne doit pas juger de ces Théologiens par quelques Ecrits qu'on peut avoir vûs de leur confrere Monsieur (1) Weis-

(1). Voyez ci-dessous le portrait de ce Weisman dans la Lettre qui lui est adressée.

man.

man. Il en est de même des Poètes François, il est absurde d'affurer qu'ils sont tous obscènes, parce que deux ou trois ont été pour les obscénités, ce que Weifman est pour l'ignorance.

Le Professeur finit le Portrait des Savans François par plusieurs traits, aussi faux qu'injurieux; il les accuse (1) *d'avoir un orgueil insupportable, de mépriser les Auteurs de toutes les autres Nations, & sur-tout les Allemands.* Je ne nierai pas, sage & savant Abukibak, qu'il n'y ait eu plusieurs Ecrivains en France qui ont montré dans leurs Ouvrages avoir une grande opinion de leur mérite; les Poètes surtout sont tombés dans ce défaut. Mais ne peut-on pas dire, pour les excuser, qu'ils ont joui de tout tems, comme enfant d'Apollon, du droit de se louer eux-mêmes? Horace, (2) Virgile (3),

(1) In omnibus ipsorum Scriptis apparet superbia, qua incitati omnes contemnunt, præsertim Germanos, quos tamen plerumque satis audacter exscribunt. *Id. ibid.*

(2) Exegi monumentum ære perennius,

Regalique situ pyramidum altius,

Quod nec imber edax, aut aquilo impotens

Possit diruere, aut innumerabilis

Annorum series, & fuga temporum.

Non omnis moriar: multa pars mei

- 330 LETTRES CABALISTIQUES,
 Lucrece (4), Ovide (5), ne se sont-ils pas donné de grands éloges? Il ne faut donc point juger de l'orgueil des

Vitabit libitinam. Usque ego postera
 Crescam laude recens, dum Capitolium
 Scandet cum tacita Virgine Pontifex.
 Dicar, qua violens obstrepit Ausidus
 Et qua pauper aquæ Daunus agrestium
 Regnavit populorum, ex humili potens
 Princeps Aeolium carmen ad Italos
 Deduxisse modos. Sume superbiam
 Quæsitam meritis, & mihi Delphica
 Lauro cinge volens Melpomene comam.
Horat. Odar. Lib. III. Ode XXX.

- (3) O! mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ
 Spiritus, & quantum far erit tua dicere facta,
 Non me carminibus vincet, nec Thracius
 Orpheus,
 Nec Linus: huic mater quamvis, atque huic
 pater adfit:
 Orphæo Calliopea, Lino formosus Apollo.
 Pan Deus Arcadia mecum si iudice ceter,
 Pan etiam Arcadia dicat se iudice victum.
Virgil. Bucol. Egl. IV.

- (4) A via pieridum peragro loca, nullius ante
 Trita Solo, juvat integros accedere fontes
 Atque haurire, juvatque novos decerpere flosces

Auteurs François par les faillies & les
enthousiasmes des Poëtes ; mais par ce
qu'on trouve dans les autres Ecrivains.

Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Musæ.
Primum quod magnis doceo de rebus & artibus ;
Religionum animum nodis exsolvere pergo ;
Deinde quod obscura de re tam lucida pango
Carmina, musæo contingens cuncta lepore.
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur.
Nam veluti pueris absinthia terra medentes
Cum dare conantur , prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenuis , interea perpotet amarum
Absinthii laticem, deceptaque non capiatur.
Sed potius tali facta recreata valeat :
Si ego nunc , quoniam hæc ratio plerumque
videtur
Tristior esse , quibus non est tractata , retroque
Volgus abhorret ad hæc ; volui tibi suave lo-
quenti
Carminè pierio rationem exponere nostram ,
Et quasi musæo dulci contingere melle :
Si tibi forte animum tali ratione tenere.
Versibus in nostris possem , dum perspicim
omnem

Naturam rerum, ac præsentis utilitatem.

T. Lucret. Car. de Rer. Nat. Lib. IV.

332 LETTRES CABALISTIQUES ;

Est-ce que M. de Thou, M. Bayle, M. de Fontenelle, M. Dacier, M. Menage, &c, ont refusé aux illustres

(5) Jamque opus exegi , quod nec Jovis ira , nec ignes ,

Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.

Cum volet illa dies, quæ nil nisi corporis hujus

Jus habet , incerti spatium mihi finiat ævi :

Parte tamen meliore super alta perennis

Astra ferar: nomenque erit indelebile nostrum.

Quaque patet domitis Romana potentia terris

Ore legar populi : perque omni secula fama

(Si quid habent veri Vatum præsagia) vivam.

Ovid. Metamorph. Lib. XV. sub fin.

» Voilà dans ces quatre passages un nombre de
 » louanges qui valent bien toutes celles que se
 » sont données les Poètes François. Je pourrois ,
 » si je voulois, montrer ici que les Grecs ne se sont
 » pas moins loués que les Latins ; mais il suffit que
 » j'aye prouvé par l'exemple de quatre des plus
 » illustres Auteurs anciens que de tout tems les
 » Poètes ont été en droit de faire leur éloge. L'a-
 » mour qu'ils ont pour la gloire , & le desir d'al-
 » ler à l'immortalité les font parler dans le goût
 » prophétique , & dans leur enthousiasme ils sont
 » eux-mêmes leurs panégyristes. Ceux qui paroif-
 » sent les plus modestes dans les endroits où ils
 » semblent se défier de leurs forces , montrent ce-
 » pendant à découvert l'envie qu'ils ont d'éterni-
 » niser leur nom. Stace , en élevant l'Enéide infi-
 » niment au-dessus de sa Thébàide, souhaite

Allemands les éloges qu'ils méritoient ? Est-ce qu'ils ont voulu par une vanité ridicule établir leur réputation sur celle des Savans étrangers ? Mais dira-t-on , si les Auteurs que vous citez , n'ont pas donné dans ce défaut , d'autres y sont tombés. Hé ! qui sont donc ces autres ? Apparemment quelques Ecrivains , aussi méprisés en France des gens de goût & de bon sens , qu'ils le sont dans les Pays étrangers. Quoi ! parce qu'un visionnaire , tel que le Jé-suite Bouhours , dont toute la science consistoit à connoître le rapport & l'arrangement de certains mots , aura soutenu que les Allemands ne pouvoient avoir de l'esprit , faudra-t'il taxer tous les Auteurs François d'être orgueilleux , de mépriser les étrangers , & sur-tout les Allemands ? C'est une plaisante façon de juger du caractère des Auteurs d'une Nation , que d'en juger par ce qu'aura dit ou écrit un fou.

» pourtant qu'elle aille à l'immortalité. Il lui adresse la parole dans ces termes ,

Vive precor : nec tu divinum *Æneida* tenta
Sed longe sequere , & vestigia semper adora.

On voit dans ce *Vive precor* , toute la tendresse des Poètes pour leurs Ouvrages.

Quel est l'homme qui ait été plus loué par les François que Leibnitz (1). Quel est l'homme qui le soit plus aujourd'hui que Wolf (2) ? Est-ce que ces deux grands hommes sont Turcs ou Moscovites ? Je pourrois citer encore ici trente Ecrivains Allemands qui ont été plus loués par les François qu'ils ne l'ont été par leur compatriotes. Il est vrai qu'en France on ne fait pas grand cas de cette foule de mauvaises brochures, dont tant de Professeurs & de Théologiens inondent l'Allemagne; mais ce n'est point par orgueil qu'on méprise ses Ecrits, c'est par bons sens & par sagesse. On ne fait pas plus de cas de ceux qui sont écrits dans le même goût par les François.

Voici quelque chose de moins juste que tout ce que j'ai critiqué jusqu'à présent. Après que le Professeur a reproché aux Auteurs François d'être orgueilleux & médisans, tout-à-coup il oublie ce qu'il vient de dire; & voulant faire leur portrait en raccourci, il assure qu'on doit plutôt les regar-

(1) Voy. l'Eloge de Leibnitz, par M. de Fontenelle, dans les Eloges des Académiciens de l'Académie des Sciences.

(2) L'Epître de Voltaire au Roi de Prusse.

der (1) comme des panégyristes que comme des censeurs. Hé quoi ! ces mêmes gens , si portés à la médifance, deviennent tout-à-coup des faiseurs perpétuels d'éloges ! Par quel enchantement s'opere donc cette subite métamorphose ? Il faut avouer qu'il est impossible de pouvoir concilier les différens sentimens du Professeur , & jecroirois qu'il n'a gueres entendu lui-même ce qu'il disoit dans cette occasion. Il est tems de finir ma Lettre , sage & savant Abukibak.

Je te salue.

(1) Scriptores Gallici *panegyristæ* potius , quam *censores* sunt nominandi. Jo. Justi von Einem Coettigenfis Commentariolus Historico-Litterarius , &c. pag. 32.

Fin du sixieme Volume.